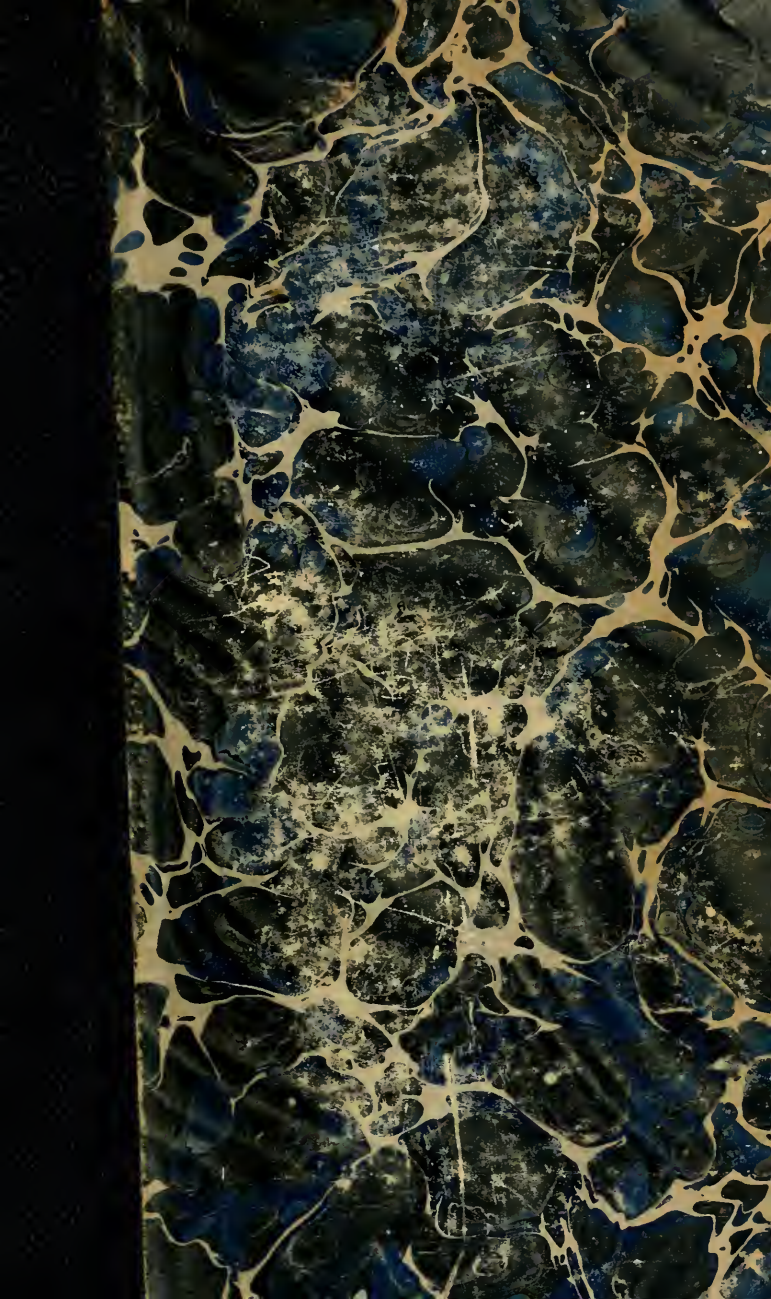
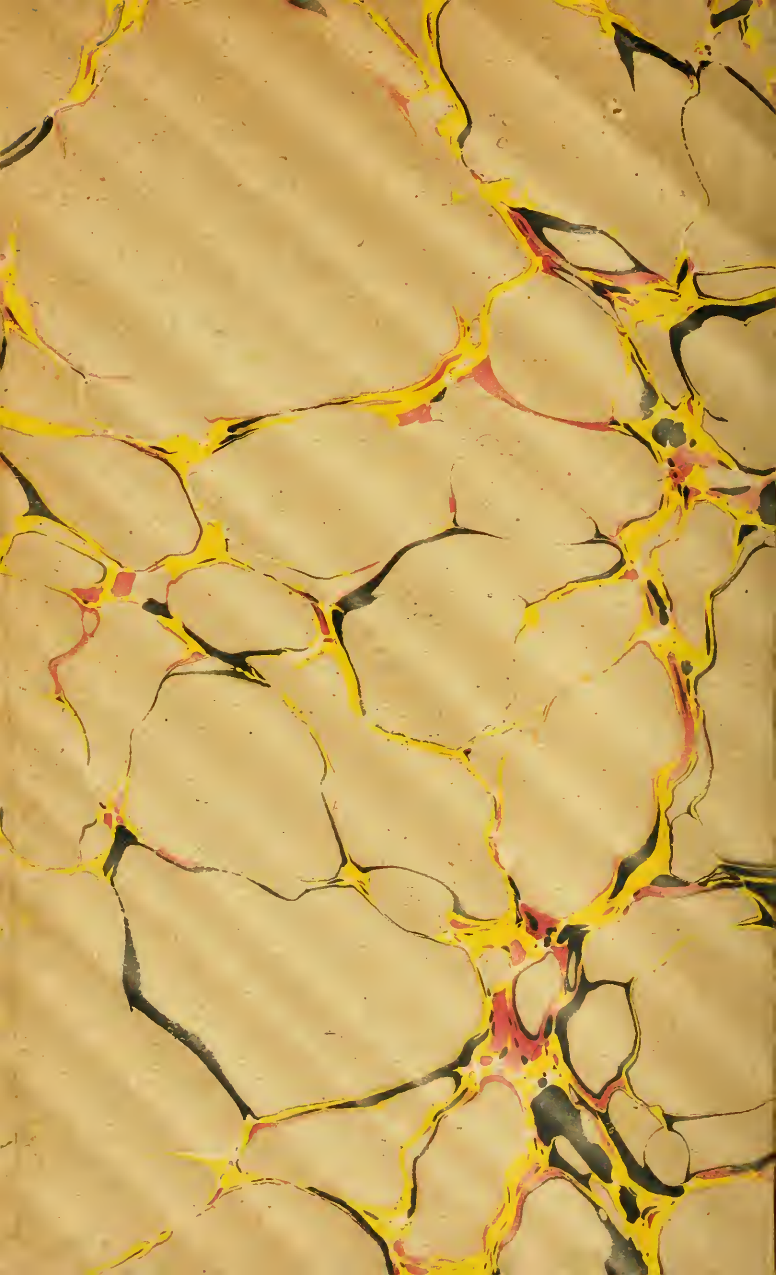
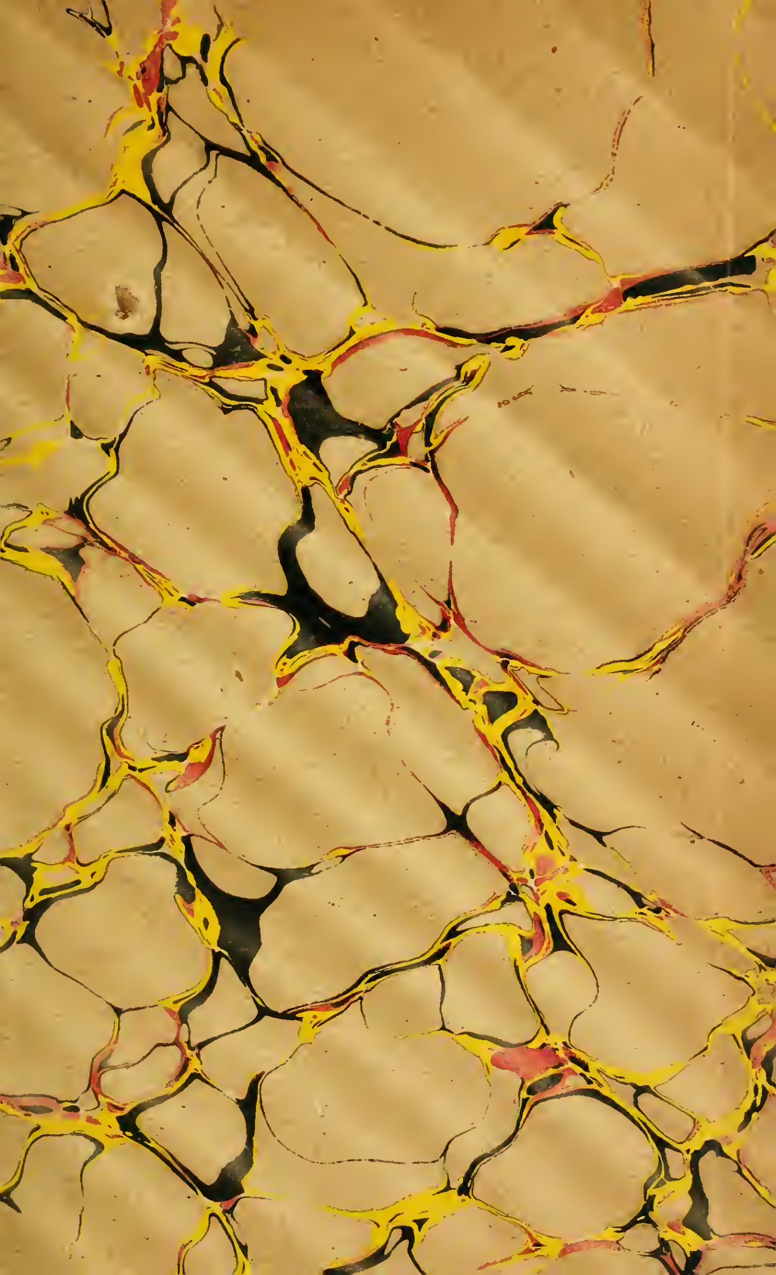






HORACE

DU MÊME AUTEUR

ESSAI SUR L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE A ROME PENDANT LA RÉPUBLIQUE. Paris, Ernest Thorin, éditeur, 1 vol. in-8°. . . . . . 5 fr.

DE CENTUMVIRIS ET CAUSIS CENTUMVIRALIBUS. Paris, Ernest Thorin, éditeur, 1 vol. in-8°. . . . . 2 fr.

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.

HORACE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

JULES POIRET

DOCTEUR ÈS LETTRES
PROFESSEUR AU LYCÉE CHARLEMAGNE

> Je suis honteux, insolent, chaste, luxurieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, menteur, véritable, savant, ignorant, libéral et avare et prodigue... Selon que je me vire. (Montaigue, *Essais*, II, I.)



PARIS
ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE, DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME,
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1890

PRÉFACE

Le comique et l'humour dans Horace, tel est le titre d'une publication due à la plume de M. Theodor Oesterlen, recteur d'un gymnase à Stuttgard [1]. Ce titre, plein de promesses, m'avait frappé; j'ouvris les deux fascicules de l'ouvrage et, dès les premières lignes, l'intérêt s'accrut : l'auteur se proposait d'étudier ce qu'il appelle, par un de ces grands mots longs d'un pied et demi, *sesquipedalia verba*, auxquels la langue allemande se prête avec une si heureuse facilité, la *dichterpersonlickeit* d'Horace, c'est-à-dire le caractère propre d'Horace dans ses poésies.

Rien ne pouvait nous intéresser plus vivement : en ces temps d'humiliation de la race latine, où l'on aspire à changer aussi la carte du monde lit-

[1] *Komik und Humor bei Horaz*, von Theodor Oesterlen, Stuttgard, 1885 et 1886.

téraire, où Cicéron n'est plus qu'un déclamateur surfait [1] et Virgile qu'un poète épique manqué [2], il est un auteur qui a trouvé grâce devant ceux qui ne comprennent pas encore Molière (il est possible qu'ils ne le comprennent jamais), un auteur qu'on relit pendant sa vieillesse, bien qu'on l'ait appris par cœur pendant sa jeunesse, qui procure des ennuis à l'enfance et des consolations à tous les âges; qui fait le désespoir de ses traducteurs et les délices de ses lecteurs ; et cet auteur si goûté, si aimé, on va nous faire faire une connaissance plus intime avec lui et avec son talent, pour que nous puissions l'aimer et le goûter davantage : certes on ne pouvait pas rendre un meilleur service aux amis des lettres. Jusqu'à quel point M. Theodor Oesterlen a-t-il rempli notre espoir et son engagement, c'est là la question.

Dame critique est aujourd'hui, surtout dans le pays où fleurissent l'objectif et le subjectif, une personne fort exigeante et scrupuleuse au dernier point. On admire plus difficilement et l'on n'admire plus les mêmes choses qu'autrefois, ou, si l'on continue à les admirer, ce n'est plus de la

[1] Mommsen, *Hist. rom.*, liv. V, chap. XII (tome VIII, p. 277 de la traduction).

[2] Teuffel, *Litt. rom.*, trad. Bonnard, Paris, 1881, p. 225 : « Le génie lui faisait défaut ; il se laissa entraîner à des sujets qui n'étaient pas son fait. »

même manière. Tout est discuté, commenté ; l'examen a remplacé la foi ; on veut tout voir de près, à la loupe ; les critiques d'art et de littérature, ceux que de Musset appelait des distillateurs, abondent ; on cherche *le fin du fin*, comme au dix-septième siècle, mais on le cherche ailleurs. C'est le règne de la dissection et de la micrologie ; on emprunte même à la chimie ses formules. Suivant M. Gaston Pâris, *toute formation de nationalité engendre nécessairement des épopées, comme toute combinaison chimique engendre de la chaleur.* On procède scientifiquement comme le demande Descartes; on fait des dénombrements sans fin, on compte les mots et les figures, on note les formes, les procédés, les emprunts, les ressemblances, les différences; on pèse les matériaux, on en taxe la valeur et celle de la main d'œuvre; on mesure l'intensité de l'inspiration ; chacun apporte sa *contribution*, petite ou grande, à la masse commune ; puis on classe les observations, on établit des catégories, on généralise, on tire des conséquences, on propose des systèmes et l'on dégage de tout cela des règles, une théorie, une esthétique qui s'arroge le droit de régenter le goût et qui fait que, si vous admirez peu, vous avez du moins la consolation d'admirer par principes.

M. Oesterlen, en sa double qualité de savant et d'allemand, ne pouvait pas suivre une autre méthode. Avant de s'engager dans le sujet qu'il a

choisi, il pose ses jalons, il déploie ses instruments comme pour une opération en règle, et il en explique l'usage. Il développe tout un appareil de propositions, de définitions, de distinctions, de déductions et les étale sans se presser, pendant que le sujet est là, étendu sur la table et attendant qu'on lui en fasse l'application. Nous voudrions décrire tout cet outillage savant que nous ne le pourrions pas ; il est impossible de faire passer dans le français ces théories ingénieuses jusqu'à la subtilité, qui pénètrent dans l'infiniment petit en descendant des hauteurs où réside l'imperceptible et qui, avec cela, enveloppent d'un luxe ambitieux de paroles la pensée vaguement entrevue et presque insaisissable : *sortilegis non discrepuit sententia Delphis*. Nous nous contenterons de résumer, comme nous la comprenons, la théorie du savant professeur.

Suivant lui, le sublime est tout ce qui nous donne la vue de quelque chose d'extraordinaire, tout ce qui dépasse la mesure commune, etc.; puis il distingue le sublime de la nature qu'il appelle objectif, et le sublime subjectif, le seul où l'homme peut atteindre et que le peintre des actions humaines peut reproduire. Ce dernier sublime se partage lui-même en plusieurs espèces dont le caractère commun est d'être affectées par l'opposition du comique qui remplit ce rôle de plusieurs manières : d'abord par l'emploi du grotesque bas et de la pa-

rodie; puis vient ce qu'on appelle là-bas le *witz* et qu'on définit *la capacité de nouer accidentellement des rapports* entre des idées qui, au fond, sont étrangères entre elles; et troisièmement l'ironie qui consiste, comme on sait, à dire une chose pour faire entendre le contraire; enfin, au-dessus de tout cela l'*humour*, en allemand *humor*, qui, autant que nous pouvons démêler le sens des formules dont on l'entoure, s'attaque au sublime, non par la raison, mais par le sentiment, et cela « sans s'indi- » gner, » et au contraire en riant des défaillances et des faiblesses dont le monde nous offre le spectacle. Par exemple, l'aptitude à se moquer agréablement de soi-même doit être regardée comme une qualité caractéristique, quoique non indispensable, de l'humour; mais celui-ci « doit nécessairement » conserver une certaine dignité et ne va jamais » sans un grain de mélancolie. » Certes, on n'a jamais défini plus gravement le comique et plus solennellement l'humour.

Après avoir ainsi pris ses mesures et bien établi ses prémisses, le docte recteur ouvre son Horace et, prenant ses poésies une à une, non dans l'ordre du texte, mais dans celui qui convient le mieux à son système, les pèse et les range dans des compartiments distincts suivant la nature et le degré du comique et de l'humour qu'il leur attribue. En somme, les satires et les épodes se trouvent ainsi réparties entre trois classes : 1° les satires

et épodes purement comiques, comme le voyage à Brindes ou la prosopopée grotesque de Priape; 2° celles où le comique et le sérieux sont mélangés à dose sensiblement égale : telle serait la première satire du second livre, dans laquelle Horace prend ironiquement une consultation de Trébatius pour se guérir de sa manière d'écrire des satires; et 3° celles où le sérieux domine, par exemple les deux satires littéraires du premier livre. Quant aux odes, avec trois classes qui correspondent à peu près à celles que nous venons d'indiquer, elles en obtiennent une quatrième qu'exige le classement des pièces solennelles dont rien ne vient altérer la gravité. Pour les épîtres, il est facile de voir qu'elles ne peuvent échapper à l'une ou l'autre de ces catégories.

C'est de l'arithmétique appliquée aux lettres. Combien de fois Horace a-t-il été comique? Combien de fois humoristique? Il ne reste plus qu'à faire le total. Que si notre aimable poète, pour qui le mot *humor* signifiait simplement *humidité*, ou, avec une épithète comme *Massicus*, vin du Massique, eût pu prévoir, quand il promettait l'immortalité à ses œuvres, qu'elles mériteraient tant de fois l'application de ce mot, il eût été aussi étonné que M. Jourdain le jour où il découvrit que, depuis quarante ans, il faisait de la prose sans le savoir.

Une telle critique, on le voit, ne porte que sur

le style et non sur la personne de l'auteur ; mais, même en laissant celle-ci à part, on pouvait désirer une étude plus large et plus libre dans son allure. D'abord, Horace, considéré seulement comme écrivain, a d'autres mérites que ceux qu'on signale avec un soin minutieux à l'exclusion de tous les autres. Et puis, séparer n'est pas tout à fait la même chose que juger et, même en s'en tenant à l'étude du côté plaisant, nous pouvions espérer qu'on nous décrirait, non seulement le comique et l'humour dans Horace, mais le comique et l'humour d'Horace, leur couleur propre et ce qui distingue ou rapproche notre moraliste des autres moralistes de bonne ou de mauvaise humeur, soit de l'antiquité, soit même des temps modernes. Nous désirions quelque chose de particulier, de concret, et l'on ne nous apporte que des généralités et des abstractions. Et d'un autre côté, ces réserves une fois faites, si nous nous arrêtions à des remarques de détail, peut-être pourrions-nous trouver que, si nous admettons avec l'auteur et Jean-Paul que l'humour contient nécessairement un grain de mélancolie, il n'y a pas tant d'humour que cela dans Horace. Sauf l'idée de la mort, où il se complaît d'ailleurs, parce qu'elle l'excite à vivre, il y a chez lui plutôt de la bonne humeur que de l'humour comme l'entendait Jean-Paul, et nous risquons d'être forcé de chercher un autre nom pour caractériser cette forme de plaisanterie dans Horace.

Et maintenant est-ce à dire qu'une étude du genre de celle qui nous occupe soit dépourvue d'intérêt et qu'elle n'apporte aucun élément nouveau, ou, pour nous servir du néologisme à la mode, aucune *contribution* à l'étude des poésies d'Horace? Nullement; cette façon rigoureuse d'illustrer un auteur en dégageant sa partie saillante et en mettant à nu ses procédés est propre à nous donner sur lui des idées plus arrêtées et à nous faire pénétrer plus avant dans le secret de son style. Cette critique, toute en profondeur, cette recherche acharnée des mystérieuses sources de l'inspiration, cette tentative de la raison pour donner des lois à la fantaisie, tout cela est digne d'être pris en considération, et, quand on les dirige sur des auteurs de la valeur d'Horace, de tels efforts ne sont jamais absolument stériles.

Ainsi, dans la partie qui contient la description de la technique et des procédés familiers à notre poète, nous ne saurions trop louer le soin avec lequel le docte recteur, comme un interprète habile, fait valoir chez Horace l'art de mettre sous nos yeux les personnes et les choses, et de parler aux sens. Tous les effets sont soulignés; toutes les physionomies, les poses, les allures, détachées du fond, offrent à nos yeux des contours plus nets et forment comme une galerie de tableaux et de portraits vivants. Tantôt un trait suffit pour nous donner l'illusion du réel : vous voyez d'ici l'âpre Sul-

cius [1], la terreur des malfaiteurs, avec quel air d'importance il se prélasse en marchant, *ambulat*, et Caprius, son digne collègue, est avec lui ; mais qu'ont-ils sous le bras? Des dossiers d'accusation. Et tout cela est « croqué » en un seul vers. Et ce défilé d'enfants qui se rendent à l'école avec leur boîte à calcul et leur tablette à écrire suspendues à leur bras gauche [2] ! D'autres fois, la représentation est plus large, et c'est tout un tableau de genre vivement enlevé : ainsi le retour imprévu du mari qu'on outrage, la porte enfoncée, le chien qui aboie et toute la maison en révolution [3]. Et cette autre scène d'embarquement confus sur le canal ! Les esclaves et les mariniers qui s'injurient à qui mieux mieux : « Vous empilez les voyageurs. » — On ne prend plus personne ». Et le temps de payer, d'atteler la mule ! Cela prend une grande heure et tient en trois lignes [4].

Enfin, parmi les procédés qui ajoutent à la vivacité de l'expression et qui nous procurent une

[1] . . . . Sulcius acer
Ambulat, et Caprius, rauci male, cumque libellis.
(Sat. I, IV, 65.)

[2] Laevo suspensi loculos tabulamque lacerto.
(Sat. I, VI, 72.)

[3] Janua frangatur, latret canis, undique magno
Pulsa domus strepitu resonet...
(Sat. I, II, 128.)

[4] Sat. I, v, 11.

plus grande variété de sensations, il était bon aussi, comme l'a fait M. Oesterlen, de ne pas omettre l'emploi des anecdotes et des apologues qui tendent à se multiplier dans les dernières productions d'Horace, à tel point que la VII[e] épître du premier livre en contient quatre : l'histoire de l'hôte de Calabre qui vous offre des fruits dont ses porcs ne veulent plus, celle de la belette dont la taille s'est élargie et qui ne peut plus repasser par son trou, une réponse de Télémaque et, enfin, le récit de l'expérience faite par l'avocat Philippe sur le crieur public Ménas, expérience semblable à celle que fait le financier de La Fontaine sur le savetier son bruyant voisin. On peut en dire autant de l'usage du dialogue, ou représentation dramatique, dont quelques rudiments apparaissent déjà dans le premier livre des Satires et qui, dans le second, prend un caractère tout à fait franc et devient la forme préférée.

A un autre point de vue, on ne peut qu'approuver le plan de l'auteur du Comique et de l'Humour dans Horace et le soin qu'il a eu d'embrasser dans une même étude parallèle les épodes, les odes et les satires en combinant son travail de manière à nous montrer qu'Horace, dans le passage d'un genre à un autre, n'est pas aussi différent de lui-même que l'on a pu le croire et que, même quand il vole, on sent qu'il aime le terre à terre ; et cela est d'autant plus juste que, comme les commenta-

teurs les plus autorisés l'admettent aujourd'hui, les trois premiers livres des odes, par la date de leur composition, ne viennent pas après les satires et les épodes, et que presque toutes ces poésies ont été composées simultanément dans l'espace d'une dizaine d'années. Et ce rapprochement vient d'autant plus à propos restituer à l'œuvre d'Horace son unité, que certains critiques importants, en tête desquels se placent Peerlkamp et G. Hermann, se sont appliqués à mutiler ses poésies lyriques et à leur faire subir de leur propre autorité des mutilations considérables ; mais leur critique tranchante n'a pu les entamer, *offendit solido* [1].

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

En somme, M. Oesterlen a, dans une mesure fort convenable, fait honneur à son premier engagement qui était d'étudier le comique et l'humour dans Horace; mais nous ne pouvons pas le tenir quitte de la promesse qu'il nous avait faite dans les premières lignes de sa préface, où il annonçait l'intention de dépeindre le caractère personnel des poésies d'Horace. En effet, ce n'est pas le moyen d'arracher à un auteur comme le dernier mot de

[1] « La véritable critique, dit M. Boissier, consiste non à tirer Horace à soi, mais à l'aller trouver. » (*Revue de philologie*, 1878, p. 209).

son génie que de le dépecer et le découper en morceaux, quelque délicatesse qu'on mette d'ailleurs à cette opération. On n'obtient ainsi qu'un squelette ou, si l'on veut, un écorché; on a dissous cette harmonie qu'on appelle la vie et ensuite on ne sait plus la reconstituer. Au jeu de patience, quand on a défait les pièces, le difficile est de les remettre. Rassemblez, si vous pouvez, ces membres dispersés du poète et observez-le vivant, agissant, présidant à son œuvre comme Vulcain fabriquant les armes d'Achille, ou, si vous préférez emprunter à Horace lui-même une autre comparaison, suivez l'abeille du Matinum dans son vol capricieux [1] contemplez la « généreuse ouvrière, » comme l'appelle Victor Hugo, dans le travail et dans la bataille, et peut-être pourrez-vous saisir en elle la parcelle d'esprit divin, le céleste éther, pour parler de notre abeille comme Virgile parle de toutes les autres [2]. Ce n'est pas avec un microscope, si puissant qu'il soit, qu'on la découvrira; au contraire, plus vous vous attardez à observer les détails, plus vous vous exposez à perdre de vue l'ensemble. Horace dit que les poésies sont comme les peintures, dont les unes veulent être vues de près et les autres à distance; mais les siennes peuvent

[1] Od., IV, II, 27.

[2] Esse apibus partem divinae mentis et haustus
Aetherios dixere... (*Georg.*, IV, 220.)

supporter ces deux examens, et, pour le bien juger, il faut les faire tous les deux. Et puis, s'il est vrai de dire que le style c'est l'homme, on ne peut les séparer dans une étude sérieuse, ni, si l'on ne les connaît l'un et l'autre, saisir le rapport qui les unit. Cependant, ce ne sont pas les couleurs qui nous manquent pour faire d'Horace une peinture animée et ressemblante ; il a pris le soin de nous les fournir lui-même, et c'est avec raison qu'il s'applique ce qu'il dit de Lucilius : « Toute la vie » de cet ancien est retracée dans ses écrits comme » dans un tableau votif ». S'il n'a pas fait, comme Montaigne, sa confession entière de propos délibéré, il l'a esquissée dans plusieurs de ses satires et de ses épîtres, pour ne rien dire de ses odes, et l'on peut facilement la compléter ; car il a beaucoup jugé les autres et, en les jugeant, nous nous trahissons nous-mêmes. Dussions-nous nous moquer un peu de lui qui s'est tant moqué de son prochain, finissons ce que Dave a commencé, mettons-le face à face avec ses passions, poussons son amour-propre dans ses derniers retranchements et cherchons dans son cœur la raison de son génie. Il faut bien nous consoler de la déception que M. Oesterlen nous fait éprouver et, puisqu'il a éveillé notre curiosité, tâcher de la satisfaire.

HORATIUS FLACCUS

CHAPITRE PREMIER.

LES DÉBUTS D'HORACE.

Le nom et le surnom du poète ; Venouse, sa ville natale, et Rome, sa ville d'adoption ; son physique ; son père ; ses études à Rome et à Athènes ; ses campagnes. — Son retour à Rome ; sa triste situation ; état de la société romaine : les adultères, les pêcheurs d'héritages, les faussaires, les empoisonneurs, les magiciens. — Les poètes : rapprochements entre le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV ; violence des querelles et grossièreté des mœurs littéraires à Rome, les vers galants ; dépendance des poètes, leurs rapports avec les grands ; les imitateurs des Alexandrins ; les repas, les femmes.

Horace s'appelait, en trois mots, Quintus Horatius Flaccus. Ce dernier mot, qui était le surnom, s'appliquait originairement à ceux

qui attiraient l'attention par la longueur et la mobilité de leurs oreilles ; plus tard il prit le sens général de flottant et nous a donné le mot *flasque.* Les Romains, peuple moqueur, avaient ainsi l'habitude d'accoler aux noms, même des plus graves personnages, des épithètes peu respectueuses qui passaient à leurs descendants. Tout le monde sait que le nom glorieux de Cicéron n'est qu'un surnom commun à toute la famille de l'illustre orateur, et qui venait de ce que l'auteur de sa race n'avait pas le nez fait comme tout le monde. D'autres fois, au lieu de marquer une irrégularité physique, *lusum naturae*, ces épithètes désignaient une singularité du caractère : Caton, par exemple, n'est qu'un surnom et veut dire le *rusé*, le *chat.* Horace dut-il son surnom à la constitution des oreilles de son père, son seul ancêtre, ou des siennes, et, dans ce dernier cas, faut-il prendre autrement qu'au figuré le passage ou, vaincu par l'importunité d'un bavard, il dit qu'il baisse les oreilles comme un âne trop chargé qui proteste dans son langage naturel [1] ? L'une

[1] Demitto auriculas ut iniquae mentis asellus...
(Sat. I, IX, 20).

et l'autre de ces suppositions sont probablement fort éloignées de la vérité ; en tous cas, le surnom du futur auteur des Satires doit avoir eu une signification satirique.

Il naquit à Venouse, une ancienne colonie romaine établie à cheval sur les confins de la Lucanie et de l'Apulie pour contenir ces deux populations remuantes [1]. C'est ce qui lui fournit l'occasion de dire avec une aimable indifférence qu'il ne sait pas au juste s'il est Lucanien ou Apulien, comme plus tard il ne saura pas non plus s'il est épicurien ou stoïcien ; en se plaçant à ce point de vue, la postérité aurait bien pu, elle aussi, le surnommer Flaccus, *flottant*. Au fond, Lucanien ou Apulien, cela lui est égal, car il sera Romain de Rome, *urbanus*, dans tous les sens du mot, et il en sera fier. Avec quel orgueil il écrira que son enfance s'est promenée dans les rues de Rome [2] ! C'est ainsi qu'il y a beaucoup de Parisiens, et de vrais, qui sont nés en province. Laissez-le dire du mal de Rome et se moquer d'elle, comme il se moquera de Lydie ; mais, comme celle-ci, il ne

[1] Sat. II, I, 35.
[2] Sat. I, VI, 78.

la quittera pas sans esprit de retour [1]. « A » Rome, lui dit Dave, tu désires la cam- » pagne et une fois campagnard, la ville te » manque et tu la regrettes [2]. » Ce qui lui déplaît à Rome, quand il n'est pas bien disposé, c'est le bruit, la fumée, les embarras, les fâcheux, les affaires des autres [3]; mais c'est à Rome aussi qu'il y a les amis, vrais ou faux, les connaissances, les cercles littéraires, les nouvelles, les commérages, les sujets de satire, la jouissance d'être montré au doigt comme une célébrité [4], et enfin les bons soupers et le reste. Ce n'est qu'en vieillissant [5] qu'il commencera à prendre déci-

[1] Comparez à l'ode I, 25 l'ode III, 9, *donec gratus eram tibi.*

[2] Romae rus optas ; absentem rusticus urbem.
Tollis ad astra levis. (Sat. II, VII, 28.)

Cette attraction que Rome exerce sur lui, quoi qu'il en dise, est finement observée par M. Boissier. (*Promenades archéologiques*, 1881, p. 231.)

[3] Me constare mihi scis et discedere tristem,
Quandocumque trahunt invita negotia Romam.
(Epît., I, XIV, 17. Cf. Epit., II, II, 65 et suiv.; Od. III, XXIX, 12.)

[4] Od. IV, III, 22.

[5] . . . . . vivo et regno simul ista reliqui
Quae vos ad coelum fertis rumore secundo.
(Epit., I, X, 8.)

dément Rome en grippe comme le fit aussi Catulle [1], et à la mépriser comme Lycé [2]; mais dans ce dernier cas, ce n'était plus Horace seul, c'était Lycé aussi qui avait vieilli. A dire vrai, quand il se porte bien et qu'il est vert, il les aime toutes les deux, même en pestant contre elles. Quoique sensible aux beautés de la nature, il ressemble plutôt au banquier de l'Epode III, amant platonique de la campagne, qu'à l'Horace de l'épître *ad Villicum* où nous lisons « qu'il est maintenant » constant dans ses affections et qu'il a le » cœur gros quand les affaires, bon gré mal » gré, l'entraînent de force à Rome ». Cette lassitude de la ville ne commence à s'accuser fortement qu'à la fin du troisième livre des odes [3], et là encore, elle ne se manifeste que par une boutade passagère ; mais même quand il incline davantage à la retraite, ce n'est pas pour s'éloigner beaucoup de Rome; il a bien une velléité de se retirer à Tarente [4],

[1] Catull., LXVIII.
[2] Od. III, X, et IV, XIII.
[3] Od. III, XXIX, 9.
[4] . . . . mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum.
(Epît. I, VII, 44. Cf. Od. II, VI, 9.)

mais il ne va pas plus loin que la banlieue, à Tibur, au milieu de ses amis, tels que Mécène et Tibulle avec lesquels il peut encore voisiner, lui « qui ne peut rester une heure » tout seul », échanger des billets [1] et des invitations, et, joignant l'amour à l'amitié, faire venir Tyndaris [2] ou Lalagé, quand il ne peut aller les voir.

Ce n'est pas ainsi que Virgile cherchait la tranquillité et la paix, *secura quies*; lui, il ne fuyait pas d'une fuite aussi courte et aussi molle; il allait s'ensevelir à Naples, à Noles ou en Sicile. Il est vrai que son enfance avait respiré l'air de la campagne Cisalpine et non celui de la Ville. Et d'ailleurs, si l'on peut établir des rapports entre le moral et le physique, comment pouvait-il avoir les mêmes goûts qu'Horace? A les voir ensemble, quel contraste ils faisaient! Virgile était grand, mince, et avait les cheveux châtains; Horace était petit [3], nerveux [4], gras [5], avec des

[1] Epît. I, IV.
[2] Od. I, XVII; I, XXII.
[3] Ad summum totus moduli bipedalis. (Sat. II, III, 309.)
[4] Irasci celerem... (Epît. I, XX, 25.)
[5] Suet., *Vita Horat.*

cheveux noirs et bien plantés [1] : Auguste le comparait à un petit gobelet bombé ; c'était son petit amour d'homme, *homuncio* [2]. Virgile avait l'estomac débile [3] ; Horace devait l'avoir bon, à en juger par l'aspect de son petit ventre pointu , *ventriculus*, qui fut toujours passablement exigeant. Il nous apprend en outre qu'il était atteint d'une légère infirmité assez fréquente à Rome [4], la chassie des yeux, et qu'il perdit ses cheveux de bonne heure [5] ; on sait aussi qu'il devint très frileux [6], et l'on en a conclu qu'il avait peut être la goutte [7].

Horace eut pour père un affranchi, comme il est heureux de le dire et de le répéter , en quoi il agit sous l'empire du même sentiment que certains de nos millionnaires quand ils se vantent d'être venus à Paris en sabots [8]. Il avoue d'ailleurs sa faiblesse sans se faire

[1] ..... nigros angusta fronte capillos. (Epît. I, VII, 26.)
[2] Suet., *Vit. Horat.*
[3] Sat. I, v, 49.
[4] *Ibid.*, 30.
[5] . . . . praecanum... (Epît. I, XX, 24.)
[6] . . . . solibus aptum. (*Ibid.*).
[7] Teuffel, *Histoire de la littérature romaine*, 234.
[8] Ut quantum generi demas, virtutibus addas.
(Epît. citée, 22.)

prier ; s'il insiste sur son origine, c'est pour faire valoir son mérite et montrer le chemin qu'il a fait. Son père avait donc été esclave, probablement esclave public de la ville de Venouse, et, comme cette ville faisait partie de la tribu Horatia, il aurait, selon l'usage établi en pareil cas [1], reçu le nom d'Horatius lors de son affranchissement. Quoi qu'il en soit, ce nom n'indique pas une origine étrangère ; ce que son fils nous rapporte de son esprit fin et satirique [2] tendrait à nous faire supposer qu'il était de race italienne et qu'il avait reçu une certaine éducation ; il faut ordinairement que la première génération soit cultivée pour que la seconde porte de beaux fruits. Sainte-Beuve dit que Virgile devait être de race gauloise : qui sait si Horace, ce génie si romain, n'a pas du sang romain, de l'*acetum italum* [3] dans les veines? Sans cela où aurait-il pris cette verve, cette *vis comica* qui fit de lui l'héritier, un peu ingrat d'ailleurs, du campanien Lucilius ?

Comme Montaigne, avec lequel il a plus

[1] *Inscript. regni Neap.*, Mommsen, Lipsiae, 1852, nos 713, 714, 718, 719 et suiv.

[2] Sat. I, IV, 121.

[3] Sat. I, VII, 32.

d'un point de ressemblance, Horace aime à parler de son père, et nous savons ainsi qu'Horatius Flaccus, le premier du nom, était *praeco*, quelque chose comme commissaire-priseur, et qu'il possédait assez de fortune pour être ce qu'on appelle chez nous un bourgeois aisé. En général, les bourgeois aisés sont ambitieux pour leurs enfants et les poussent dans les études. Horace père aurait pu mettre son fils à l'école payante du village que fréquentaient les enfants des hobereaux de l'endroit; mais on n'y apprenait guère que l'arithmétique et l'affranchi parvenu voulait pour son fils une éducation complète comme un chevalier ou un sénateur pouvait la faire donner à son héritier. C'était à Rome seulement qu'un plan de ce genre était réalisable; il y mena [1] son fils unique dès ses premiers ans et, quoique économe, il n'entendit pas qu'il eût à rougir devant ses camarades : il le faisait habiller comme un fils de grande maison et l'envoyait à l'école avec une suite respectable d'esclaves qui faisait son effet [2].

[1] Sat. I, VI, 76.

[2] . . . . vestem servosque sequentes
In magno ut populo, si quis vidisset, avita
Ex re praeberi sumptus mihi crederet illos. (*Ib.*, 79.)

L'écolier devenu grand pourra ainsi plus tard ridiculiser en connaissance de cause cette manie de porter son train au delà de ses moyens, *cultum majorem censu*, et sa fable de la grenouille qui veut égaler le bœuf en grosseur lui rappellera des souvenirs d'enfance.

Horace ne nous a pas renseignés, comme Cicéron, sur les objets de ses études à Rome; le seul détail qu'il nous donne incidemment, c'est qu'on lui dictait des vers de Livius Andronicus auquel il paraît avoir gardé une certaine rancune ainsi qu'à son maître, le savant grammairien Orbilius [1] : en effet, il inflige à celui-ci le qualificatif de *plagosus*, qu'on ne peut traduire que par le mot un peu libre de *fouettard*. Du reste, il dut, comme les autres jeunes gens élevés avec soin, faire de la grammaire, de la rhétorique et apprendre la langue grecque, surtout dans les poètes. A cela son père ajoutait des leçons de morale pratique en lui enseignant [2], moins l'amour de la vertu que la haine des vices, et encore de ceux-là seulement qui mettent en danger

[1] Epît. II, I, 71.

[2] Sat. I, IV, 121 et suiv.

les biens, la vie ou l'honneur, tels que la débauche et l'adultère : « Tu vois, disait-il, » le fils d'Albius, comme sa vie est misérable, » et ce Barrus tombé dans l'indigence ! » Ne pouvant l'instruire par les bons exemples qui n'abondaient pas à Rome, il utilisait les mauvais. C'est ainsi qu'en l'entourant de soins vigilants, il conduisit son fils jusqu'à la vingt et unième année sans qu'il eût entamé son patrimoine et sa réputation [1].

Le moment était venu pour lui d'aller achever ses études à Athènes qui était depuis longtemps la seconde patrie de ceux que l'amour des lettres engageait à quitter le Latium pour l'Attique, ou que les luttes des partis forçaient à entreprendre le même voyage, comme nos hommes politiques sont quelquefois obligés de « changer de climat » ; le premier séjour que Cicéron fit à Athènes fut causé par ce double motif. Horace avait commencé à imiter les fils des grandes familles pour lesquels le voyage d'Athènes était presque obligatoire ; il ne pouvait faire moins

[1] Si neque avaritiam, neque sordes aut mala lustra
Objiciet vere quisquam mihi, purus et insons,
Ut me collaudem, si et vivo carus amicis,
Causa fuit pater his... (Sat. I, VI, 68.)

qu'eux [1], et son père n'était pas homme à reculer devant une dépense de cette nature. Peut-être aussi la raison politique, dont il ne parle pas, et pour cause, contribua-t-elle à les décider; car le titre d'ancien Pompéien était bien porté dans le monde aristocratique qui, dans ce temps-là comme dans d'autres, inclinait à l'opposition, mais il était difficile à soutenir dans Rome, et notre jeune étudiant était alors Pompéien, ainsi que son père probablement; car on peut, dans ce cas, renverser les termes du proverbe *tel père*, *tel fils*.

Le voici donc à Athènes au sein de cette société de grands seigneurs qu'il aimait et dont il était sans doute aimé, car il avait entre tous le don de plaire. Quel fut là-bas l'emploi de son temps? Il dit « qu'il y ajouta » un peu à ses connaissances et qu'il apprit » à distinguer en philosophie ce qui est droit » de ce qui ne l'est pas [2]; » mais il dut surtout se familiariser avec les poètes grecs qu'il imita d'abord dans leur langue, et peut-être

[1] Adjecere bonae paulo plus artis Athenae (Epît. II, II, 43.)

[2] ..... Scilicet ut vellem curvo dignoscere rectum!
(*Ibid.*, 44.)

esquissait-il déjà quelques épodes et quelques satires. En outre, il poussa sa fortune dans le parti de Brutus et s'avança probablement assez loin dans les bonnes grâces du tyrannicide lui-même, puisque celui-ci lui donna, malgré son âge et sa naissance [1], le grade de tribun militaire. Cela n'avait pas, du reste, autant de conséquence qu'on pourrait le croire au premier abord. Il y avait ainsi une catégorie de tribuns militaires attachés à la personne du général et dont les pouvoirs, émanant de lui, expiraient avec son commandement. Ce tribunat d'occasion était pour les jeunes gens d'avenir une entrée dans les honneurs et, de plus, un moyen d'ajouter une décoration à leur parure; seulement, ils la portaient au doigt [2] : chaque peuple a ses usages. Mais quand Horace vient nous dire qu'il avait un commandement dans une légion romaine, en ajoutant, pour qu'on le

[1] L'âge n'était point une cause d'incapacité, ni l'origine servile, d'indignité. Scipion, à dix-neuf ans, était tribun lors de la bataille de Cannes (Tit. Liv., XXII, 53, et XXVI, 18), et Novius, le collègue d'Horace dans le tribunat militaire, avait été esclave.

[2] La qualité de tribun militaire donnait le privilège de porter l'anneau d'or. (Plin., *H. N.*, XXXIII, VII.)

sache, que ses soldats « lui obéissaient, » il est évident qu'il souffle, pour s'amuser, sur la colère de ceux qui, comme Rupilius Rex [1], ne lui avaient pas pardonné son avancement rapide. A Athènes, il connut certainement Atticus qui n'en bougeait guère, et il vit peut-être Cicéron conduisant cette année-là son neveu à Brutus [2]. Son fils déjà se trouvait à Athènes et, tout en suivant les leçons du péripatéticien Cratippe, il y menait joyeuse vie, ce qui n'était pas pour effrayer Horace; ils ne purent évidemment faire autrement que de se lier, étant du même âge, et nous les retrouvons sur les champs de bataille de Macédoine, tous deux tribuns militaires.

La journée de Philippes, qui décida du sort de l'empire, brisa la carrière militaire de celui qui devait être plus tard l'ami du vainqueur. Les braves y mordirent la poussière et restèrent sur la place; Horace, qui célébra d'ailleurs leur valeur sur le mètre alcaïque [3], n'y laissa que son bouclier dont il s'était débarrassé, dit-il, pour courir plus

[1] Sat., I, VII, 1.

[2] Cic. ad Attic., XVI, V, 2.

[3] Cum fracta virtus et minaces
Turpe ! solum tetigere mento. (Od. II, VII, 11.)

aisément [1] : l'aveu, du moins, ne manque pas de bravoure. Il ajoute que Mercure l'enveloppa d'un brouillard épais pour le dérober à ceux qui le poursuivaient; il aurait pu dire aussi qu'il lui prêta ses ailes, *pedibus timor addidit alas.* Dans sa fuite, il ne s'arrêta guère qu'à Rome où il revint, selon toute vraisemblance, par mer, après avoir essuyé près du cap Palinure une tempête épouvantable qui le brouilla pour longtemps avec l'onde amère.

Triste situation que la sienne quand il rentra, pauvre et « déplumé » [2], dans la ville éternelle, situation comparable à celle de ce Barrus que son père lui montrait comme un épouvantail : plus de patrimoine, confisqué ! plus de suite d'esclaves, plus même de Lares, c'est-à-dire de domicile ; plus d'amis, ils sont là-bas qui dorment dans les plaines de Philippes. A-t-il encore au moins son père? Sans doute que non ; car il n'en parle plus. Que faire? Que devenir quand on a,

[1] M. Patin (*Études sur la vie d'Horace*, Paris, 1866, p. 25), pense qu'il n'y a dans ce passage qu'une imitation d'Alcée. Si *rejecta parmula* n'est qu'une réminiscence, que dire de *celerem fugam ?*

[2] Decisis humilem pennis. (Epît. II, II, 50.)

comme lui, bonne envie de vivre et de jouir de la vie? Son parti est bientôt pris. La faim n'est pas toujours mauvaise conseillère, quoi qu'en dise Virgile ; la pauvreté peut donner de bonnes idées et fouetter le génie. Il n'a plus d'amis ; eh! bien, il se fera des ennemis, c'est toujours cela ; ne pouvant se faire aimer, on se fait craindre ; et puis, les ennemis de nos ennemis sont nés pour être nos amis, sans compter que les ennemis de la veille peuvent devenir, dans des temps troublés, les amis du lendemain. C'est sous l'inspiration de telles idées qu'Horace lança dans la société romaine ses premières épodes, si acerbes avec leur mètre à deux tranchants, et qui, plus que les satires proprement dites, sont de véritables satires. Mais, avant de le montrer aux prises avec cette société qui doit lui fournir de quoi satisfaire ses appétits et alimenter sa muse, il est utile de s'arrêter un instant à la dépeindre, de montrer, en insistant principalement sur le monde littéraire et politique auquel Horace sera mêlé, l'état des esprits et des mœurs qui seront son étude, les passions désordonnées auxquelles il appliquera sa règle, et les vices où les autres se noieront, mais où il saura lui-même se trem-

per sans s'y plonger et s'y perdre; car la sottise et la corruption ne le mettent pas en fuite, au contraire : s'il voit comme Alceste, il se conduit comme Philinte.

En politique, depuis que Brutus s'est tué, la vertu, ou ce que les anciens appelaient ainsi, n'est plus qu'un mot. Rome n'est plus dans Rome : ces *grandes âmes* de l'antiquité que Montaigne admire si fort dans son Plutarque, sont éteintes ou près de s'éteindre ; la République agonise; les tronçons de ses armées s'agitent encore en attendant que le mot de Tacite, *nulla jam publica arma*, plus d'armée de la république, devienne une vérité. La force prime le droit et jamais elle n'a été plus brutale ; la vie humaine et la propriété quiritaire, plus chère aux vieux Romains que la vie même, sont choses viles; les expropriations et les proscriptions sont à l'ordre du jour, et il n'y a plus de lendemain ; le cadastre va être refait au profit des centurions et des vétérans qui attendent leurs lots, et les triumvirs, qui les leur donnent, se donneront entre eux les têtes de leurs amis par une paix pire que la guerre. Rien de plus démoralisant que ces alternatives terribles, ces morts et ces ruines violentes, et surtout ces bonheurs

insolents, ces fortunes subites : Mamurra sur le faîte et Cicéron dans la tombe.

Mais Rome n'avait pas besoin de cela pour être corrrompue, et les mœurs, quand vint leur totale déconfiture, n'avaient plus grand chose à perdre. Il suffit d'avoir feuilleté un Catulle ou d'avoir ouvert un Salluste pour être fixé là-dessus, et si, dans cette description rapide, nous empruntons certains détails à Horace, c'est que, pour l'ensemble, l'accord est complet entre eux, et que la génération à laquelle il appartint ne valait pas mieux que la précédente ; il dit même qu'elle était pire :

Aetas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem [1].

C'est difficile ; en effet, depuis plus d'un demi-siècle, d'immenses fortunes s'étaient élevées sur les ruines des provinces et des fils de famille : de là, d'un côté, une opulence insultante, un luxe sans bornes ; de l'autre, une pauvreté insupportable, une envie démesurée et, partout, les excès, surtout les plus dégradants, ceux de la table ; César allant pil-

[1] Od. III, vi, 46.

ler les Gaules après avoir dévoré trois fortunes [1], et les guerres civiles augmentant encore l'avidité et la rage de jouir du présent. Du moins, pendant cette période, on pouvait encore s'indigner et se plaindre : Caton protestait par sa vie, et Cicéron par sa parole ; Catulle lui-même, quand Mamurra, le mignon de César, étalait son luxe et son immoralité, quand un Gellius, « dont l'Océan n'aurait pas lavé les souillures », fermait les yeux sur l'adultère et l'inceste de sa femme pour que son oncle les fermât sur ses infamies, Catulle [2] fulminait à sa manière. Mais à l'heure où vont paraître à Rome Horace et sa morale, cela même n'est plus possible, le vice triomphant n'a plus de contradicteur et il est temps que quelqu'un vienne troubler sa quiétude. Hélas ! ce n'est pas la morale d'Horace ni les réformes d'Auguste qui atteindront la racine du mal. Le ridicule tue, dit-on depuis Horace, *ridiculum secat res*, c'est la loi ; mais les vices en sont exemptés par faveur et ce ne sont pas non plus les réformes officielles qui peuvent lui faire grand mal. Le maître souve-

[1] Catull., XXIX.

[2] Catull., XLVII, LXXIV et XC.

rain, c'est l'usage, *quem penes arbitrium est et jus*, ce sont les mœurs, et Auguste, le censeur des mœurs, le restaurateur de la vertu, l'auteur de la loi Julia contre les adultères qui, aussi, étaient devenus par trop nombreux, Auguste sera le premier à donner le mauvais exemple avec la femme de Mécène, son meilleur serviteur et son meilleur ami [1] : ce qui n'empêchera pas Horace de dire que les mœurs du règne décorent l'Italie, *moribus ornes*. Pure décoration en effet! L'intérieur n'est pas beau, *introrsum turpis*. Toute cette pudeur officielle n'aura servi qu'à produire un vice de plus : l'hypocrisie.

On a beau faire des lois; dans toute loi, il y a la lettre et l'esprit; la lettre tue et l'esprit vivifie; on lit entre les lignes, on tourne le texte, on passe à côté. L'opinion de Galba [2], l'oracle de la jurisprudence, était qu'un mari outragé doit se contenter d'une indemnité pécuniaire, et cette opinion était d'accord avec l'opinion publique, comme avec celle de certains maris qui se faisaient sans doute payer d'avance [3].

[1] Sueton., *Aug.*, 69.

[2] Acron. ad Sat., I, II, 46.

[3] Sat. II, V, 81; Sat. II, III, 237.

Une autre loi Julia sera portée contre le célibat des hommes et la stérilité des femmes; la capacité d'hériter va se mesurer au nombre des enfants : on se mariera donc, le divorce est si facile, et l'on aura des enfants; mais non seulement la paternité, la maternité elle-même sera douteuse [1], et ces jeunes êtres, se souvenant de la réponse de Télémaque disant à Mentès « que personne ne connaît sûrement son père [2], » pourront en dire autant de leur mère. Plus tard il y aura des dispenses, on sera nommé père par décret; ainsi le poète Silius Italicus, au moyen d'une fiction, recevra le *jus trium liberorum*, et sera père de trois enfants qui ne seront jamais venus au monde [3]. Le principal est d'avoir l'hérédité, la prime; car maintenant que l'ère des confiscations en masse est fermée, il n'y a plus qu'un moyen de s'enrichir en grand, l'hérédité; l'avarice romaine prend une nouvelle forme aussi odieuse, mais plus vile; le génie italien se dépense en intrigues, et une nouvelle profession prend naissance, celle de

[1] Epod., XVII, 50.
[2] Odyss. I, 215.
[3] Plin., Epist. VII, 16.

courtier de successions. Ulysse, l'homme aux cent expédients, n'est plus qu'un ignorant auprès de ces pêcheurs d'héritage [1]; pour conquérir la vraie royauté, la fortune, il lui faudrait prendre des leçons, se faire enseigner avec quelle adresse il doit jeter l'hameçon pour le faire avaler en douceur, et ne pas perdre son amorce, comme ce pauvre Nasica qui donna sa fille à son riche créancier et qui, à l'ouverture du testament, fut encore plus sot que Gil Blas, légataire de la bibliothèque dérisoire du chanoine, car on ne lui léguait que « le droit de pleurer en famille. » Avez-vous jeté votre dévolu sur un célibataire âgé ou sur un père dont le fils maladif peut d'un moment à l'autre aller voir Orcus, faites-vous son officier de bouche, son homme d'affaires; apprenez à garder le silence, à le rompre quand il le faut, à écouter, si vous avez affaire à un bavard; donnez-lui la bonne place à la promenade; dites-lui : « Couvre-toi », s'il est dans un courant d'air; livrez-lui votre honneur et celui de Pénélope [2] et, quand il sera couché sur son lit de mort et

[1] Sat. II, v, 23.
[2] Sat. II, v, 81.

vous dans son testament que vous aurez lu d'un clin d'œil sans en avoir l'air, faites-lui des funérailles décentes pour encourager ceux qui voudraient suivre son exemple.

Voilà pour les testaments. et ce n'est encore rien quand ils ne sont pas faux, car ce ne sont pas les faussaires qui sont rares, ni les faux témoins, leurs complices. Passons aux héritiers naturels : les frères, ils ont pris l'habitude de s'entretuer pendant les guerres civiles [1], et souvent les fils ne valent guère mieux. Voyez celui-ci, que les jeux défendus et la débauche ont endetté, avec quelle satisfaction mêlée d'impatience il voit son père hâter par ses désordres le moment où s'ouvrira sa succession ! Que si celui dont la fortune vous est promise par le droit civil ou le droit prétorien vous la fait désirer trop longtemps, le poison est là pour y mettre bon ordre ; les empoisonneurs n'ont jamais manqué à Rome, et, sur ce point, l'Empire pouvait prendre modèle sur la République [2].

Des empoisonneurs aux magiciens, il n'y a pas loin, l'association des Bacchanales ayant

[1] Sat. II, v, 16 ; Od. I, xxxv, 33.

[2] Sat. II, III, 131. Cf. Cic. pro Cluentio.

été une combinaison de ces deux éléments; les astrologues ont également leur place à côté d'eux. Or, les magiciens, les magiciennes et les astrologues pullulent alors à Rome; on les consulte sur sa vie et sur la mort des autres [1]; ils ramènent la fortune infidèle et les amants volages, et cela par des moyens exécrables [2]; la lune même, leur protectrice, en est honteuse et se cache derrière les tombeaux pour ne pas les voir [3]. Et cependant c'est en eux, c'est en leurs calculs et leur sorcellerie qu'on a confiance. Horace lui-même, dans une ode qu'il écrit, ce qui est assez rare, sous l'empire d'un sentiment profond (Mécène était malade), semble croire à l'influence du Capricorne et du Scorpion sur la vie humaine [4]. C'est là la véritable religion, celle qui a des fidèles, les dieux n'ont que des temples. En revanche, ils en ont beaucoup, ou, du moins, ils en auront beaucoup; Auguste se chargera de les restaurer. mieux que les mœurs, et Horace ne pourra plus dire, en

[1] Od. I, xi, et II, xvii.

[2] Epod. v et xvii.

[3] Sat. I, viii, 35.

[4] Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum. (Od. II, 17, 21.)

parlant du vaisseau de la République, que les dieux de la poupe sont brisés [1]. Auguste en augmentera même le nombre, ainsi que celui des fêtes religieuses ; on ajoutera son culte à celui d'Apollon, l'autre vainqueur d'Actium et, avec tout cela, il n'y aura au ciel qu'un dieu de plus et, dans Rome, pas un vice de moins. Mais nous avons à nous occuper plus particulièrement des poètes, *pii vates*, qui aspirent aussi à s'envoler vers le ciel [2], ou à prendre une place d'honneur dans les Champs-Elysées [3].

Plaçons-nous en l'an 41 avant Jésus-Christ. Il y a une douzaine d'années que Catulle est mort à la fleur de l'âge, suivi de près dans la tombe par son ami Caius Licinius Calvus, l'orateur et le poète satirique, qu'on appelait le *nabot éloquent;* il y a environ deux ans que Virgile a fini de publier ses Bucoliques. Mais, s'il y a eu un interrègne de dix années entre ces deux grands poètes, Lucrèce et Virgile, ce n'est pas que les aspirants aient fait défaut.

Déjà, du temps où primait l'éloquence, il était

[1] Od. I, XIV, 10.
[2] Od. II, XX.
[3] Virg., *Eneid.*, VI, 656.

de bon goût de s'adonner aussi à la poésie. Comme nous venons de le voir, Licinius Calvus menait de front ces deux exercices et Cicéron, au dire de Plutarque, avait, dans son temps, passé pour un grand poète. Maintenant que le forum était muet et Calliope déchue, ses sœurs de la lyre et de l'épopée avaient le champ plus libre; faute de mieux, on faisait de l'opposition en vers, les épigrammes remplaçaient les Philippiques et le chœur sacré des poètes était au complet.

Les principaux d'entre eux, avec lesquels Horace allait se trouver en concurrence, avaient alors une propension, qui fut dans la suite plus marquée, à se grouper suivant leurs affections et leurs opinions politiques ou littéraires. Dans le cercle le plus important, qui s'était déjà formé autour de Mécène, on peut citer, outre Virgile, Lucius Varius Rufus [1], poète épique et tragique et futur éditeur de l'Enéide; Plotius Tucca [2] qui devait partager avec lui cette tâche et le legs qui l'accompagnait; Quintilius Varus, nommé avec honneur dans la sixième églogue [3]; Corné-

[1] Sat. I, v, 40; I, x, 44.
[2] Sat. I, v, 40; I, x, 81.
[3] *Bucol.*, VI, 10.

lius Gallus du même âge que Virgile et qui l'avait présenté à Octave, et. en général, ceux qui n'avaient pas d'attache avec le parti de l'opposition. Quelques années plus tard, un autre protecteur des lettres, archéologue et grammairien, Marcus Valérius Messala Corvinus, rallié à Octave, réunira également autour de lui quelques écrivains de talent, tels que Tibulle, Emilius Macer, Valgius Rufus, Cornelius Severus et le plus célèbre, sur lequel se taira toujours Horace, Ovide : ceux-ci se tinrent plus à distance du pouvoir. Un autre, qui ne s'en rapprocha jamais, c'est Asinius Pollion, auteur épique et tragique et premier protecteur de Virgile. On peut encore citer, parmi les poètes de renom qui vivaient à cette époque, Varron de l'Atax, auteur de poésies érotiques, d'une épopée sur la guerre des Séquanes et d'une Argonautique imitée d'Apollonius de Rhodes; Ticidas, qui devait sa réputation à des poésies indécentes [1]; C. Helvius Cinna, poète érudit et raffiné qui avait mis dix ans à polir sa *Smyrna* [2], roman dans lequel, imitant les alexandrins,

[1] Ovid., *Trist.*, II, 433.
[2] Catull., xcv.

il décrivait l'amour incestueux d'une fille pour son père; et le poète élégiaque que Virgile appelle Codrus et qui était un de ses amis : car il en avait beaucoup, il n'était pas de la race des poètes irritables, *genus irritabile*, et sa douceur et sa bonté le faisaient aimer de tous, sauf de Bavius et de Maevius, ces deux envieux dont les lecteurs feraient aussi bien, dit-il, « d'aller traire les boucs ». Pardonnons-lui cette plaisanterie, car elle n'est pas de lui; le mérite de l'invention en revient à Catulle [1]. Mais ces deux piètres personnages ne sont pas alors les seuls mauvais poètes. Dans les lettres, comme dans les arts, c'est seulement à travers des centaines de médiocrités que la nature trie un homme de génie, et nous savons par les écrits de Catulle et d'Horace que, de leur temps, les poètes médiocres ou mauvais, ce qui est la même chose, ne manquaient pas à Rome [2].

C'est là un des côtés par lesquels les grandes époques littéraires se ressemblent à travers les âges et l'on pourrait, à cet égard,

[1] Catulle qualifie Suffenus en employant le mot de *caprimulgus* (XXII, 10).

[2] Sat. I, IV, 141. Epît. II, I, 117.

comparer le siècle d'Auguste avec notre dix-septième siècle. Mais il y a d'autres ressemblances : à Rome, comme dans le Paris de Richelieu et de Louis XIV, on vit beaucoup plus qu'aujourd'hui sous les regards du prochain et les auteurs sont plus près de ceux qui les admirent ou les critiquent ; pour peu qu'ils soient en vue, on s'informe de leur origine, de leur vie, de leurs mœurs, de leurs affections, de leurs infirmités [1]. On les connaît au dehors et en dedans; leurs bons mots courent la ville, c'est une vogue; les traits qu'ils lancent et ceux qu'on leur rend sont ramassés avec soin [2]. Le public des lecteurs et des auditeurs, plus compétent que de nos jours, est aussi plus restreint; il n'y a pas plusieurs publics comme chez nous, il n'y en a qu'un : de là une concurrence plus ardente, des attaques plus directes, des rivalités se changeant facilement en haines, et, dans les querelles littéraires, quelque chose de la violence des guerres civiles. Du reste, dans le public qui se pique de juger les questions

[1] Laedit te quaedam mala fabula, qua tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.
(Catull., LXIX, ad Rufum.)

[2] Sat. I, IV, 36.

littéraires, nous ne comptons pas, à Rome, cette cohue qu'admettait la vaste enceinte du théâtre en plein air, ces mangeurs « de pois grillés et de noix », ces grossiers campagnards incapables de comprendre des beautés qui passaient au-dessus d'eux; aussi les fins lettrés, comme Horace, ne recherchaient pas leur faveur et n'écrivaient que pour les gens de goût [1].

Une circonstance également commune aux deux époques que nous comparons, c'est que, dans l'une et dans l'autre, les partis littéraires succèdent aux partis politiques, et qu'avant Paris, Rome a déjà ce qu'on peut appeler sa *querelle des anciens et des modernes.* Toutefois la comparaison ne peut pas être poussée bien loin; car, à Paris, les partisans des anciens se distinguaient par la finesse, peut-être excessive, de leur goût, tandis qu'à Rome, ceux qu'on peut ranger sous le même titre donnaient plutôt dans l'excès opposé. Les *anciens*, pour ceux-ci, c'étaient les vieux poètes nationaux, premiers artisans de la langue latine et rudes imitateurs de l'art poli des Grecs; les *anciens*, pour ceux-là, c'étaient

[1] *Art. Poet.*, 206 et 249. Epît. II, I, 182.

précisément ces mêmes Grecs si parfaits et, en revanche, ils n'appréciaient pas à leur juste valeur les bonnes intentions et les travaux estimables de ceux qui, dans la Pléiade, s'étaient conjurés pour illustrer la langue et la littérature française. Horace qui, au dix-septième siècle, aurait été un partisan des anciens, s'il n'avait été lui-même un ancien, se rangea naturellement, comme Boileau dont il fut l'inspirateur, parmi ceux qui, non sans quelque ingratitude envers leurs prédécesseurs, défendirent en somme la cause du bon goût et la gagnèrent devant la postérité. Le rôle un peu partial qu'il joua dans ce débat mérite un chapitre à part : en attendant, constatons qu'il dépassa tout d'abord la mesure, et que sa critique sur Lucilius [1] et sur Catulle [2] qui lui avaient montré le chemin, celui-là de la satire, et celui-ci de la perfection, ne fut pas tout à fait exempte d'ingratitude.

Aux questions de principe s'ajoutaient d'ailleurs aisément, nous l'avons vu, les questions de personne, comme au siècle qui nous donna Racine; mais, à Rome, la haine af-

[1] Sat. I, x, 1.

[2] *Ibid.*, 19.

fecte une grandeur vraiment romaine « où n'atteignit jamais la faiblesse française ». Boileau faisant rimer Faret avec cabaret, ou Boursault et Quinault avec défaut, est bien loin d'Horace qui promet un bouc aux tempêtes si elles brisent le vaisseau qui emporte Maevius, et qui, dans une satire où il passe pour se modérer, traite le poète Fannius de « propre à rien » et son confrère Pantilius de « punaise [1] ». Il est vrai qu'en ce genre, il y avait des gens qui trouvaient Horace trop faible [2], et, au fait, il est encore bien au-dessous de Catulle. Il y a progrès, on se retient un peu plus. Ainsi, dans les sociétés que fréquentait Catulle, comment aurait-on respecté la politesse, puisqu'on ne respectait même pas la propriété? On courait risque d'y perdre son portefeuille ou sa serviette [3], et il cite un certain Thallus, plus rapace qu'un ouragan, qui s'appropriait les manteaux d'autrui.

[1] Men moveat cimex Pantilius aut cruciet quod
Vellicet absentem Demetrius, aut quod ineptus
Fannius Hermogenis laedat conviva Tigelli.
(Sat. I, x, 78.)

[2] Sat. II, i, 2.

[3] Marrucine Asini, manu sinistra
Non belle uteris in joco atque vino;
Tollis lintea negligentiorum. (Catull., xii.)

Ainsi, bien qu'au fond celui qui lit l'histoire dans les Mémoires sache à quoi s'en tenir sur l'envers de cette société subitement polie du dix-septième siècle, cependant, pour les mœurs, on ne peut comparer les Romains d'Auguste aux Français de Louis XIV que pour faire ressortir le contraste des deux époques : d'un côté, la politesse, au moins extérieure, et de l'autre la franche rusticité, *vestigia ruris ;* c'est encore une manière d'aimer la campagne. Horace excelle à décrire ces scènes où deux braves se prenant s'accommodent comme il faut avec le vinaigre italien et le sel le plus noir : ainsi celle à laquelle il fait assister Brutus du haut de son tribunal, et celle où, dans le voyage à Brindes, deux bouffons de la suite de Mécène échangent, pour le plaisir des voyageurs, des aménités amœbéennes empruntées aux esclaves du théâtre de Plaute. Mais celles que Catulle et Gellius s'envoyaient réciproquement, quoique plus spirituelles, étaient d'un goût encore plus relevé. Qu'auraient dit aussi ces dames de la « chambre bleue » qui prescrivaient le retranchement des « syllabes sales, qui dans les plus beaux mots produisent des scandales », si Ménage leur avait

traduit les vilains mots de certaines épodes et de certaines satires, et s'il avait expliqué à Armande les passages où le *pius vates* décrit « ce dont il s'agit [1] ? »

Ce qui leur aurait plu davantage, c'étaient les combats d'esprit, les envois de vers galants et faits au tour, tels que ceux que Catulle et Licinius Calvus s'adressaient mutuellement [2], les consultations de poète à poète comme Horace en avait avec Tibulle; les séances de lecture et de déclamation qu'Asinius Pollion va mettre à la mode, où l'on s'entr'admire, où l'on sème l'éloge à pleines mains pour en récolter le double, où l'admiration de soi-même va jusqu'à l'adoration [3], et où l'on se venge [4], par la lecture de ses œuvres, d'avoir écouté celles des autres : l'un préfère les odes, l'autre les iambes [5], il y en aura pour tous les goûts ; la façon de réciter vaut mieux que ce qu'on récite : par exemple, il est de bon goût de mar-

[1] *Femmes savantes*, act. IV, sc. II. Sat. I, II, 100.

[2] Catull., XIV.

[3] Catull., XXII. Epît. II, II, 107.

[4] . . . . auditor et ultor...
(Epit. I, XIX, 39.)

[5] Epît. II, II, 59.

quer des aspirations [1], là où il n'y en pas. Il y a même des cours de déclamation larmoyante pour les jeunes filles [2], et des concours où les virtuoses, comme deux rossignols, s'enflent et se travaillent jusqu'à se briser la poitrine [3]. Mais Horace ne lit qu'en petit comité, et, d'ailleurs, ses ouvrages sont de ceux qui contiennent des vérités, et il n'y a que la vérité qui offense ; ils circulent, comme disaient nos pères, *sous le manteau* [4], on les goûte chez soi, tout en les décriant en public [5] : il se tiendra donc à l'écart de ces lieux de corruption littéraire.

La condition des poètes, pendant cette période qu'on appelle, dans le style figuré, l'âge d'or de la littérature latine, présente encore une autre analogie avec celle de nos auteurs classiques : elle est assez précaire, ils ne peuvent vivre des produits de leur plume. Depuis ceux qui fréquentent les bonnes tables et aiment les franches lippées, sauf à se moquer des autres convives et

[1] Catull., LXXXIV.
[2] Sat. I, x, 91.
[3] Epît. I, XIX, 15.
[4] Sat. I, IV, 73.
[5] Epît. I, XIX, 36.

même de l'amphytrion [1] avant que le repas ou la digestion soit finie, comme Catulle qui se purge, dit-il, au sortir d'un tel festin [2], jusqu'à ceux qui se font des rentes comme Horace ou des millions comme Virgile, les poètes n'ont plus, maintenant que les provinces sont à sec, qu'un moyen de faire fortune, la faveur des grands. C'est une nécessité de leur situation, c'est presque un droit : « Il y a des gens de mérite dans la misère, et vous osez être riche! » s'écrie Horace [3]. Par exemple, il fallait savoir choisir son protecteur, on ne tombe pas toujours aussi bien que lui; en effet, son attachement pour Mécène, auquel il offrait de l'accompagner à la bataille d'Actium et de partager ses dangers, au moins en imagination, *mente* [4], fut beaucoup mieux récompensé que celui d'Helvius Cinna et de Catulle qui accompagnèrent réellement Memmius en Bithynie [5].

[1] ..... unus avet quavis adspergere cunctos,
Praeter eum qui praebet aquam; post, hunc quoque [potus...
(Sat. I, IV, 87.)

[2] Catull., XLIV.

[3] Sat. II, II, 103.

[4] Epod. I, 19.

[5] Catull., XXVIII.

Que si nous considérons maintenant les sujets sur lesquels s'exercent les poètes de la génération qui finissait au moment où parut Horace, la source où ils puisent leur inspiration, nous devons plutôt les comparer à ceux de notre seizième siècle. Après avoir séparé de la foule Lucrèce qui ne relève que de lui-même, nous pouvons dire que l'originalité est ce qui leur manque le plus, et, quand ils ne se pillent pas entre eux, comme le Celsus, qu'Horace rappelle au respect de la propriété littéraire [1], ils pillent sans scrupule les Alexandrins. Ce sont principalement, comme on l'a dit, les sujets érotiques et didactiques qui les attirent, ainsi que les sujets mythologiques. Toutes les légendes auxquelles l'épopée, la lyre et la tragédie grecques ont imprimé un caractère de grandeur et qui, à la cour des Ptolémées, ont reçu une parure élégante et gracieuse, sont reprises en sous-œuvre pour la troisième fois. Catulle est le seul de ces imitateurs qui, après avoir fait comme les autres, ait fini par devenir lui-même : la plupart de ses épigrammes reflè-

[1] Quid mihi Celsus agit? monitus multumque monendus
Privatas ut quaerat opes... (Epît. I, III, 15.)

tent fidèlement son caractère et celui de son temps, et les pièces qu'il adresse à sa Lesbie, quand elles ne procèdent pas trop directement de Sapho, sont pleines d'un sentiment profond et d'un touchant désespoir. Les autres écrivains ne sont que des versificateurs érudits ; et, même quand on ne versifie pas, on se jette encore sur l'antiquité, on se pique d'érudition, et Mécène ne se contentera pas d'être le bras droit d'Octave ; à la politique, il ajoutera l'archéologie et son entourage l'imitera. C'est ainsi qu'Horace, dans une ode à grand effet, s'interrompt tout à coup et se demande, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, pourquoi les Vindéliciens sont armés d'une hache semblable à celle des Amazones [1]. Le même Mécène écrira un livre sur *la toilette* et se fera remarquer par la sienne. Il est si fort dans les deux langues qu'Horace l'appelle, à plusieurs reprises, le savant Mécène [2], tandis que Jules César, pour son *Traité de l'Analogie*, n'avait reçu de Catulle que l'épithète de demi-savant, *eruditulus* [3].

[1] Od. IV, iv, 18.

[2] Od. III, viii, 5. Epit. I, xix, 1.

[3] Catull., lvii.

Un autre savant, qui l'est dans toute la force du terme, c'est Publius Térentius Varron, et il ne dédaignait pas de décrire en vers iambiques des choses qui nous paraîtraient indignes de cet honneur, mais qui, à Rome, jouissaient d'une très haute estime, à savoir les différentes espèces de mets qui figuraient alors sur la table des riches [1] : la poésie s'enrichissait d'un nouveau genre, le genre culinaire. Il avait ses professeurs, et ceux-ci, quand ils ne parlaient pas en vers, comme les oracles, employaient le ton sentencieux des philosophes et des législateurs [2], et bien qu'Horace s'en soit moqué, un jour peut-être où son estomac était fatigué, cela se comprend. Les Romains ont été, pendant plusieurs siècles, d'étonnants mangeurs, et les poètes n'en quittaient pas leur part : on buvait, du reste, en proportion, peut-être même davantage, car le mot *potare* veut dire les deux. La moyenne des pièces où Catulle et Horace font allusion aux plaisirs de la table est fort élevée, et les occasions de boire, *potare*, dans les deux sens du mot, sont infinies. On boit aux anniver-

[1] Aul. Gell., XIII, xi.

[2] Sat. II, iv, 2.

saires de naissance des particuliers et de l'Empereur [1] ; on boit pour se consoler quand Auguste part [2] pour Actium ou pour l'Espagne, et l'on fête son retour en débouchant le vieux Cécube [3] ou la bouteille échappée à Spartacus [4] ; on boit dans les longs jours pour les abréger [5] ; on boit en l'honneur des bonnes mœurs et de la sobriété [6]. Et les fêtes religieuses qui ne cessent pas, et les dieux à honorer ! Peut-on mieux exprimer sa reconnaissance à Jupiter qui vous ramène dans la patrie qu'en offrant un grand repas à ses amis [7] ?

Mais voyons-les à table : les convives arrivent vêtus de minces tuniques, avec leurs amis ou leurs parasites, leurs *ombres ;* quelques-uns ont peut-être apporté des suppléments, soit en mets, soit en vins, au repas qu'on leur présente ; on peut même offrir des parfums [8] ; tous sont couronnés de fleurs.

[1] Epît. I, v, 9.
[2] Epod. IX, 37.
[3] *Ibid.*, I.
[4] Od. III, XIV, 19.
[5] Od. II, VII, 6.
[6] Od. IV, V, 40.
[7] Od. II, VII.
[8] Od. IV, XII, 16.

Pour nommer le roi du festin, les dés sont consultés [1], car, à Rome, on tire les rois toute l'année. C'est lui qui règle le nombre des coupes à vider : une pour l'amphitryon, une pour la nouvelle lune, et la coupe du milieu, à minuit [2]; et cela dure jusqu'à ce que Phébus mette les astres en fuite [3]. Voilà pour le commun des convives ; mais les buveurs émérites font mieux, ils se provoquent à qui boira le plus, et, dans ces concours, les poètes se distinguent jour et nuit [4]. Horace lui-même a dû plus d'une fois y prendre part; car, dans une de ses odes, il regrette de ne plus pouvoir le faire [5]. Heureux celui qui peut vider la grande coupe de Thrace sans reprendre haleine, ἀπνευστί [6] ! Qu'on s'étonne après cela que les vins généreux et les tuniques légères aient donné à Mécène une fièvre qui lui ôta le sommeil pendant les dernières années de sa vie ! Enfin, il arrive quelquefois qu'après avoir vidé la coupe qui doit son

[1] Od. I, IV, 18.
[2] Od. III, XIX, 10.
[3] Od. III, XXI, 24.
[4] Epît. I, XIX, 11.
[5] Od. IV, I, 31.
[6] Od. I, XXXVI, 14.

nom aux Thraces, on imite leurs mœurs, et l'on se la jette à la tête [1].

Ce qui explique, entre autres choses, cette liberté de mœurs, c'est l'absence des dames romaines pendant le repas. A quoi s'occupent les maîtresses de maison pendant que leurs époux font les honneurs de leur table ? Elles filent probablement la laine. Il est rarement question d'elles dans les poésies du temps, du moins quand elles sont honnêtes ; on n'y parle que de celles qui oublient leurs devoirs [2], ou de celles qui n'en ont pas à observer. Quant aux premières, Horace les respecte, de peur des conséquences ; avec les autres, les risques sont moindres : on s'expose tout au plus à se morfondre devant la porte [3], ou devant la fenêtre qu'on secoue en vain [4] ; le pis qui puisse vous arriver, c'est de recevoir une douche d'eau glacée sur la tête [5]. Mais ordinairement elles ne sont pas à ce

[1] Od. I, xxvii, 2.

[2] Ainsi Fausta, fille de Sylla, femme de Milon. (Sat. I, ii, 64.)

[3] Od. III, x, 3.

[4] Od. I, xxv, 1.

[5] . . . . foribusque repulsum
Perfundit gelida... (Sat. II, vii, 91.)

point inexpugnables, car on les voit figurer dans la plupart des festins, qu'elles animent de leur présence, de leurs chants et de leur lyre : « Laisse là les Cantabres et les Scythes », conseille Horace à son ami Quintus Hirpinus, « et faisons venir Lydé avec sa lyre » d'ivoire et ses cheveux dénoués à la mode » de Sparte [1]. » On les paye en argent, bien entendu, comme nos artistes qui vont en soirée ; mais, avec les poètes *arrivés* seulement, elles se contentent d'éloges en vers [2], surtout si ces poètes, après les avoir maltraitées, leur font amende honorable [3]. En général, elles sont grecques, du pays de la mythologie, et elles doivent l'aimer beaucoup, car Horace ne la leur plaint pas. Tout le monde sait d'ailleurs le grec, et non pas seulement « du grec », comme Vadius. Il en est même, parmi ces personnes, quelques-unes qui ont une maison montée ; Lydé reçoit comme Julie d'Angennes, sans être aussi cruelle [4] ;

[1] Od. II, xi, 24.

[2] (Me) quem scis immunem Cinarae placuisse rapaci.
(Epît. I, xiv, 33.)

[3] Od. I, xvi.

[4] . . . . Prome reconditum
Lyde strenua, Caecubum
Munitaeque adhibe vim sapientiae. (Od. III, xxviii.)

nous retrouvons également là une Bélise aux dents noires, qui cultive, comme l'autre, la philosophie, mais qui, dans les affaires de cœur, ne se contente pas, comme celle de Molière, des « muets truchements [1]. » Il n'y a pas jusqu'à l'affreuse Canidie qui ne nous reporte à la Voisin et à ses horreurs [2]. Ajou-

[1] Epod. VIII. On a bien voulu supposer que les détails trop précis fournis par Horace sur cette vieille coquette sont tirés de son imagination, et que l'épode qu'il lui consacre et que Porphyrion prend au sérieux, n'est qu'un jeu poétique. Nous ne voudrions pas parier le contraire. Il est possible aussi qu'Horace ait composé cette pièce pour le compte d'un autre. En tout cas, le serviteur, quel qu'il soit, de cette dame n'aurait fait que suivre le précepte d'Ovide :

Utilis, o juvenes, aut haec aut serior aetas.
Iste feret segetes ; iste serendus ager.
(*Art. amat.*, II, 663.)

[2] Epod. V et XVII. Il ne faut évidemment pas prendre à la lettre toutes les horreurs qu'Horace, s'inspirant de Théocrite et d'Apollonius de Rhodes, met malicieusement et ironiquement à la charge de cette Canidie ou Gratidie, qui semble avoir été une parfumeuse de Naples. Il n'en est pas moins vrai que les deux grandes pièces qu'il lui consacre auraient manqué de sel si le sujet n'en avait été pris en partie dans la réalité et si elles n'avaient pas trouvé un écho dans l'opinion publique. La sorcellerie, en effet, n'a jamais cessé d'avoir à Rome de nombreux adeptes. (Virg., Ecl. VIII ; *Eneid.*, IV, 504 ; Properce, III, VI, 27 ; Ovide, *Art. am.*, 299 ; Tibulle, I, II, 43.) Horace cite éga-

tons que toutes ces personnes « du sexe, » comme on dit au dix-septième siècle, boivent comme des hommes et ne laissent pas une goutte au fond du vase [1]; au besoin, elles tiennent tête au plus fort buveur de la société, comme fait la belle Damalis [2], et sont parfois aussi d'humeur assez batailleuse : on se griffe [3], on se mord, on s'arrache les couronnes [4] et les effets, on s'écorche les épaules. Tirons le rideau, et arrêtons ici cette esquisse du monde dans lequel entre Horace pour nous occuper de sa personne et de ses écrits.

lement dans ces épodes un certain Varus dont le nom est peut-être feint, mais dont le personnage est réel.

[1] . . . . poti faece tenus cadi. (Od. III, xv, 16.)

[2] Neu multi Damalis meri
Bassum Threicia vincat amystide.
(Od. I, xxxvi, 13.)

[3] ..... seu tibi candidos
Turparunt humeros immodicae mero
Rixae, sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.
(Od. I, xiii, 9.)

[4] Od. I, xvii, 27.

CHAPITRE II.

LES PASSIONS : L'ORGUEIL.

La nature humaine dans Horace : les passions, l'orgueil ; un grain de vanité, l'enfant chéri des dieux, trop de modestie ; le rire naît de l'orgueil ; tout le monde est fou, y compris le sage. — Horace moraliste ; son ironie n'épargne ni la poésie, ni les champs, ni l'amour ; ses rapports avec le prochain ; ses épodes blessent, ses satires piquent ; il n'est pas cruel avec la noblesse. — Horace courtisan : comment l'on se fait aimer des grands ; l'adulation au siècle d'Auguste et au dix-septième siècle ; contradiction expliquée entre la réserve des *Sermones*, (Satires et Epîtres), et l'emphase des odes, quand il faut célébrer l'empereur ; Auguste et le taureau marqué de blanc; l'éloge officiel de Drusus et de Tibère; les éloges ironiques, et l'éloge sincère de Mécène.

Socrate s'accusait d'avoir reçu de la nature les germes de tous les vices (comme beaucoup d'autres personnes sans doute), et se félicitait

d'avoir su les étouffer. Horace, lui, dans le premier livre des Satires, ne s'accuse que d'un certain nombre de vices « moyens et non pas » de ceux qui peuvent perdre un homme[1] ». Dans le second livre il est plus explicite et, par la bouche de Dave, il en donne la liste avec un mélange de candeur et d'ironie où nous voyons qu'il sait que les péchés avoués sont à moitié pardonnés[2]. Mais est-ce bien là tout, et ne peut-on pas, à l'aide d'une casuistique un peu serrée, compléter cet examen de conscience et reprendre la suite du discours de Dave interrompu par le soi-disant courroux de son maître[3] ? Nous nous trahissons souvent sans nous en apercevoir et les témoignages involontaires que nous portons contre nous-mêmes, les aveux qui nous échappent, pour ainsi dire, à notre insu, sont les plus précieux à recueillir. Or, il est impossible qu'en épluchant soigneusement ces confidences qu'Horace nous fait à chaque instant dans cette espèce de journal de sa vie, nous ne trouvions pas, même sans avoir la vue

[1] Sat. I, IV, 130.
[2] Sat. II, VII.
[3] *Ibid., in fine.*

perçante du serpent d'Epidaure [1], quelque chose à dire après les compliments de jour de l'an de l'esclave émancipé. Et cela ne nous rendra pas le maître moins aimable, au contraire : ils sont si charmants, ses vices, si l'on peut leur donner ce nom ; ils sont si sages et si obéissants, il sait si bien les conduire, leur lâcher ou leur serrer la bride, qu'on ne pourrait, sans lui faire tort, lui en ôter un seul. Et non seulement c'est grâce à eux qu'il plaît, mais c'est grâce surtout à la façon dont il a su les administrer qu'il a pu, lui si médiocre navigateur sur mer, guider heureusement sa barque à travers les orages politiques et les intrigues de cour dans ce monde fertile en naufrages et, lorsque soufflait le vent incertain de la faveur des grands, tourner sa voile du bon côté. C'est ainsi qu'il a su tirer de cette société corrompue tout ce qu'il pouvait en recevoir de jouissances physiques et intellectuelles, de plaisirs des sens et de satisfactions d'esprit, sans jamais sacrifier son intérêt et son estime de soi-même.

Et, d'abord, laissons de côté ce vilain mot

[1] Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum
Quam aut aquila, aut serpens Epidaurius ?
(Sat. I, III, 26.)

de vices ; et puisque nous les avons en commun avec Socrate et Horace, appelons-les plutôt *passions*. On en a distingué sept que l'Eglise a depuis décorées du nom de péchés capitaux, bien que dans le nombre il y en ait de mignons. Du reste, nous n'emploierons cette expression également choquante que comme en-tête de la liste qui comprend l'*orgueil*, l'*avarice*, l'*envie*, la *luxure* (disons tout de suite l'*amour*), la *colère*, la *gourmandise*, la *paresse* et, cela fait, nous ne parlerons plus de péchés ni de vices, mais simplement de passions. Et les passions elles-mêmes sont-elles bien nommées? Ne valent-elles pas mieux que le mot qu'on prend souvent dans un mauvais sens, par exemple quand on dit qu'un tel a été perdu par ses passions ? Et puis, pourquoi les appeler passions puisqu'elles sont la source de nos actions ? Ne mériteraient-elles pas plutôt la dénomination de *mobiles* ? Enfin, ne dit-on pas qu'il y a un noble orgueil, une sainte colère? L'envie elle-même peut tourner en émulation. Comme dit Montaigne [1] : « Les

[1] « Sans leur agitation, elle (l'âme) resterait sans action, » comme un navire en pleine mer que les vents abandon- » nent de leur secours. » (L. II, c. XVIII, v. 1, p. 703, édit. Le Clerc.)

» cupidités nous mènent à l'honneur, à la » doctrine, à la santé, fins utiles », et le dévot lui-même n'est qu'un avare qui thésaurise dans le ciel. Rectifions-nous donc et disons que nous allons étudier les passions d'Horace, ou plutôt les passions humaines en lui, comme Montaigne les a étudiées dans sa personne, et commençons par la passion qui, dominant chez tous les hommes, exerce encore sur les poètes un empire plus grand que sur les autres, l'*orgueil*.

Quand on dit d'un homme qu'il a de l'orgueil, c'est qu'il en a trop; à part cela, chacun a son orgueil. Horace a le sien et il en a bien le droit; peut-être dépasse-t-il quelquefois la mesure, mais, dans la plupart de ces cas, il fait l'orgueilleux pour rire, il tend un piège à ceux qui seraient tentés de le prendre au sérieux. Le plus souvent, loin de blâmer chez lui les effets de cette passion, nous aurons à en constater l'heureuse influence sur son génie. Et qui sait si nous ne pourrons pas en dire autant de toutes les passions?

L'orgueil, louable ou non, consiste, ou bien dans la bonne opinion qu'on a de soi-même, ou bien dans l'opinion contraire qu'on professe à l'égard des autres. Or il est facile de démê-

ler dans Horace, à travers son ironie, qu'il avait une assez haute opinion de lui-même et qu'il ne tenait pas le voisin en grande estime. Occupons-nous d'abord de la première hypothèse. Il y a deux manières de se faire valoir, soit en faisant franchement son propre éloge, soit en rabaissant le mérite qu'on peut avoir, pour provoquer la contradiction, ainsi quand Cicéron parle de son très petit talent oratoire pour s'attirer les éloges de son auditoire, ou quand il élève aux nues sa conduite politique. La première forme contient un peu du ridicule qu'on appelle vanité. Cherchons s'il n'y a pas dans Horace un peu de Ciceron. Nous l'avons vu, à l'âge où le naturel se livre aux regards sans défiance et sans ironie, étalant, comme il dit, ses plumes [1], et faisant ses embarras dans les rues de Rome, comme le petit Cicéron dans son village, quand ses camarades le portaient en triomphe [2]. Mais, dit-il, la leçon de Philippes lui a coupé les plumes [3]; heureusement qu'elles repousseront. Sans cela, comment pourrait-il, dans

[1] Majores pennas nido... (Epît. I, xx, 21.)

[2] Plutarque, *Vie de Cicéron*, 1.

[3] Epît. II, II, 50.

ses odes, porter sa tête jusqu'au ciel et frapper les astres de son front sublime [1], tout en faisant de fréquentes visites à l'empire des morts? Sans doute, ce sont là des figures, de grands enfantillages, et les poètes anciens, chargés de diviser le ciel entre les grands hommes, pouvaient bien s'en réserver un petit morceau. On ne peut pas, non plus, en vouloir beaucoup à Horace de s'écrier quand il publie ses trois livres d'Odes : « J'ai bâti » un monument plus durable que l'airain, » plus élevé que le faîte royal des pyra- » mides [2] ».

Mais il abuse quelquefois du privilège de son art. Tant qu'il ne décerne l'immortalité qu'à lui-même, ou, si l'on veut encore, à la délicieuse fontaine de Bandusie, il est dans son droit; le mal est que, dans ses dernières odes, il la distribue avec trop d'assurance à des amis qui mériteraient l'oubli, tels que le méprisable Lollius [3]. Son enthousiasme aussi

[1] Od. I, I, 36.

[2] Od. III, XXX, 1.

[3] Voici le jugement porté par Velleius Paterculus sur Lollius, le *vindex avarae fraudis* de l'Od. IV : *Homine in omnia pecuniae quam recte faciendi cupidiore et inter summam vitiorum dissimulationem vitiosissimo* (II, 97.)

sent parfois l'affectation et décèle l'homme qui s'en fait accroire. « Tu vois bien, dit-il à » Mécène, moi, ton ami, né de parents pau- » vres, je vais m'envoler; je me transforme » en oiseau blanc; la chair de cygne épaissit » la peau de mes jambes, et les plumes me » poussent entre les doigts et sur les épau- » les [1] » : on entend le bruit des ailes. Mais ce n'est là, dira-t-on, qu'un jeu d'esprit; ailleurs le ton paraît sérieux. Exemple, la quatrième ode du livre troisième : « Entendez- » vous ces sons divins, ou suis-je le jouet » d'une aimable folie? Oui, il me semble bien » les entendre... ; » et, dans la vingt-cin- quième du même livre : « Où m'entraînes-tu, » Bacchus, dieu qui me remplis de toi, dans » quels bois, dans quelles cavernes?... Mon » langage n'aura rien de mortel ». Ecoutons! Que va-t-il sortir de cette bouche si grande ouverte, de cet *hiatus?* Rien, elle se ferme aussitôt.

C'est surtout dans ses dernières œuvres lyriques que son opinion de lui-même s'affirme avec emphase. Ainsi, dans le quatrième livre des Odes, de beaucoup postérieur aux

[1] Od. II, xx.

trois autres, il constate avec fierté que sa poésie éolienne a décidément conquis la célébrité et que « les enfants de Rome, la reine » des villes, lui ont donné sa place dans les » chœurs des poètes [1]. » C'est un conqué» rant : « J'ai porté le premier mes pas sur » des terres nouvelles [2]. » L'expression est un peu excessive, car il n'a pas conquis, comme Alexandre, des terres inconnues ; il a tout au plus, comme Flaminius, réduit la Grèce en province romaine ; et puis, il ne devrait pas ajouter : « Je suis le premier qui » ai introduit dans le Latium les iambes de » Paros [3], » comme si Catulle n'avait jamais existé. En résumé, tout compte fait, l'Horace des odes et des dernières épîtres paraît un peu trop convaincu de son mérite, et ce n'est pas positivement une preuve de goût qu'il a donnée en mettant sa principale gloire dans celles de ses œuvres que la postérité devait estimer le moins, ses œuvres lyriques [4].

N'y a-t-il pas également, de sa part, une certaine fatuité dans cette confiance, quel-

[1] Od. IV, XII, 15.

[2] Epît. I, XIX, 19.

[3] Epît. I, XIX, 23.

[4] Od. III, XXX.

quefois touchante, il est vrai, avec laquelle il montre, en ayant l'air d'y croire un peu, les dieux sans cesse occupés autour de lui ? Nous avons vu le rôle qu'il attribue à Mercure dans la retraite de Philippes ; mais, dans ce passage, la plaisanterie est évidente, et Mercure vient là, moins pour protéger sa fuite que pour faire passer le sans-gêne de son aveu. En voici d'autres où le ton n'est pas le même, et dans lequel il fait un peu trop l'enfant gâté avec les dieux et les déesses. Dès son enfance, les colombes de Vénus viennent le couvrir de lauriers et de myrtes pour le protéger contre les loups et les ours. Un tronc d'arbre s'abat sur lui ; mais, au moment où il va l'écraser, Faune étend sa main droite pour ralentir la chûte, et le poète en est quitte pour une contusion et pour la peur ; il était temps ; un peu plus, il allait « voir le royaume de la » noire Proserpine [1]. » Une autre fois, en pensant à Lalagé, il rencontre un loup que l'émotion lui fait paraître plus grand qu'un lion d'Afrique et, bien qu'il soit désarmé, c'est le loup qui s'enfuit ; miracle [2] ! De

[1] Od. II, XIII, 21.
[2] Od. I, XXII, 9

même la foudre l'atteint et le respecte [1], et l'onde « maudite » du cap Palinure menace en vain sa vie [2], elle est assurée : évidemment il a là quelque chose qui n'est pas naturel, et le doigt du dieu est manifeste ! Tout cela, nous dira-t-on, est de la plaisanterie ; sans doute, mais c'est de la plaisanterie à plusieurs fins, et nous avons le droit de soupçonner Horace d'avoir été, comme tous les gens qui ont de la chance, un peu superstitieux. Qu'est-ce que le sceptique, sinon un homme qui croit à tout parce qu'il ne croit à rien ?

Au fond, cette intrépidité d'estime de soi-même, ce mélange de foi dans sa propre personne et de demi-foi dans les dieux, qui ne passeraient plus aujourd'hui, même comme jeux poétiques, sont dans les mœurs de l'antiquité et, chez Horace, ces manières-là ne choquent pas assez pour qu'elles n'aient pas, en même temps, une certaine grâce. Ce qui se rapproche plus de nos mœurs, c'est l'affectation de la modestie, et Horace n'en est pas tout à fait exempt. Nous en avons déjà relevé,

[1] Od. II, xvii, 27.
[2] Od. III, iv, 28.

dans son insistance à rappeler sa naissance obscure, une légère nuance. En outre, est-il possible qu'il soit bien sincère quand il met à si bas prix ses Satires et ses Épîtres, se dépréciant précisément là où nous le trouvons supérieur ? Ainsi, dans les Satires : « Les » dieux ont eu raison, en me fabriquant, de me » donner un génie mince et pauvre [1]. » Et, dans les Épîtres : « Je suis petit, et mes goûts » sont modestes [2]. » C'est une façon comme une autre de se faire rappeler sa gloire en ayant l'air d'en demander pardon. De même notre Béranger, quoique avec moins de coquetterie :

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant,
Ecrasé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit :
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

Loin de promettre l'immortalité à ses hexa-

[1] Di bene fecerunt, inopis me quodque pusilli
Finxerunt animi, raro et perpauca loquentis.
(Sat. I, IV, 17.)

[2] Epît. I, VII, 44.

mètres, il leur prédit qu'après avoir joui d'un moment de vogue, ils seront livrés aux mites et à l'oubli [1]. Il ne tient même pas à l'estime de ses contemporains, et il n'entend pas qu'on expose aux regards du public son buste en cire, orné de mauvais vers et lui ressemblant en mal; c'est bon pour Fannius [2]. Ce serait le cas de citer le mot de Pascal en lui faisant subir un léger changement : « S'il s'élève, il s'abaisse ; s'il s'abaisse, il s'élève [3]. »

Cette estime de soi-même, l'orgueil en un mot, se manifeste encore par le peu de cas que vous faites des autres, et, puisque nous sommes en train de sermonner, imitons les prédicateurs en disant que ce sera notre second point. Si je prétends que les autres sont des sots, ce jugement contient implicitement de ma part une profession de sagesse et, si je ne leur fais même pas l'honneur de m'indigner, si je constate leur sottise universelle avec une sorte de joie calme et intérieure, j'ai beau faire le modeste, je me

[1] Epît. I, xx, 12.

[2] Sat. I, iv, 21. Epît. II, i, 248.

[3] Pascal, *Pensées*, part. I, n° 1, art. 7.

décerne un triomphe très flatteur. En effet, soit que je ne partage pas les erreurs d'autrui, soit qu'en les partageant je montre que je ne suis pas le seul, et que beaucoup sont pires que moi, je me relève toujours, et j'éprouve une jouissance qui ne peut procéder que de l'orgueil : orgueil légitime d'ailleurs et salutaire, puisqu'il me pousse à me corriger, ne serait-ce que pour donner raison à mon opinion et m'assurer le droit de condamner les autres.

La Bruyère se pose cette question : « D'où vient que l'on rit si librement au théâtre et que l'on a honte d'y pleurer? » C'est surtout parce que le rire est l'arme la plus acérée du mépris ; même quand il est innocent, nous en ressentons comme une piqûre d'épingle, et l'on ne peut rire d'une personne sans affirmer sur elle quelque supériorité. Que dire alors de celui qui, comme Horace, fait rire tout le monde aux dépens de tout le monde et dont la moquerie, volant de bouche en bouche, se répand comme une contagion? Quel plaisir souverain d'assister en spectateur à la représentation de cette pièce à cent actes que Balzac appelle la *Comédie humaine* et où nous jouons nous-même notre rôle ! Car nous

aussi nous prêtons à rire ; ne nous épargnons pas. Se moquer de soi, c'est un rempart contre la moquerie d'autrui ; c'est une affectation de générosité qui nous donne du crédit, un moyen de nous élever par orgueil au-dessus de l'orgueil même.

Au surplus, on ne pourrait soutenir cette opinion que tout le monde est fou, si l'on ne se mettait pas un peu de la partie, et c'est là une des opinions qu'Horace professe le plus souvent et avec le plus de bonheur, soit personnellement, soit par la bouche de ses porte-voix Damasippe et Dave : il est vrai que le suffrage universel n'était pas encore inventé. « Tout le monde est fou, cette vé» rité s'applique à tout le monde, si ce n'est » au sage [1]... qui est plus fou que les au» tres [2]. » La satire où il pose cet axiome est la plus longue de toutes, c'est le principal défilé, tout le monde passe sous le joug : Damasippe et son créancier, l'avare qui ramasse l'or, Aristippe qui le sème et le gourmand qui l'engloutit dans son estomac ; Oreste le meurtrier de sa mère, Agamemnon le

[1] Sat. II, III, 45.
[2] *Ibid.*, 326.

meurtrier de sa fille, et Ajax qui ne massacre que d'innocentes brebis [1]; celui qui étrangle sa femme et empoisonne ses parents [2], l'assassin qui se fait justice en se tuant [3], l'ambitieux qui se ruine pour se carrer sur le cirque et se voir coulé en bronze, le prodigue qui jette son patrimoine au vent ou à l'égoût; l'enfant et le barbon qui retombe en enfance, l'amant qui se sauve quand on l'appelle et revient quand on le chasse et, pour finir, les fous religieux. Tous sont sous la même enseigne, *fous à lier*, absolument comme celui qui voit partout des précipices et celui qui n'en voit nulle part [4].

Et vous, se fait-il dire ailleurs, n'avez-vous aucun défaut? Certainement, répond-il; et il est trop heureux d'en avoir [5]. On ne peut y échapper; c'est comme en poésie, en voulant éviter un vice, on tombe dans un pire. L'un se perd avec les femmes du grand monde, comme l'enseigne la tragique histoire de Villius, l'amant de Fausta, fille de Sylla

[1] Sat. II, III, 193.
[2] *Ibid.*, 131.
[3] *Ibid.*, 277.
[4] *Ibid.*, 183, 242, 252, 57.
[5] Sat. I, III, 19.

et femme de Milon [1]; l'autre se ruine avec les femmes de la seconde classe (c'est ainsi qu'il appelle les affranchies), comme on peut le voir par l'exemple du neveu de Salluste [2]. « Tous les hommes ressemblent à des marins » inhabiles qui, tantôt serrent les corda- » ges, et tantôt les relâchent plus qu'il ne » faut [3]. » Et ce n'est pas seulement dans les Satires que cette idée le poursuit, elle reparaît dans les Épîtres. Vient-il de relire l'écrivain de la guerre de Troie, — c'est ainsi qu'il désigne Homère, — ce qui le frappe le plus, c'est la conduite absurde des héros [4] : Pâris qui pouvait vivre si heureux s'il avait voulu, Achille fou d'amour et de colère, Agamemnon de colère seulement et, pour achever, la fortune encore plus absurde qu'eux et qui fait payer aux Grecs la folie de leurs rois ; partout, dans les murs, hors des murs, la sédition, la perfidie, les crimes, les passions, les fureurs. Et c'est encore cette idée qui domine dans la première Épître du premier livre, la dernière en date, où il vise surtout

[1] Sat. I, II, 64.

[2] *Ibid.*, 48.

[3] Sat. II, VII, 20.

[4] Epît. I, II, 1 et suiv.

l'inconstance de l'homme, montrant le néant de ses occupations et l'opposition des passions, non plus dans plusieurs individus, mais dans un seul : « Il méprise ce qu'il a » recherché, puis retourne à son premier » objet [1]. » C'est le même jugement que porte La Bruyère : « Un homme inégal n'est » pas un seul homme, ce sont plusieurs ». Et il se rencontre encore avec Horace par sa façon de juger sans appel : « Ne nous empor- » tons point contre les hommes, ils sont ainsi » faits... C'est leur nature; c'est ne pouvoir » supporter que la pierre tombe et que le feu » s'élève ». Seulement La Bruyère condamne au nom de la morale, et Horace au nom du bon sens; le premier se plaint, le second se moque et fait comme ces jurés qui, après avoir condamné l'accusé, s'empressent de signer son recours en grâce : « Tigellius, le Sarde, était prodigue [2]. » Que voulez-vous? chacun a ses défauts. Celui-ci se ruine pour ne pas paraître ladre; les uns le louent, les autres le blâment, affaire d'opinion; cela vaut mieux que d'être avare. Pourquoi ces deux

[1] Epît. I, I, 98.

[2] Sat. I, II, 4 et suiv.

frères donnent-ils dans des excès absolument opposés ? « Allez le demander à l'astre sous » lequel leur génie les a fait naître. »

Tout le monde est fou, c'est un fait acquis; mais il y a des variétés, des cas qui méritent d'être traités à part. Tel est celui des stoïciens, ces pédants de vertu, brouillés avec le barbier [1], comme avec le sens commun, et dont la longue barbe donne des envies de la tirer [2]. Mais quel dieu que leur sage dans sa liberté ! « Beau, glorieux, roi des rois..... à moins qu'il n'ait la pituite [3]. » Et, pendant qu'on y est, pourquoi épargner les académiciens ? Crantor ne vaut pas beaucoup mieux que Chrysippe ; les deux font la paire [4], et, à table, Socrate s'entend avec Epicure [5]. Quant à Pythagore, le ressuscité, qui réclame sa propriété après une prescription de plusieurs siècles, quelle bonne plaisanterie !... Il est bien mort cette fois [6]. Du moins, s'il

[1] Sat. II, III, 17.

[2] . . . . vellunt tibi barbam
Lascivi pueri... (Sat. I, III, 133.)

[3] Epît. I, I, 108.

[4] Epît. I, II, 4.

[5] Od. III, XXI, 9.

[6] Od. I, XXVIII.

traite avec aussi peu d'égards les maîtres de morale, en revanche il est pour celle-ci plein de respect et chante ses louanges avec tant de conviction et de chaleur qu'il ne se reconnaîtrait plus, si ces beaux mouvements ne finissaient ordinairement par une plaisanterie qui le repose et le rend à lui-même. Ecoutez-le dans les Odes : « L'homme dont la vie est » pure et irréprochable n'a pas besoin pour se » défendre des javelots du Maure et des flè- » ches chargées de poison... ; » et puis : « Pla- » cez-moi sous le char brûlant du soleil ver- » tical ou dans les régions glacées interdites » à l'homme, je..... chanterai Lalagé au doux » sourire, au doux parler [1]. » Et, dans une autre : il a failli être tué, il a fait de tristes réflexions, puis il s'est résigné ; en somme, c'est un voyage comme un autre ; il aurait été retrouver aux enfers la plaintive Sapho, Alcée à l'archet d'or, et, un peu plus, il regretterait d'avoir ajourné sa visite à Proserpine [2] ! Nulle part le juste n'a été porté en triomphe et acclamé comme au commencement de cet

[1] Od. I, XXII.

[2] Quam paene furvae regna Proserpinae,
Et judicantem vidimus Aeacum... (Od. II, XIII, 21.)

autre morceau de poésie lyrique : « L'homme » juste et ferme en ses desseins ne craint » rien, ni la fureur du peuple qui lui dicte » d'injustes lois, ni le visage menaçant du ty- » ran [1], etc... » Quel est donc ce juste qu'il met au rang des dieux? C'est Auguste. Quelle chûte! Aussi a-t-il soin de nous prévenir que de tels sujets ne conviennent pas à sa lyre badine. « Ne s'émouvoir de rien, » s'écrie-t-il en s'adressant à Numicius, c'est » la seule et unique condition du bonheur du- » rable [2] ». La joie et le chagrin, le désir et la crainte, voilà les ennemis... et. pour terminer : « Si vous préférez le jeu, les belles, » faites », ne vous gênez pas. Par quel bout le saisir? Par le commencement ou par la fin? *Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?*

Souvent il s'en prend à lui-même pour se punir d'avoir fait une leçon de morale. Ainsi, après sa lecture d'Homère à Préneste, Ulysse, dont il a fait ailleurs un si grotesque personnage, est l'homme fort « qui surnage sur les flots de l'adversité [3]. » Quelle belle chose,

[1] Od. III, III, 1 et suiv.

[2] Epît. I, VI, 1.

[3] ..... adversis rerum immersabilis undis. (Epit. I, II, 22.)

ajoute-t-il, que la vertu ! Vite, vite, levons-nous avant le jour, demandons des livres et de la lumière... Commencer, c'est la besogne à demi-faite, en avant ! Et pour finir, son allure se calme : « Je vais mon train, je n'at- » tends personne et je laisse devant moi ceux » qui sont plus pressés [1]. » Tibulle, son voisin, est à Pedum, et probablement malade, car il cherche la santé à l'ombre des bois : c'est le moment de méditer sur la sagesse et la vertu : « Figure-toi, » lui dit-il, « que » chaque soleil est le dernier. » Et, aussitôt après ce *Frère, il faut mourir*, il se corrige : « Tu sais, quand tu voudras rire, viens me » voir, tu me trouveras toujours gras et bon » vivant, un vrai pourceau de la bande d'Epi- » cure [2]. » Cette fois, c'est avec Montaigne qu'on pourrait le comparer. « Je suis, » dit-il... « honteux, insolent, chaste, luxu- » rieux, bavard, taciturne, laborieux, délicat, » ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, » menteur, véritable, savant, ignorant, libé- » ral et avare et prodigue... selon que je me » vire [3]. »

[1] Epit. I, II, 22, 34 et 71.
[2] Epit. I, IV, 16.
[3] Liv. II, c. I.

Passons aux poètes. Nous savons déjà comme il s'arrange lui-même et comme il se place devant son miroir, tantôt pour s'encenser, tantôt pour se rire au nez : voyons ce qu'il pense des autres. Ses maîtres grecs, Pindare, Alcée et la *mâle* Sapho [1], il les respecte et se fait petit devant eux; il salue également en passant leurs compatriotes de la tragédie et de la comédie, et, sauf quelques familiarités qu'il se permet avec Homère, comme quand il dit qu'il a des absences, *quandoque dormitat*, et quand il parodie la scène de l'évocation des morts [2], on peut dire que le culte qu'il leur rend à tous est exempt de scepticisme. A l'égard de quelques-uns de ses contemporains, tels que Virgile, Varius, Pollion, Messala, il n'est pas non plus avare d'éloges sincères. Mais nous verrons qu'il se dédommageait de cette admiration aux dépens des anciens, y compris Plaute [3], lequel, dit-il, ne songe qu'à remplir sa bourse sans s'inquiéter du reste, et encore plus des modernes, tels que Pantilius, ou encore le chassieux

[1] . . . . mascula Sappho. (Epit. I, XIX, 28.)

[2] Sat. I, VIII, 28.

[3] Epît. I, I, 58 et II, 70.

Crispus [1] et Furius Bibaculus qui, « le ventre gonflé de tripes, fait cracher à Jupiter » de la neige sur les Alpes [2]. »

D'une manière générale, il ne manque jamais l'occasion de se moquer de son art et de ceux qui l'exercent. Car on ne peut pas non plus s'empêcher de voir une certaine intention d'ironie dans le soin qu'il prend d'intercaler des vers de la plus haute poésie dans les scènes les plus burlesques. Par exemple, dans le voyage à Brindes [3] : « Déjà la nuit se pré» parait à verser les ombres sur la terre et à » répandre les astres dans le ciel » ; et c'est l'instant qu'il choisit pour nous raconter comme quoi les esclaves et les mariniers s'adressent les plus grossiers compliments. Dans ses deux grandes épîtres littéraires, la première du second livre et l'Art poétique, il fait de la poésie le plus chaleureux éloge, ainsi que du poête : « C'est de lui [4] que la » bouche incertaine de l'enfant apprend à for» mer les sons et à prier les dieux ; c'est la

[1] . . . . Crispini scrinia lippi. (Sat. I, I, 120.)

[2] Sat. II, v, 41.

[3] Sat. I, v, 9.

[4] Os tenerum pueri balbumque poeta figurat.
(Epit. II, I, 126.)

» poésie qui a civilisé les hommes, qui a fondé » les villes et gravé les tables des lois [1] »... et, en regard, il oppose immédiatement le portrait du poète lunatique qui fait la joie des enfants et l'amusement des passants, en même temps que le désespoir de ses auditeurs. Mais comment reconnaître le mauvais poète? C'est bien difficile puisqu'on n'apprécie pas le bon, du moins pendant sa vie [2] : réflexion philosophique que rappelle celle de Sganarelle dans *l'Amour médecin* : « Ma femme est morte, je » la pleure ; si elle était en vie, nous nous que- » rellerions ».

Il est deux choses que les poètes ont célébrées de tout temps sans arrière-pensée, les champs et l'amour. Nous savons comment Horace, après nous avoir fait une brillante peinture de la campagne, après nous avoir montré « l'automne élevant au-dessus de la » plaine sa belle tête couronnée de fruits [3] », tourne brusquement sur les talons pour regagner la ville dont il se moquera encore davantage. Quant à l'amour, nous savons aussi

[1] *Art. Poet.*, 391.
[2] Epît. II, I, 20.
[3] Epod. II, 17.

que les poètes en meurent, toujours en vers, et quelquefois en réalité ; Horace n'en meurt qu'en vers, mais il y meurt plus que les autres : dans sa charmante ode à Lydie [1], il se déclare prêt à mourir une fois pour Chloé, deux fois pour un autre objet, ce qui ne l'empêchera pas de mourir avec plaisir, non pour Lydie, mais avec elle. Arrêtons-nous là, de peur d'anticiper sur notre chapitre de l'amour et, pour terminer celui-ci, voyons comment se comporte l'orgueil d'Horace dans les circonstances propres à le mettre le plus en jeu, c'est-à-dire dans ses rapports avec son prochain, et surtout avec les grands.

Il faudrait, pour bien faire, diviser son prochain en deux classes, ses amis et ses ennemis, ou plutôt ceux qui lui déplaisent, car il ne se donne pas souvent la peine de haïr ; ce n'est guère que dans les Épodes, à ses débuts, qu'il attaque de front, avec une colère qui ne sait pas encore se contraindre, l'infect Maevius [2], l'horrible Canidie [3] et un certain tribun militaire qui, avant de s'asseoir

[1] Od. III, IX.
[2] Epod. VI et X.
[3] Epod. V.

au banc des chevaliers, avait eu des rapports désagréables avec la justice criminelle, et senti le fouet du bourreau sur ses épaules [1]. Ensuite, il y met moins d'animosité, mais non moins de malice; il blesse ses victimes en passant, comme par mégarde. Il lui suffit d'appeler Formies « la ville des Mamurra [2] » pour raviver les blessures que le mignon de César a reçues de Catulle. Les mauvaises mœurs de Galba sont dépeintes en deux mots : Doit-on punir l'adultère sur le corps du coupable? « Galba disait non [3] ». La tête du jeune Novius ne lui revient pas : il met son antipathie sur le compte de la statue de Marsyas qui, dit-il, « ne peut plus le sentir [4] ». S'il s'excuse d'avoir attaqué le parasite Pantalobus et le débauché Nomentanus, c'est aux dépens d'un troisième : « Que ferais-je? Milo- » nius danse bien quand il a la tête échauffée » par le vin et qu'il voit les lanternes dou- » bles [5]; » chacun a sa manie. Ou bien il a l'air de prendre la défense d'un personnage

[1] Epod. IV.
[2] Sat. I, V, 37.
[3] Sat. I, II, 46.
[4] Sat. I, VI, 120.
[5] Sat. II, I, 24.

taré comme Capitolinus : « Quelle méchanceté » de dire qu'il a eu de la chance d'échapper » à la justice [1] ! » Et c'est lui qui le dit. Ce qui l'agace le plus, c'est la vue de certaines fortunes monstrueuses et mal placées; mais nous ne jugerons ses sentiments là-dessus que dans les chapitres de l'envie et de l'avarice qui, comme nous l'avons avancé, peuvent, elles aussi, porter quelques bons fruits.

Avec les nobles, il n'est pas trop cruel ; il ne leur en veut pas beaucoup d'être indignes de leurs ancêtres. Il laisse aux Juvénal et aux Boileau futurs le soin de les comparer aux rosses issues de nobles coursiers et de leur demander un autre mérite que celui d'être venus au monde après leurs ancêtres. Il sait, d'ailleurs, très bien à quoi s'en tenir, et que « la vertu » n'a pas besoin d'aïeux [2] » : pour lui, Publius Valerius Laevinus, avec tous ses ancêtres, ne vaut pas un as [3]. Mais il admet cette vérité, malheureusement trop vraie, qu'au peuple il faut de grands noms [4]; il s'étonne

[1] Sat. I, IV, 94.

[2] Cum referre negas, quali sit quisque parente
Natus, dum ingenuus... (Sat. I, VI, 7.)

[3] *Ibid.*, 12.

[4] *Ibid.*, 19.

même qu'un Tillius, un fils d'esclave, ose prétendre aux magistratures, chausser le brodequin lacé de noir [1], et faire précipiter des citoyens de la roche Tarpéienne [2]; il n'admet pas, lui qui, tout jeune, avait une suite nombreuse, et qui, maintenant, va faire son marché tout seul [3], qu'un magistrat ose sortir avec un misérable cortége de cinq esclaves chargés d'objets de première utilité [4], et tout à fait au-dessous de sa position; il aimerait encore mieux un Laevinus [5]. Quant à lui, il est entièrement désintéressé : on lui offrirait de choisir un père illustre dans les fastes, qu'il se contenterait du sien. Vous croyez peut-être que c'est par piété filiale : un peu sans doute, mais il donne un motif bien plus décisif pour lui : « Il lui faudrait » incontinent travailler à sa fortune, faire plus » de visites, avoir une escorte... un encom- » brement de valets, de chevaux..; tout cela » mange, etc. Oh ! qu'il aime bien mieux

[1] Sat., I, vi, 28.

[2] *Ibid.*, 38.

[3] . . . . . . percontor quanti olus ac far. (*Ibid.*, 112.)

[4] Ils portent son panier à bouteilles et sa chaise percée. (*Ibid.*, 109.)

[5] *Ibid.*, 19.

» voyager seul sur sa pauvre mule avec son » bagage en croupe [1] ! » Il rentre donc les aiguillons de sa satire quand il parle du privilège de la naissance ; sa critique n'est jamais absolue, et les bons ne sont pas forcés de payer pour les mauvais. Il y a mieux ; loin de demander la suppression de la noblesse, il en décerne des titres à ses amis tels que Mécène [2] et Lamia [3], et, ne pouvant les faire descendre des dieux, il leur fait don d'une origine royale. C'est là le prix de la protection qu'on lui accorde et de la familiarité dont on l'honore. Ici, nous touchons à une question très délicate dont l'examen terminera cette analyse, c'est la question de savoir comment il sut plaire sans s'abaisser, conserver son franc-parler et défendre, autant que possible, sa dignité vis-à-vis des autres et de lui-

[1] . . . . Nunc mihi curto
Ire licet mulo, vel, si libet, usque Tarentum.
(Sat., I, vi, 104.)

M. G. Boissier (*Nouvelles promenades archéologiques*, p. 39, Hachette, 1886) traduit *curtus mulus* par *mulet à la queue coupée*, ce qui peint mieux le pauvre animal. Cependant, nous trouvons dans l'ode III, 24, 64, *curla supellex*, « pauvre mobilier. »

[2] Od. I, i.

[3] Od. III, xvii, 2.

même. En lui, l'homme ne fut pas absorbé par le courtisan : étudions d'abord le courtisan.

Nul homme d'esprit ne connut mieux qu'Horace l'art d'user des grands, *regibus uti*, de mesurer ses compliments et de proportionner ses assiduités aux hommes et aux choses, de saisir ce qu'on pourrait appeler l'heure du berger en matière de flatterie, *mollia tempora*, de palper [1] l'amour-propre d'autrui, de viser chez celui qu'il loue délicatement, ou qu'il flagorne ironiquement, l'endroit sensible, pour y frapper juste et, en même temps, de se ménager en se donnant, et de ne se livrer qu'à bon escient et jamais tout entier. Mais, pour acquérir cet art difficile, il faut avoir la vocation; beaucoup ne l'ont pas : ainsi Montaigne, qui ne veut pas que son élève aille à la cour, et La Bruyère suivant lequel « le re- » proche, en un sens, le plus honorable » qu'on puisse faire à un homme, c'est de » lui dire qu'il ne sait pas la cour. » Et cependant, chose remarquable, cette vocation se rencontre assez souvent chez les satiri-

[1] . . . . nisi dextro tempore, Flacci
Verba per attentam non ibunt Caesaris aurem,
Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus !
(Sat. II, I, 18.)

ques. C'est ainsi que Lucilius avait su mettre son caractère à l'unisson de la vertu de Scipion Emilien et de la sagesse de Laelius [1], et Boileau s'accommoder à la grandeur de Louis XIV. Horace dit qu'il a plu à Mécène par ses « bonnes vie et mœurs [2], *vita et pectore puro* » ; c'est possible, mais l'agrément de son commerce n'y a pas nui non plus. Avant tout, il faut éviter d'être importun, et se faire désirer : « S'il ne saisit pas le bon mo-» ment, Flaccus aura beau parler (il se donne » ici son petit nom [3], ce qui n'arrive pas » souvent), ses paroles glisseront sur l'oreille » distraite de César ». Lui présenter un livre « quand il est soucieux ou fatigué [4] », c'est se vouloir du mal. Et, quand il ne peut le lui remettre lui-même, quelles précautions il prend pour qu'on ne fasse pas un impair ! « Comme je te l'ai dit et répété en partant, » Vinnius, tu remettras à Auguste mon vo-» lume tout cacheté, s'il se porte bien, s'il » est de bonne humeur, et attends qu'il le de-

[1] Sat. II, I, 72.
[2] Sat. I, VI, 64.
[3] Sat. II, I, 19.
[4] Epît. II, I, 220.

» mande [1] ». L'épître n'est évidemment pas pour le porteur, mais pour le destinataire à qui l'auteur fait remarquer sa discrétion sans en avoir l'air. Le suprême du genre, c'est de louer comme par mégarde. En veut-on un exemple? Dans la leçon de morale qu'il donne à un certain Q. Hirpinus ou Crispinus, après l'avoir engagé à se défier de l'opinion du peuple, il ajoute : « Si l'on te disait, de lui ou » du peuple romain, quel est celui dont le sa- » lut est le plus cher à l'autre? Puisse Jupiter » qui les protège tous deux laisser cette ques- » tion indécise! Tu reconnaîtrais l'éloge d'Au- » guste [2] ».

Tout véritable artiste aime à faire des élèves et à enseigner ce qui peut être enseigné; c'est ce que fait Horace ; sa méthode lui ayant bien réussi, il en donne des leçons. La dix-huitième épître du livre premier pourrait être intitulée : *Comment l'on se fait aimer des grands*. D'abord, il est deux écueils qu'il faut laisser à égale distance de soi : n'allez pas imiter ce bas parasite toujours prêt à se moquer à table de ses pareils et à s'extasier sur

[1] Epît. I, XIII.
[2] Epît. I, XVI, 27.

les paroles du maître qu'il couve des yeux; mais ce n'est pas une raison pour prendre avec celui-ci un air rogue et impérieux et lui faire de l'opposition sur les choses les plus insignifiantes. Tenez vos passions en bride, car, serait-il dix fois plus vicieux que vous, il vous prendra en grippe, ne fût-ce que parce que votre position inférieure ne vous permet pas d'avoir les mêmes vices que lui. La simplicité de la mise est encore un point que vous devez observer pour garder les distances. Ne cherchez pas à pénétrer les secrets du patron et, si vous avez reçu quelque confidence, gardez-vous de la trahir dans l'ivresse du vin ou de la colère [1]. Faites le sacrifice de vos goûts : veut-il aller à la chasse, ce n'est pas le moment de faire des vers, mais de vous éreinter avec lui : vous savez bien briller dans les exercices du champ de Mars et vous avez fait la guerre contre les Cantabres « sous le chef qui a suspendu à nos temples les étendards des Parthes et qui ne » cesse de reculer nos frontières » (encore une parenthèse en l'honneur d'Auguste); vous seriez sans excuse et votre absence à la chasse

[1] Epît. I, XVIII, *passim.*

serait remarquée ; on sait d'ailleurs que, chez vous, vous ne craignez pas la fatigue, à preuve que vous y faites la petite guerre et que vous avez donné sur vos pièces d'eau un combat naval, une réduction de la bataille d'Actium. Faites attention à qui vous parlez et de qui (on dirait Laërte, le frère d'Ophélie lui donnant ses conseils minutieux) [1] ; fuyez les questionneurs, ce sont tous des bavards ; que vos yeux soient chastes; ne recommandez que ceux qui en sont dignes et, s'ils déméritent, abandonnez-les pour conserver votre crédit. Rien n'est plus facile, ajoute-t-il, à première vue, que de cultiver les grands et, à l'épreuve, rien n'est plus scabreux. Votre gaieté déplairait aux caractères sombres, et réciproquement; avec celui qui est vif, ne prenez pas vos airs tranquilles , et avec celui qui aime la paix, ne vous agitez pas ; sacrifiez aussi votre santé, sachez boire, malgré vos sueurs nocturnes, et ne faites pas la grimace : votre sobriété passerait pour une critique. Avec cela et un peu de philosophie, vous pourrez être heureux auprès des grands..... à moins que vous ne préfériez la retraite.

[1] Hamlet, I, 3

On a comparé [1], au point de vue de la dépendance des poètes, le siècle d'Auguste avec le siècle des Ptolémées et celui de Louis XIV. Nous n'en savons pas assez pour apprécier les relations des poètes de la cour d'Alexandrie avec leurs protecteurs; mais, entre ceux de la cour de Versailles et ceux de l'entourage d'Auguste, l'analogie est loin d'être complète. Chez ceux-ci l'on ne voit rien qui approche de cette adoration d'un homme, de cette immolation de soi-même devant une idole mortelle qui égarait Boileau jusqu'à écrire qu'on était trop heureux de perdre la voix et la parole pour donner à Sa Majesté l'occasion « de s'enquérir » de vous [2], et Racine jusqu'à dire, dans un discours solennel, que le français, le latin et le grec réunis n'étaient pas assez riches pour fournir les mots nécessaires à l'éloge des vertus du grand roi [3]. Horace et Virgile, en élevant Auguste, ne s'abaissent pas autant, et leur latin se respecte davantage : Pline le Jeune est encore à venir. Horace, quand il loue

[1] W. Y. Sellar, Oxford, 1877, *the Romans poets of the Augustan age.*

[2] Boileau à Racine, 19 août 1687.

[3] Epît. dédic. du Dictionn. de l'Académie.

l'empereur, l'appelle tout uniment Auguste ou César, et s'il lui donne de la majesté, ce n'est là qu'une métonymie, *neque parvum carmen majestas recipit tua.* D'ailleurs, en déifiant Auguste, il avait, dans les mœurs du temps, une excuse toute trouvée. Il en était ainsi, on ne pouvait pas être grand homme sans être dieu : encore une importation, une mode venue de la Grèce et de l'Orient, comme l'a fort bien expliqué M. Boissier [1]. En tout cas, il était moins exorbitant de rapprocher, en vers surtout, Auguste d'Hercule ou des deux jumeaux de Léda, que le roi-soleil du vrai Dieu, du Dieu vivant, inconnu des Romains. Et puis, il n'y avait pas de milieu : il fallait être un Asinius Pollion pour s'abstenir; sans quoi l'on devait mettre une sourdine à sa Muse, ou prendre, comme Ovide, le chemin de la Thrace, dont on revenait moins vite que de la Belgique ou de la Bastille. Il ne s'agissait pas d'obtenir des pensions intermittentes, mais d'éviter des confiscations qui supprimaient le fonds avec le revenu : l'instinct de la conservation agissait donc dans toute sa force, et il était moins difficile d'acquérir que

[1] *La religion romaine*, Hachette, 1878.

de conserver ce qu'on avait acquis et qui en valait la peine, car Virgile laissa en mourant dix-huit millions de sesterces, et Horace, on le sait, n'était pas à plaindre.

Par suite, la reconnaissance, étant plus vive, rendait l'admiration plus facile et, en quelque sorte, plus légitime. Sans doute, les contemporains de Louis XIV avaient des raisons d'être émerveillés de la gloire et des conquêtes du règne ; mais cela n'est pas comparable à la paix assurée au monde après un demi-siècle de guerres civiles et à la gloire de ces expéditions lointaines qui rappelaient les aventures des héros de la fable. Avec sa défiance de la fortune et ses idées sur l'inconstance des choses humaines, Horace ne pouvait pas s'empêcher d'être frappé de cette persistance d'un bonheur continu ; il n'était pas forcé de prévoir l'oppression et la tristesse qui devaient suivre l'aurore de l'Empire, lui surtout qui avait pour principe de ne pas s'inquiéter du lendemain, *quid sit futurum cras, fuge quaerere.*

Ce qui rentrait également dans ses idées et allait avec son caractère ennemi du pédantisme, de l'étiquette et de l'ostentation, c'était cette facilité de relations, cette sorte de ca-

maraderie qui s'établissait alors entre les protecteurs et les protégés ; et cependant les poètes de cet âge, à la différence de ceux de l'âge précédent, étaient presque tous de petite condition. Voyons-nous d'ici Boileau priant à souper Colbert comme un simple Mécène, ou prié par lui et se plaignant de sa cuisine à l'ail [1] ? « L'envie elle-même, » dit Horace, « sera forcée d'avouer que j'ai vécu avec les » grands ». Il y avait, en effet, communauté de vie, de goûts, de plaisirs, de lits à table, de commerce avec la Muse : Auguste lui-même faisait une tragédie et la faisait mauvaise [2]. Rien d'analogue chez les Romains à ce préjugé *du sang*, à cette séparation tranchée de l'humanité en deux classes, à cet entêtement en faveur des grands et de leurs titres que La Bruyère constate avec tant d'amertume. On était assez noble, quand on était né libre, *ingenuus* [3] ; et, effectivement, la suppression de l'esclavage, en mettant le peuple tout au bas de l'échelle, a élargi l'intervalle qui sépare les conditions humaines,

[1] Epod. III.

[2] Sueton., *Aug.*, 85.

[3] Sat. I, VI, 8.

et l'égalité des droits a rendu plus sensible l'inégalité qui se maintenait dans les faits.

Nous retrouvons de même, dans la façon dont Horace mesure et distribue les éloges, quelque chose de son caractère libre et indépendant. Nous avons remarqué qu'il était, dans certain cas, trop prodigue d'éloges et qu'il promettait l'immortalité à tort et à travers; en revanche, quand c'était son humeur, il se montrait assez récalcitrant en matière de panégyrique. Auguste, auquel il n'avait adressé aucune de ses épîtres, finit par réclamer et devenir, à son tour, solliciteur. Il fallut s'exécuter et, au commencement de la première Épître du second livre, celui qui avait écrasé l'hydre des guerres civiles fut comparé à celui qui avait abattu l'hydre de Lerne; puis, ce devoir rempli, l'auteur passa à d'autres sujets. Du reste, il ne fut son poète officiel que dans les odes, et à ses heures; il ne lui dédia aucun de ses recueils et s'excusa toujours, en alléguant la pauvreté de ses moyens, d'être son historiographe. « Je le voudrais bien, » mais la force me manque [1]. » Et : « Je » crains de gâter son éloge par la faute de

[1] Sat. II, I, 12.

» mon génie[1]. » Une autre fois, Mécène lui demande l'éloge de l'empereur et il fait celui de Licymnie [2]. Avec quelle répugnance il remonte sa lyre pour composer par ordre le quatrième livre des Odes [3] ! Et alors encore, il déclare qu'il ne peut pas chanter les guerres ; ce n'est pas l'envie, dit-il, qui lui manque, mais Phébus ne veut pas [4], le même Phébus qui, dans un cas semblable, tirait l'oreille à Virgile et le ramenait à ses moutons.

Peut-on à présent concilier ce refus obstiné de célébrer les hauts faits d'Auguste avec les éloges en apparence exagérés dont il le charge dans ses odes? Pour celui qui va tout au fond de sa pensée, cela n'est pas impossible. En effet, si l'on en excepte certaines pièces adressées à Mécène, son ami de cœur, notamment dans les Satires et les Épîtres qu'il appelle sa prose, sa louange manque souvent de franchise et de naturel et, même quand il semble s'abandonner sans réserve à son admiration, on se demande si « ce diable d'homme parle » sérieusement ». Soit qu'il soutienne sa lyre

[1] Od. I, VI, 10.
[2] Od. II, XII.
[3] Epît. I, I.
[4] Od. IV, XV, 1.

sur des tons élevés et même criards, plus propres à étourdir qu'à flatter les oreilles, soit qu'elle détonne tout d'un coup, et que le dithyrambe finisse en scolie ou en épigramme, on sent qu'elle n'est pas montée juste et que l'accordeur, peut-être avec intention, a faussé l'instrument. On a souvent critiqué dans les Odes d'Horace le manque d'originalité; qui sait si ce manque d'originalité n'est pas voulu, ce qui serait une originalité d'un autre genre?

Quel effet pouvait produire sur Auguste, qui était, au fond, un homme bien simple et peu ressemblant à son homonyme de la pièce de Corneille, quel accueil pouvait recevoir de lui un panégyrique, un ἐγκώμιον, tel que celui qu'Horace place au commencement de ses Odes, mais toutefois après la dédicace à Mécène? Ce déluge de louanges qui vient après le déluge de Deucalion, ce mélange de mythologie grecque et de légendes romaines, de mètre saphique et de style pindarique, ces tours de force de versification, cette métempsycose qui incarnait Mercure dans Octave, tout cela, sur un esprit sceptique et lettré comme celui que visait l'éloge, ne pouvait guère, en lui rappelant ses auteurs grecs, que lui causer une satisfaction littéraire.

Une chose cependant devait le rendre pensif, c'était cette allusion qu'Horace, comme Virgile, faisait à l'époque où il irait rejoindre dans le ciel Castor et Pollux [1] et prendre place entre la Vierge et le Scorpion [2]. Il aimait sans doute mieux continuer à n'être que le second de Jupiter, comme à la fin de la douzième ode du premier livre, que d'aller boire le nectar avec lui comme dans la troisième du livre III. Mais ce qui devait le faire sourire, lui le fin politique qui s'entendait si bien en perfidies et en trahisons, c'était cette fameuse ode déjà citée [3] où, après l'avoir présenté comme le pendant de l'*homme juste*, l'auteur le place entre Hercule et Bacchus traîné par ses tigres. Nous avons vu également ce même Bacchus inspirer Horace quand il parle d'aller chanter la gloire de César dans les antres avec des accents nouveaux et que, pour finir, il ne dit rien du tout [4]. Voyons encore comment il se tire d'affaire dans une de ces dernières odes du quatrième livre, presque toutes de commande, ode des-

[1] Od. III, xxv, 6.
[2] Virg., *Georg.*, I, 33.
[3] Od. III, III.
[4] Od. III, xxv.

tinée à célébrer le retour d'Auguste, pacificateur des Gaules [1]. Il commence par une analyse très bien faite du génie de Pindare et une gracieuse description du sien dans laquelle il se compare à la diligente abeille; puis il confie le soin de louer Auguste à Jules Antoine, le fils du triumvir! Après deux strophes emphatiques sur un futur triomphe, qui ne devait pas avoir lieu, il redevient poète pour décrire le veau qu'il immolera en l'honneur de cet heureux retour : « Toi, Antoine, » tu n'en seras pas quitte à moins de dix » taureaux et de dix génisses; quant à moi, » il ne m'en coûtera que ce tendre animal » dont la jeunesse fleurit au milieu des her- » bes abondantes : son front imite les feux » recourbés de la lune quand elle nous rend » sa lumière pour la troisième fois; à l'en- » droit où il est marqué, il est blanc à voir » et le reste de son poil est fauve ».

Autre ennui, il est chargé de chanter les victoires de Drusus dans la Rhétie ; il prend donc son style le plus magnifique et compare le fils de Livie à l'aigle, ministre de la foudre, qui, sortant du nid, s'essaie à la chasse, puis

[1] Od. IV, II.

à un lion nouvellement sevré, et fait de ces deux animaux une vive peinture; l'éloge de la famille Claudia ne vient qu'ensuite et la pièce la plus importante, un discours d'Annibal, est une pièce de rapport [1]. Mais il n'a pas parlé de Tibère; c'est une faute, et il faudra faire une autre ode qui sera également solennelle et où les ravages qu'exerce le futur empereur dans la région des Alpes septentrionales seront comparés à ceux de l'Auster sur la mer rebelle ou à ceux de l'Aufidus sur les champs cultivés [2]. Certes, ces comparaisons ambitieuses et redoublées, enchâssées dans des vers d'une admirable facture, dénotent un grand talent poétique, mais l'enthousiasme est trop savant pour être naturel. Seulement les fils d'Auguste, et surtout Tibère [3], orateur à neuf ans, devaient goûter ce beau style.

Mais, à cette époque, Horace était plus rassis; il avait des accès de gravité plus durables. Ce n'était plus le temps où, encore jeune et encore lui-même, il ne pouvait chan-

[1] Od. IV, IV.
[2] Od. IV, XIV.
[3] Sueton., *Tiber.*, 15.

ter la victoire d'Actium sans boire à la santé de César *qui avait le mal de mer* [1], ou raconter le voyage de Brindes sans y mêler des détails familiers, pour ne pas dire plus, qui donnent à ce voyage entrepris par les personnages les plus importants de la République pour un objet de la plus haute gravité, l'air d'une excursion de touristes en partie de plaisir; il voulait, sans doute, nous mettre d'avance en garde contre l'hyperbole de sa première ode : « Mécène, issu d'une lignée » de rois ». Evidemment, il ne croyait pas plus à ces ancêtres qu'à ceux de Lamia [2] qu'il fait descendre, dans un billet d'anniversaire, de Lamus, roi des Lestrygons anthropophages, pour finir par lui conseiller « de » rentrer son bois avant la pluie [3] ».

Mais là où l'ironie est manifeste, c'est quand il loue, chez ceux qu'il gratifie d'une ode, la vertu opposée à leur vice dominant, par exemple quand il prône la libéralité de l'avare

[1] Epod. IX, 35.

[2] Il est possible que *Lamia* soit un pseudonyme; mais il n'est pas croyable que ce soit un personnage fictif, une poupée, comme l'avance M. A. W. Verrall (*Studies on the odes of Horace*, London, 1884, in-8°.)

[3] Od III, XVII, 14.

Salluste [1]; et c'est peut-être par le même motif qu'on pourrait excuser l'éloge de l'indigne Lollius [2] : en effet, à cette époque, Horace était indépendant et n'était pas forcé, comme Corneille, d'encenser un Montoron. Les odes de ce genre peuvent donc s'expliquer par l'intention qu'avait le poète de donner aux gens des conseils détournés, quoiqu'il ne se gêne pas ailleurs pour les donner en face. Si ce Dellius, que Messala Corvinus traita de « sauteur », ne comprenait pas le sens de la morale qu'Horace lui faisait en l'exhortant au calme et à la modération, c'est qu'il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre [3], et si Licinius Muréna n'évita pas le sort funeste qui le menaçait, ce n'est pas faute d'avoir été averti des dangers que lui préparait son ambition [4].

Pour en finir sur ce chapitre, un avantage qu'Horace possède encore sur les obligés de Louis XIV, c'est que sa fortune paraît plutôt due à l'amitié de Mécène qu'à ses poésies, et que ses éloges, venant après la récompense,

[1] Od. II, II.
[2] Od. IV, IX, 33.
[3] Od. II, III.
[4] Od. II, X

furent plus désintéressés. Il ne paraît pas non plus qu'il ait reçu d'importants bienfaits d'Auguste, ni, en tous cas, qu'il les ait payés de sa liberté. Il la garda toujours, avec le droit de rendre hommage à la mémoire des vaincus de Philippes [1], à celle de Caton [2], et même à la grandeur d'âme de Cléopâtre [3]; loin de solliciter de nouvelles faveurs, quand les liens qui l'unissaient à Mécène lui paraissaient trop lourds, il osait le mettre au défi de reprendre ses bienfaits [4]. C'est ainsi que la passion de l'orgueil, plantée dans un bon naturel, en fait sortir des fruits, un peu sauvages quelquefois, mais, en somme, excellents; nous verrons s'il en est de même des autres passions.

[1] ... Quum fracta virtus, et minaces
Turpe! solum tetigere mento. (Od. II, VII, 11.)

[2] Catonis
Nobile letum. (Od. I, XII, 35.)

[3] Od. I, XXXVII, 21.

[4] Inspice si possum donata reponere laetus...
(Epît. I, VII, 39.)

CHAPITRE III.

L'AVARICE.

L'avarice et l'intérêt ; Horace est-il intéressé ? Ses vœux et leur réalisation ; sa terre de Sabine ; la pauvreté comme il l'entend ; sa fortune associée à celle de l'Empire ; ses craintes et ses joies.

Il est plus aisé de donner des noms distincts aux passions que de les définir avec précision, tant elles se marient bien entre elles, quoique ayant un père commun, l'égoïsme. Ainsi, l'avarice est le nom de famille de deux sœurs qui ne se ressemblent pas assez pour qu'on les confonde. L'une, en relation intime avec l'envie et avec l'orgueil, est ambitieuse, envahissante, désireuse de ce qu'elle n'a pas ; l'autre, plus rangée et plus timide, craint surtout de perdre ce qu'elle a.

Mais quoi! me direz-vous, peut-il être question d'avarice à l'occasion d'Horace qui a fait sur le chapitre des avares une si grande dépense de raison et d'esprit? D'ailleurs, le poète n'est pas habituellement avare [1], ainsi qu'il nous l'affirme, et, bien qu'il y ait des exceptions dans tous les temps, le témoignage qu'il porte sur les autres s'applique assez bien à lui-même.

Eh! bien, soit. Retirons d'abord le mot : en effet, rien chez lui de cette passion gloutonne, de cet appétit de Tantale à jeun en même temps que repu, qui habite chez cet avare insatiable, pauvre de tout le bien d'autrui, et dont la race romaine, race avide et conquérante, produisit les types les plus achevés. L'autre avare, c'est un malade de l'espèce des entêtés qui meurent dans l'impénitence finale et ne se confient pas même à leur médecin [2]; c'est l'avare inquiet, qui, comme l'amoureux trop épris, vit d'inanition et se consume sans oser toucher à l'objet de son culte, le pingre (*miser*), qui ne boit son

[1] ... vatis avarus
Non temere est animus. (Epît. II, I, 119.)

[2] Sat. II, III, 142 et suiv.

vin que les jours de fête et quand il est tourné en vinaigre ; eh bien, quoiqu'Horace ne lui ménage pas son « vinaigre italien [1] », et l'en éclabousse encore plus que le premier, c'est peut-être celui dont il est le moins éloigné, malgré son attention à tenir en tout le milieu entre les deux extrêmes [2].

Qu'est-ce, en effet, que l'avarice, et spécialement cette dernière, l'avarice prudente et parcimonieuse ? C'est l'instinct de la conservation poussé jusqu'à l'aveuglement et à la surdité ; c'est la peur de faire faillite au plus terrible des créanciers, le besoin. Mais supposons que ce même instinct, au lieu de régner en despote, soit tempéré, dans un naturel heureux, par les autres passions et se partage avec elles, sous l'autorité de la raison, le gouvernement de l'âme humaine, lui donnerons-nous toujours le nom d'avarice ? Evidemment nous ne le pourrons pas ; et pourtant, c'est le même principe qui agit dans les deux cas avec plus ou moins de force : où l'avarice finit, *l'intérêt* commence.

[1] Sat. I, VII, 32.

[2] Virtus est medium vitiorum et utrinque reductum.
(Epît. I, XVIII, 9.)

Certes le détachement des choses humaines et l'anesthésie des passions sont la plus belle victoire que l'homme ait remportée sur lui-même; mais l'intérêt, en tant qu'il a pour but d'assurer notre bien-être et la conservation de celui qui est notre meilleur ami, c'est-à-dire de nous-même, l'intérêt est légitime et salutaire. Charité bien ordonnée commence par soi-même, dit-on ironiquement; mais, si ce n'est pas de la charité, c'est de l'humanité : nous conservons le genre humain dans notre personne; l'amour du bien-être est la préface de l'amour du bien. De plus, en même temps que nous nous donnons une preuve d'amitié, nous nous donnons une preuve d'estime; on ne garde précieusement que ce qui a du prix, et ce sentiment qui nous pousse à nous assurer les avantages que procure l'argent et à prendre place parmi les favoris de la fortune, est mêlé de l'idée que nous les valons bien : idée pardonnable, surtout aux poètes anciens, à ceux qui portent les choses sacrées et qui se sont ordonnés prêtres des Muses [1].

Ajoutez à cela qu'en se consacrant à ces chastes déesses, ils n'ont pas fait vœu de re-

[1] Virg., *Georg.*, II, 475.

noncer au monde et à ses œuvres, et qu'étant d'un tempérament souvent opposé à celui de Boileau qui se déclare « très peu voluptueux », leur âme est d'abord toute ouverte aux impressions qui enchantent les sens, et toute prête à faire l'expérience des passions dont ils doivent devenir ensuite les peintres, et peut-être les censeurs. Mais cette expérience aime à se faire dans une région supérieure à celle où, la vie étant trop lourde à porter, l'âme n'a pas sa liberté d'action, où les sentiments ne peuvent s'élever ni les sensations se raffiner, où enfin, pour parler le langage d'Horace, le principe divin que nous a inoculé Prométhée [1], ne peut se dégager de la matière qui l'opprime [2]. Il ne suffit pas au poète d'avoir des ailes, il lui faut l'air, l'espace, et un nid d'où il puisse prendre ses élans.

Cet attachement à son nid, ce souci de l'indépendance matérielle, cette préoccupation constante d'échapper aux préoccupations vulgaires hante Horace pendant toute sa vie et

[1] Od. I, XVI, 13.

[2] Atque affigit humi divinae particulam aurae.

(Sat. II, II, 79.)

se trahit à chaque instant dans ses œuvres : très visible à travers la modération même dont il l'enveloppe, et qui n'est qu'une assurance de plus contre les retours possibles de la fortune. Car il est prudent, il ne présente au dehors que très peu de prise et de surface ; il est, comme son sage, *in se totus teres atque rotundus* [1]. Ce n'est pas lui qui, comme Sénèque, cet autre maître en fait de modération savante, aurait besoin d'écrire au dispensateur de la fortune : « Je succombe sous le » poids des richesses, je n'en puis plus ; au » secours ! Débarrassez-moi de ces parcs et » de ces propriétés qui me prennent tout mon » temps [2] ». A quoi bon ? Il suffit « d'avoir » ce dont on ne peut se passer [3], ce qu'on » ne peut refuser à la nature humaine sans » qu'elle pâtisse [4] », le vivre, le couvert, etc., *praeter pingue ingenium* [5]. Si les organes fonctionnent bien, si le coffre est solide, on est heureux comme un roi [6]. Vive

[1] Sat. II, VII, 86.

[2] Lettre à Néron (Tacit., *Ann.*, XIV, 45).

[3] ..... quod non desit habentem.. (Epît. II, II, 52.)

[4] Queis humana sibi doleat natura negatis. (Sat. I, I, 75.)

[5] Sat. II, VI, 14.

[6] Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil
Divitiae poterunt regales addere majus. (Epît. I, XII, 5.)

la médiocrité de fortune ! Elle vaut son pesant d'or : car c'est là le sens qu'on prête ordinairement à la fameuse alliance de mots, *aurea mediocritas* [1]. Pourquoi se charger de l'embarras des richesses ? Ces grandes fortunes ne sont bonnes qu'à attirer la foudre sur nos têtes [2]. Tout ce qu'il demande, c'est un modeste avoir qui lui donne les moyens de vivre en joie, à égale distance de l'avarice et de la prodigalité [3], une fortune bien adaptée à ses besoins, rondelette comme lui et allant à sa taille comme un soulier bien fait à son pied [4] ; il faut bien un logis pour la folle du logis. Il a faim de repos et de sécurité, comme Béranger qui mit son génie en gage pour un morceau de pain ; car, au dix-neuvième siècle, il n'y a plus de Mécène, ni même de Louis XIV : il est vrai qu'il y a

[1] Od. II, x, 1-5. L'esprit général de l'ode est plutôt d'engager Licinius Muréna à modérer son ambition qui finit par lui coûter la vie.

[2] Od. II, x, 11.

[3] Scire volam quantum simplex hilarisque nepoti
Discrepet et quantum discordet parcus avaro.
(Epît. II, II, 193.)

[4] Cui non conveniet sua res, ut calceus olim,
Si pede major erit, subvertet, si minor, uret.
(Epît. I, x, 42.)

des libraires. Il est de la race des poètes casaniers, bourgeois, à qui les débauches d'imagination suffisent. En pleine jeunesse, dans l'âge des ambitions intempérantes, il ne désire qu'une bonne petite propriété avec un jardin, une source à portée de la maison et une parcelle de bois par-dessus le marché [1] : si les rentes sur l'Etat avaient été inventées de son temps, il aurait sans doute pensé au Grand-Livre. Il a des aspirations dignes d'un boutiquier qui se retire aux environs de Paris, ou d'un notaire qui cède son officine pour s'adonner au culte de Flore et de Pomone. Notaire, il le fut à peu près, s'il est vrai, comme le rapporte Suétone [2], qu'il acheta une charge de scribe [3] : son père avait bien été commissaire-priseur ou quelque chose d'approchant. Heureusement pour lui, et probablement pour ses clients, il ne tarda pas à quitter la corporation [4] : Mécène et le fils de Maia avaient d'autres vues sur lui.

[1] Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus...
(Sat. II, VI, 1.)

[2] Sueton., *vit. Horat.*

[3] De re communi scribae magna atque nova te
Orabant hodie meminisses, Quinte, reverti.
(*Ibid.*, 36, et le *Commentaire* de Porphyrion.)

[4] La position des scribes était assez belle, surtout celle

A trente et un ans, ses espérances sont dépassées; son rêve se réalise en grand. Catulle, on le sait, a couru après la fortune au delà des mers, sans la rencontrer; Horace n'a pas besoin de se déranger, elle vient à lui. Mécène, plus généreux et payé mieux encore que l'éditeur de Béranger, s'assure l'immortalité en procurant, par une donation entre-vifs, les moyens de vivre à l'auteur du premier livre des Satires, et celui-ci, comme les orateurs de l'opposition quand ils arrivent au gouvernement, devient un homme établi; il a gagné une bonne petite fortune en se moquant des grandes [1]. Car il n'a pas seulement la pension, le revenu, comme Racine et Boileau; il a le fonds avec les fruits : cinq fermes, situées près de Tibur, dans la grande banlieue de Rome, au delà de la petite, si nue et si ingrate; cinq fermes de rapport, gérées par cinq chefs de famille [2], rien que cela, sans compter la villa elle-même, qui occupe huit

des *scribae quaestorii sex primi* attachés d'abord au questeur urbain. (Cic., *De Nat. Deor.*, III, 30.)

[1] Il ne cessa pas pour cela de s'en moquer, au contraire.

[2] . . . . habitatum quinque focis et
Quinque bonos solitum variam dimittere patres...
(Epît. I, XIV, 3.)

esclaves [1]. Le tout, « avec les circonstances et dépendances » comme disent nos scribes, est à portée du bourg de Varia [2], sur la voie Valeria, et l'étape n'est que de huit milles environ pour se rendre à Tibur. Il y avait bien certaines réparations à faire [3], et le domaine n'était rien, sans doute, auprès des immenses propriétés qui s'étalaient du nord au midi de l'Italie; mais, pour un homme qui n'eut ni femme ni enfants et sut éviter les charges résultant des « justes noces », c'était magnifique. Et cette donation lui était faite à titre purement gratuit, sans condition : il n'était pas obligé d'être historiographe et il conservait le droit, dont il usa avec le sans-gêne que nous connaissons, de ne pas être le chantre officiel des guerres du règne.

[1] A la fin de la satire II, VII, il menace Dave de l'envoyer faire le neuvième :

. . . . Ocius hinc te
Ni rapis, accedes opera agro nona Sabino.

[2] Aujourd'hui probablement Vicovaro. M. Boissier (*Nouv. promen. arch.*, p. 5, Hachette, 1886) fixe décidément l'emplacement de la maison d'Horace « dans la plaine qu'arrose » la Licenza (la *Digentia* de l'épît. XVIII du livre I, 104), sur » les rampes du Corgnaleto, non loin de Vicovaro et de » Bardela ».

[3] G. Boissier, *ibid.*, p. 38.

Il possédait donc l'objet désiré. le port entrevu ; c'étaient les champs fortunés, *arva beata*, *divites insulae*. l'île de Sancho, située comme elle sur le continent ; c'était le lieu de refuge et de reconfort qui lui offrait le calme et l'immobilité voulue pour juger l'humanité errante et agitée, comme du haut du temple chanté par Lucrèce, et le *pius vates* pouvait s'écrier avec le pieux Enée : « C'est » ici la fin de mes inquiétudes, mon reposoir ; » c'est ici que je fixe mes pénates échappés » du naufrage de Philippes ». Le fait est que le lieu était très propre à la contemplation : « C'est un plateau [1] formé par un prolonge» ment de collines dont une vallée ombreuse » brise la continuité. mais de façon à ce que » le soleil, à son arrivée, regarde le versant » situé à droite de la maison, et, à son dé» part, réchauffe le côté opposé des feux de » son char fuyant à l'horizon [2]. » Le climat mérite un éloge à part [3], et, non loin de là,

[1] ..... ubi me in arcem ex urbe removi. (Sat. II, VI, 16.) M. Noël des Vergers place ce site au delà de Rocca Giovane ; le plateau est abrité à l'orient par le mont Della Costa, et au midi par le mont del Corgnaleto, *Lucrétile*. (*Vie d'Horace*, dans l'édition bijou, Didot, 1855.)

[2] Epît. I, XVI, 5.

[3] Temperiem laudes. (*Ibid.*)

coule la fraîche Digentia [1], encore à l'état de filet d'argent [2]. Il n'y a pas jusqu'aux buissons qui ne réjouissent la vue par les baies et les prunes rougissantes qu'ils lui présentent, sans compter les chênes de toute espèce « qui donnent largement la nourriture » au troupeau et l'ombrage au maître. C'est » Tarente et sa verdure à la porte de » Rome [3]. » Et non moins séduisant est l'intérieur de la maison qu'il agrandira de quelques dépendances ; car, lui aussi, il cédera, dans une certaine mesure, à cette manie de bâtir qu'il critique chez les autres [4]. Comme cela est bien tenu ! On se mire dans les plats et dans les coupes ; les jours de fête, l'argenterie s'étale sur les buffets, « la maison » en est toute riante ; l'autel, couronné de » verveine, appelle l'agneau du sacrifice ; la » jarre romaine, le *cadus*, rempli de vin » d'Albe, attend dans le cellier qu'on le dé» bouche ; les esclaves, garçons et filles pêle-

[1] *Vie d'Horace*, dans l'édition précitée.

[2] Fons etiam rivo dare nomen idoneus... (Epît. I, XVI, 12.)

[3] *Ibid.*, 8 et suiv.

[4] C'est ce que lui reproche Damasippe :
Aedificas, hoc est longos imitaris, ab imo
Ad summum totus moduli bipedalis... (Sat. II, III, 308.)

» mêle, s'empressent et circulent dans toutes » les directions, et les fourneaux témoignent » de leur activité en jetant par-dessus le toit » d'épais tourbillons de fumée [1]. »

Aussi, comme il l'aime, son Tibur, surtout quand il en est absent! On pense à Mme de Sévigné séparée de sa fille. Il revole vers lui d'un essor plus franc que les élans les plus vigoureux de ses odes : « O ma campagne, » quand te reverrai-je, et quand pourrai-je » goûter auprès de toi le bonheur et l'oubli » des peines de la vie [2] ? » C'est là qu'il est chez lui, qu'il règne [3] et sur lui-même et sur le monde entier. C'est sa Sabine, son *unique* Sabine [4], comme il dit en donnant au mot tous ses sens; il n'y en a pas deux pareilles, et il ne veut qu'elle, car, à son égard du moins, il n'est pas de ceux que l'habitude blase et que la possession désenchante; lui, le volage qui a des goûts si

[1] Od. IV, II, 6 et suiv.

[2] O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Ducere sollicitae jucunda oblivia vitae! (Sat. II, VI, 60.)

[3] ..... Vivo et regno, simul ista reliqui
Quae vos ad caelum effertis rumore secundo...
(Epît. I, X, 8.)

[4] Satis beatus unicis Sabinis. (Od. II, XVIII, 14.)

éclectiques en amour, il devient pour sa terre, pour cette beauté d'un autre ordre, un modèle de constance; il est fidèle à sa Sabine comme un époux qui, courant un peu, revient toujours à ses amours légitimes. C'est une union bien assortie, et, quand le maître demande au jardinier quel est le meilleur des deux, Horace ou son bien [1], la réponse est difficile; car ils sont tous deux si charmants, si étroitement unis et se souriant l'un à l'autre! Puissent les dieux bénir cette union et ne jamais les séparer! C'est la prière qu'il adresse à l'Apollon du mont Palatin à l'occasion de la dédicace de son temple [2]; voilà tout. Dans le Chant Séculaire, il demande, il est vrai, au même dieu et à sa sœur une épouse et des enfants [3], mais c'est pour les autres. Avec Jupiter, sa prière ne varie pas : « Qu'il » donne seulement la vie et la fortune ; quant » à la paix du cœur, c'est mon affaire [4] ».

[1] . . . . melior sit Horatius an res. (Epît. I, XIV, 5.)

[2] Frui paratis et valido mihi,
Latoe, dones ac precor integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere nec cithara carentem. (Od. I, XXXI, 18.)

[3] *Carm. saec.*, 17.

[4] Det vitam, det opes; aequum mi animum ipse parabo.
(Epît. I, XVIII, 112.)

Nous avons remarqué que la lecture d'Homère lui suggérait des réflexions sur la sottise humaine; il y trouve aussi des raisons pour s'attacher davantage à ce qu'il possède. Ce n'est pas Horatius Flaccus qui risquerait, comme Pâris, sa position pour l'amour d'une femme [1] ! L'imiter dans sa fuite, si joliment décrite dans la quinzième ode du premier livre [2], passe encore.

Le voilà donc bien tranquille sur sa propriété, et, comme il dit, sur ses collines [3]; mais, tout propriétaire qu'il est, ce n'est pas une raison pour ne pas faire, comme Sénèque, l'éloge de la pauvreté ; au contraire. Au sein de l'aisance ou de la richesse, on est sujet à ces accès de tendresse et d'estime envers les pauvres, accès dans lesquels il entre un peu de ce sentiment bizarre qui fait qu'on voit en beau la condition des autres, *laudant diversa sequentes*. Il ne s'agit pas ici d'un éloge ironique de la pauvreté, comme celui que fait Catulle quand il célèbre celle qui « ne craint ni les incendies ni les pertes

[1] Epît. I, II, 10.

[2] ... sublimi fugies mollis anhelitu. (Od. I, XV, 31.)

[3] Condit quisque diem collibus in suis. (Od. IV, V, 29.)

» d'aucun genre, desséchant le corps et le » durcissant comme la corne [1]. » Horace est convaincu momentanément quand il invite le jeune soldat à recevoir en amie la pauvreté qui le visite [2], ou quand il avance que le vrai bonheur consiste à lui opposer l'insensibilité [3]; de même, quand il condamne le poète au régime végétal et au pain de seconde qualité [4], ce n'est pas une pure ironie. Lui aussi, il est relativement pauvre; seulement il faut distinguer : il y a deux pauvretés, la dure, la laide, la pauvreté du corps, *turpis egestas*, et l'autre, dont parle saint Paul, celle de l'âme : « Possédez toutes choses comme si » vous ne les possédiez pas; » c'est, comme dit Cervantès, la pauvreté en esprit et, en effet, elle est très spirituelle. Cette pauvreté-là, c'est la pauvreté d'Aristippe, quand il dit : « Je possède et ne suis pas pos- » sédé, ἔχω, οὐκ ἔχομαι; » celle de Sénèque

[1] Catull., XXIII.

[2] Od. III, II.

[3] . . . . rectius occupat
Nomen beati, qui deorum
Muneribus sapienter uti
Duramque callet pauperiem pati... (Od. IV, IX, 46.)

[4] ... vivit siliquis et pane secundo. (Epît. II, I, 123.)

quand il écrit que « le sage fait fi de la » fortune et la garde en attendant », et c'est aussi celle d'Horace « quand il voit les Mé» nades ».

L'autre, la vraie, il a beau faire, il la craint plus ou moins. Qu'on se représente la fragilité des fortunes et des existences dans le monde antique et particulièrement à Rome pendant la période des guerres civiles : l'homme y joue le tout pour le tout, la victoire y est impitoyable, la politique y tue ; les biens, la personne, tout y passe. De là cette peur qui enfanta tant de dieux et de superstitions pour conjurer le destin, et tant de raisonnements philosophiques pour s'assurer contre ses coups. A partir du jour où Horace s'est franchement rallié à l'empire et lui a confié son sort, il ne cache pas les émotions violentes que lui causent les dangers à travers lesquels se poursuit la fortune impériale. Ses craintes, quand le prince va risquer une partie décisive ou exposer sa vie dans une expédition lointaine, n'ont d'égales que ses joies quand César est rendu à Rome impatiente de le revoir. La vélléité qu'il eut de monter avec Mécène sur les légers vaisseaux liburniens pour aller affronter devant Actium les

lourds navires d'Antoine [1], ne fut pas uniquement un caprice poétique, et Mécène étant demeuré à Rome, nous sommes libres de croire qu'Horace aurait supporté en réalité ces dangers qu'escomptait son imagination : ce qui ne laisse pas de doute, c'est l'angoisse qui lui serre le cœur au moment suprême, cette terreur vague d'oiseau absent de son nid [2], qu'il exprime avec un accent si douloureux ; mais ici, c'est plutôt l'ami que le Césarien qui traduit ses impressions.

Deux ans plus tard, en 27, Auguste prépare contre les Bretons une armée qu'il finit par conduire contre les Cantabres ; cette fois il n'est plus question de départ pour Mécène, et cependant les appréhensions d'Horace sont assez vives pour lui inspirer une de ses odes les mieux réussies. Rarement cette puissance formidable que la fortune exerçait alors sur les destinées des nations et des individus a été aussi sincèrement ressentie que dans l'ode à la déesse qui règne sur l'aimable Antium, et qui, « dominant sur la terre et sur

[1] Epod. I.

[2] Ut adsidens implumibus pullis avis
Serpentium adlapsus timet
Magis relictis... (*Ibid.*, 19.)

» l'onde se plaît tantôt à tirer ses favoris du » néant, tantôt à changer leurs triomphes en » funérailles [1]. » Mais une autre ombre plane encore sur la prospérité du règne : le souvenir de l'ancien ami d'Horace, Brutus, et des autres meurtriers de César n'est pas assez éloigné pour que l'ami de Mécène dorme en paix [2]. Les conspirations ne se recrutent-elles pas au sein même de la famille de Mécène ? C'est son beau-frère, Lucius Licinius Muréna, qui, avec Fannius Caepion, complotera le meurtre d'Auguste, au risque de rouvrir l'ère des guerres civiles, et c'est Horace qui, pressentant le péril, s'efforcera de le détourner par des conseils voilés à l'adresse de l'irréconciliable Pompéien [3]. Les guerres civiles, il les a vues ; l'émotion qu'il en ressent fait encore vibrer sa lyre et l'inquiétude de l'avenir donne plus de force aux malédictions qu'il jette au passé [4].

La scène du monde est changée : les dangers ont disparu, les Cantabres sont subju-

[1] Od. I, XXXV, 1 et suiv.

[2] . . . . . . Urbi sollicitus times. (Od. III, XXIX, 26.)

[3] Od. II, X.

[4] Les teintes lugubres qui assombrissent les épodes VII et XIII, attristent encore certaines odes (I, II, 25, et III, VI, 45).

gués [1], les Parthes réconciliés [2], les passions apaisées, et voici qu'Auguste revient montrer dans Rome tranquille son visage « aussi bien venu que le printemps [3] ». C'est encore dans un pareil moment que la muse lyrique d'Horace trouve, sur un ton tout différent, des accents partis également du cœur; c'est alors que son style s'élève avec le moins d'effort et que son hyperbole, même poussée à outrance, paraît plus naturelle que dans ses odes écrites pour célébrer de lointaines victoires : « Ce beau jour de » fête va dissiper mes noirs soucis; je ne » craindrai ni les guerres civiles, ni la mort » violente, tant que César règnera sur le » monde [4]. » Sous son empire, « les fem» mes deviennent fidèles à leurs maris; les » familles, que souillait l'inceste et l'adul» tère, sont purifiées, les enfants ressem» blent à leurs parents dont ils font la joie; » les troupeaux rassurés se promènent à pas

[1] Od. III, xiv, 15. Epît. I, xii, *in fine*.
[2] Od. I, xii, 53.
[3] Instar veris enim vultus ubi tuus
Adfulsit populo, gratior it dies
Et soles melius nitent. (Od. IV, v, 6.)
[4] Od. III, xiv, 14.

» lents tandis que Cérès gonfle les épis avec
» l'aimable déesse pour laquelle le poète
» crée le nom de Faustitas [1]; les navires
» volent sur la mer pacifiée; les consciences
» deviennent scrupuleuses. Qui penserait à
» craindre le Parthe, l'habitant de la Scythie
» glacée et l'enfant de l'affreuse Germanie
» quand César est là ? Chacun termine paisi-
» blement le jour sur les collines qui for-
» ment son domaine et marie sa vigne à l'or-
» meau qui l'attend [2] ». On dirait le renouveau de l'âge d'or prédit dans l'églogue à Pollion. Certes, c'est avoir de bons yeux que de voir tout cela, mais l'imagination, échauffée par les rayons du bonheur, n'y regarde pas de si près, et, quand l'enthousiasme est franc, ses illusions prennent des airs de vérité.

[1] Od. IV, v, 18. *Faustitas* est un des néologismes forgés par Horace.

[2] Od. IV, v et IV, xv.

CHAPITRE IV.

LA GOURMANDISE.

Les gourmands du grand monde, les parasites, les mangeurs de patrimoines, le pédantisme culinaire ; le Repas ridicule de Boileau et celui d'Horace ; les grands verres à la fin ; conséquences de la bonne chère : la pituite, la goutte ; sobriété relative d'Horace. — Eloge du vin ; heureux effets de l'ivresse.

Invidus, iracundus, iners, vinosus, amator [1].

Ce seul vers suffit à Horace, dans la dédicace du premier livre des Épitres, pour énumérer cinq des maladies de l'âme auxquelles il se déclare sujet et qu'il conseille de traiter par les recettes des philosophes [2]. Ces affec-

[1] Epît. I, I, 38.

[2] Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis et magnam morbi deponere partem. (*Ibid.*, 34.)

tions sont placées par le poète dans l'ordre qu'exigeait la prosodie ; mais, comme nous venons de parler de l'instinct qui nous porte à nous défendre de la pauvreté et, par suite, de la mort, l'ordre naturel veut que nous nous occupions immédiatement de celui qui nous excite à entretenir notre vie et qui, poussé à l'excès, prend le nom de gourmandise. En traduisant par gourmand le mot *vinosus* qu'Horace applique également à Homère [1], nous ne croyons pas prendre trop de liberté avec la langue latine ; car, dans le monde des viveurs que vise la poésie d'Horace, les vins fins vont toujours avec la bonne chère ; la partie est évidemment prise pour le tout et, de plus, nous avons appris qu'en latin le verbe *potare*, boire [2], depuis Plaute, signifie faire un bon dîner en bonne compagnie.

Et, puisque nous parlons de Plaute, ce serait affaiblir l'idée que la lecture de ses comédies, ou, si l'on veut, des satires d'Horace et de Juvénal, a pu laisser dans les esprits que d'insister sur l'importance que les Ro-

[1] Laudibus arguitur vini vinosus Homerus. (Ep. I, XIX, 6.)
[2] Plaut., *Menechm.*, III, II, 11. Terent., *Adelph.*, I, II, 37.

mains attachaient à la cuisine et à l'art de se donner des indigestions, même volontaires [1]. Remarquons seulement que les gourmands auxquels Horace fait la morale appartiennent à la société aristocratique de ce temps-là. Ce sont des gens du meilleur monde, comme nous dirions depuis qu'un spirituel moraliste a découvert le demi-monde [2], afin que l'autre parût un peu plus respectable. Mais nous, qui ne sommes pas novateurs en morale, contentons-nous de faire cette observation, que les conseils hygiéniques d'Horace [3], comme ses railleuses parodies [4], s'adressent plutôt au goût délicat des palais blasés qu'à l'appétit grossier des estomacs gloutons. Rarement, il a l'occasion de s'amuser aux dépens de ces parasites dont les gosiers suintent la faim [5], et qui engloutissent un porc tout entier, avec la poitrine, le riz et la tétine [6]. Une remarque, en passant sur la be-

[1] Cicéron, dans le *Pro Rege Dejotaro*, raconte, comme une chose toute naturelle, que César sort pour se débarrasser l'estomac et faire de la place (*Pro Rege Dejot.*, VII).

[2] L'auteur dramatique n'en est que plus éloquent.

[3] Sat. II, II.

[4] Sat. II, IV.

[5] . . . . . . lippiunt fauces fame. (Curcul., II, III, 39.)

[6] Pernam, abdomen, sumen, suis glandium. (*Ibid.*, 44.)

daine de Furius Bibaculus, le Faret de ce temps-là [1], et quelques vers sur Maenius, cet autre mangeur de tripes faute de mieux, à qui il en faut « de quoi rassasier trois ours [2] »; et, d'ailleurs il ne mentionnera guère les parasites que pour dire qu'il fausse compagnie aux siens et les laisse à jeun lorsqu'une invitation à souper chez Mécène le surprend à l'improviste au moment de se mettre à table avec eux [3]. C'est sans gêne, mais il ne s'en veut ni à lui-même ni aux autres. Il est bon prince ; ils ont beau le maudire avec des expressions qui font rougir Dave [4], il ne leur en tient pas rancune : ces pauvres diables, ce n'est pas de leur faute s'ils ont un heureux appétit; ils obéissent à la loi de la nature; ils vivent suivant le précepte, *naturae convenienter* [5]. C'est le sort qui leur en veut :

[1] . . . . pingui tentus omaso,
Furius hibernas cana nive conspuit Alpes.
(Sat. II, v, 41.)

[2] . . . . patinas coenabat omasi,
Vilis et agninae, tribus ursis quod satis esset.
(Epît. I, xv, 34.)

[3] Sat. II, 7, 32.

[4] Mulvius et scurrae tibi non referenda precati
Discedunt. (*Ibid.*, 36.)

[5] Vivere naturae si convenienter oportet... (Epît. I, x, 12.)

encore une bévue de la fortune qui donne à certains riches de si pauvres estomacs !

Ceux qu'il ne peut pas digérer, ce sont les mangeurs de patrimoines, dont les créanciers font faction à l'entrée du marché [1], et qui, chose révoltante aux yeux d'un homme rangé comme lui, se ruinent, eux et leur santé : les huîtres les plus délicates ne leur suffisent pas, il font dissoudre les perles et les avalent pour en finir plus vite [2]; ce sont les repus, chargés d'une mauvaise graisse, qui affectent le pédantisme du ventre et, comme des sophistes, enseignent la philosophie de la cuisine : ils recherchent *le fin du fin* [3], empruntent à l'école ses subtilités et sont assez ridicules pour qu'on les reconnaisse quand Horace, poussant la ressemblance jusqu'au grotesque, leur fait débiter des oracles delphiques et des sentences pythagoriciennes [4]. Leur parole tombe comme *ex cathe-*

[1] Epît. I, xv, 31.

[2] Filius Aesopi detractam ex aure Metellae,
Scilicet ut decies solidum absorberet, aceto
Diluit insignem baccam... (Sat. II, III, 239.)

[3] ..... res tenues tenui sermone peractas. (Sat. II, IV, 9.)

[4] . . . . qualia vincant
Pythagoran, Anytique reum doctumque Platona.
(Sat. II, IV, 2.)

dra : « Pour qu'une poule ne vous gratte pas » le palais, la science ordonne qu'on la » trempe toute vivante dans un mélange de » Falerne et d'eau [1]; il est de la dernière » importance, *est operae pretium*, de connaî- » tre à fond la nature... (jusqu'ici c'est du » Lucrèce) la nature de la sauce double [2]. » La superstition s'en mêle : il y a déjà des *petit-boutiens*, dont parlera Swift [3], ceux qui recherchent les œufs pointus. Pourquoi ceux des colombes sont-ils préférés aux autres pour clarifier le vin [4] ? On ne le saura jamais. Le premier quartier de la lune engraisse les mollusques [5], et le dernier fait rougir les pommes [6]. Il y a même des remèdes de bonne femme : voulez-vous être assuré contre les fièvres ? Mettez-vous quelques mûres noires sur l'estomac par-dessus

[1] Ne gallina malum responset dura palato
Doctus eris vivam mixto mersare Falerno.
(Sat. II, IV, 18.)

[2] *Ibid.*, 63.

[3] Swift, *Voyage à Lilliput*, c. III, *in fine*.

[4] Surrentina vafer qui miscet faece Falerna
Vina, columbino vinum bene colligit ovo.
(Sat. II, IV, 55.)

[5] Lubrica nascentes implent conchylia lunae. (*Ibid.*, 30.)

[6] . . . . melimela rubere minorem
Ad lunam delecta... (Sat. II, VIII, 31.)

votre déjeuner[1]; mais ayez soin de les cueillir le matin à la fraîche, sans quoi leur vertu cesse.

L'amphitryon et les convives du *repas ridicule* d'Horace appartiennent encore au monde d'élégants viveurs dans lequel se meut sa satire. Il y a une grande distance entre ce souper fin et le mauvais dîner dont Boileau s'est consolé par une spirituelle boutade. Le rôle comique est tenu là-bas, il est vrai, par un certain Porcius, dont la spécialité est de vider d'un seul coup dans son estomac le contenu d'un plat tout entier[2], et la scène tourne à la farce lorsque la tapisserie, trop lourde, tombe sur la table avec des flots de noire poussière : petit malheur qui fait pleurer Rufus dont l'ivresse est larmoyante[3], tandis que Varius rit dans sa serviette[4]. Mais les illustres convives n'y brillent pas

[1] . . . . Ille salubres
Aestates peraget, qui nigris prandia moris
Finiet, ante gravem quae legerit arbore solem.
(Sat. II, IV, 21.)

[2] Ridiculus totas simul absorbere placentas.
(Sat. II, VIII, 24.)

[3] . . . . Rufus, posito capite, ut si
Filius immaturus obisset flere.... (*Ibid.*, 58.)

[4] . . . . . Varius mappa compescere risum
Vix poterat... (*Ibid.*, 63.)

par leur absence, comme Lambert et Molière chez le *fat* à qui leur nom servait d'amorce : chez le riche Nasidienus il y avait Mécène avec ses deux assesseurs, ses *ombres*, comme on disait alors; il y avait, comme nous l'avons dit, Varius Rufus [1], l'auteur épique et tragique, et Viscus Thurinus, poète de goût et fin critique [2]; le repas, abondant en douceurs et en surprises culinaires, était présidé par Nomentanus [3], un connaisseur émérite qui, en perdant sa fortune, avait gardé le goût des bonnes choses qui la lui avait fait perdre.

De tels banquets ne pouvaient certes manquer d'être copieusement arrosés de vin, d'autant plus qu'à Rome on prend les grands verres à la fin [4], des verres qui ne débordent pas, parce qu'ils sont plus grands que les bouteilles [5] : mais, pourvu que le vin soit bon, on a pu de tout temps en abuser sans déroger et, même de nos jours, on citerait facilement, sans sortir de l'Europe, des nations

[1] Sa tragédie de Thyeste était fort estimée de Quintilien (Inst. Or., X, I, 98).

[2] . . . . . . haec utinam Viscorum laudet uterque ?
(Sat. I, X, 83.)

[3] Sat. II, VIII, 23.

[4] ..... calices poscit majores. (*Ibid.*, 35.)

[5] Invertunt Allifanis vinaria tota... (*Ibid.*, 39.)

où l'aristocratie se distingue par une grande capacité de boire. Il est juste de dire que la sortie des dames précède là-bas l'arrivée des flacons ; mais les Romains n'auraient pas eu moins de galanterie, s'ils avaient eu des dames à faire sortir : seulement nous savons qu'ils préféraient ne pas les faire entrer du tout.

Nous avons déjà dit également que l'habitude de boire beaucoup était entretenue par les occasions de boire souvent : aussi, sans revenir sur ce sujet, voyons comment Horace a pu concilier ses principes et sa santé avec la fréquentation de ceux qu'il appelle lui-même *les grands*[1]. « Plût au ciel, » s'écrie-t-il après avoir énuméré une foule de bons plats indigestes, dont il avait sans doute goûté une partie, « plût au ciel que la terre en-» core vierge m'eût fait naître au milieu de » ces héros pour qui le jambon rance était un » vrai régal[2] ! » Mais les dieux l'ayant réservé pour une époque où l'on préférait la chair fraîche du sanglier d'Ombrie[3], il avait

[1] Sat. II, I, 76.

[2] Sat. II, II, 93.

[3] Umber et iligna nutritus glande rotundus
Curvat aper lances carnem vitantis inertem.
(Sat. II, IV, 40.)

bien fallu qu'il se résignât à vivre avec les hommes de sa génération. Il n'était pas homme de goût pour rien et, dans une heureuse nature, les cinq sens se tiennent comme les cinq doigts de la main. Ce n'est pas à dire qu'il fût esclave de son ventre, *deditus ventri*, comme disait Salluste converti; il lui déclare même la guerre au besoin [1], mais si le ventre était l'esclave, son état florissant indique qu'il était confortablement nourri. L'esclave, d'ailleurs, était-il toujours bien obéissant, et savait-il résister à la douce tentation, *amico animo* [2]? La pituite, à laquelle Horace fait trop d'allusions et qu'il décrit trop bien pour ne pas y avoir été plus ou moins sujet [3], paraît avoir été la conséquence de maintes infractions à la règle de tempérance qu'il fait proclamer par la bouche d'Ofellus [4], peut-être pour en décliner la responsabilité; et s'il est vrai qu'il ait eu la

[1] . . . . ventri
Indico bellum. (Sat. I, v, 7.)

[2] Od. IV, vii, 20.

[3] Sat. II, ii, 75. Epît. II, ii, 137. *Art. Poet.*, 302.

[4] Quae virtus et quanta, boni, sit vivere parvo;
Nec meus hic sermo est, sed quae praecepit Ofellus...
(Sat. II, 2, 1.)

goutte [1], ses membres auraient pu, avec plus de raison que dans l'apologue de Ménénius Agrippa, se plaindre de l'estomac.

Ici, il y a une distinction à faire : dans la goutte, si tant est que goutte il y ait eu, le patient a plutôt sujet d'accuser la nature des vins généreux qu'il a bus que celle des mets succulents qu'il a mangés. Et cependant c'est pour le vin qu'Horace a un faible, c'est pour lui qu'il montre le plus d'indulgence, on pourrait presque dire de tendresse. La vigne est l'arbre sacré qui doit passer avant tous les autres [2] : Alcée et le vieux Caton [3], les poètes et les propriétaires, sont d'accord là-dessus. Et avec quelle dévotion et quelles caresses il salue la pieuse bouteille [4], du même âge que lui, une amie d'enfance ! Ils ont tous deux passé la quarantaine, mais l'une

[1] *Hist. de la litt. rom.*, par W. Teuffel, 234, n. 6.

[2] Nullam, Vare sacra vite prius severis arborem...

(Od. I, XVIII, 1.)

[3] De omnibus agris .. vinea est prima...

(Cato, *Re Rust.*, 1.)

[4] O nata mecum consule Manlio
Seu tu querelas, sive geris jocos
Seu rixam et insanos amores
Seu facilem, pia testa, somnum...

(Od. III, XXI, 1.)

va rajeunir l'autre. Car c'est en vain qu'il fait le dégoûté chez lui avec son malheureux petit vin de Sabine qu'il met lui-même en bouteilles [1]; c'est en vain qu'il se fait un mérite de sa sobriété plus ou moins volontaire [2] : au dehors [3], et dans l'occasion, il ne boude pas sur les grands vins et nous savons que l'occasion est fréquente à Rome [4]. De même, au bord de la mer, il se prescrit un vin riche et moëlleux qui lui coule jusqu'à l'âme et le ragaillardisse [5]. Où sont la mauve et la chicorée de l'ode déjà citée [6] ? Elles poussent en attendant et, d'ailleurs, il prend des douches par ordonnance [7].

Que conclure de tout cela? Qu'il faudrait être bien cruel et, comme dit Horace, cui-

[1] . . . . Graeca quod ipse testa
Conditum levi... (Od. I, xx, 2.)

[2] Rure meo possum quidvis perferre patique.
(Epît. I, xv, 17.)

[3] *Ibid.*, 44.

[4] C'est ordinairement chez les autres qu'il boit le Cécube. (Od. I, xx, 9; 37, 5; II, xiv, 25; III, xxviii, 3; Epod. IX, 1 et 36.)

[5] Ad mare cum veni, generosum et lene requiro...
(Epît. I, xv, 18.)

[6] Od. I, xxxi, 16.

[7] . . . . gelida cum perluor unda
Per medium frigus. (Epît I, xv, 4.)

rassé d'un triple airain, pour ne pas lui accorder des circonstances très atténuantes quand il viole le soir la règle qu'il s'est imposée le matin et que, tout doucement, *furtim* [1], il change le directeur de sa conscience : Zénon convient mieux à déjeuner, Aristippe à souper; ainsi, tout le monde a sa part, et nul n'a le droit d'être mécontent; enfin, pour un Romain, c'est encore de la sobriété relative.

Et puis, les Dieux boivent bien, même pendant le jour, et en compagnie des déesses. Quand le palais de l'Olympe sortit tout bâti de l'imagination humaine, il prit la forme d'une vaste salle de festin, dont la table était dressée pour un éternel banquet. Boire est donc pour le poète, déjà divin sans cela, une autre participation à la divinité. Et à quel moment pouvait-on oublier pour une heure sa condition mortelle, si ce n'est lorsqu'étendu bien à l'aise [2], sur de riches coussins, comme les dieux du *lectisternium*, dans une salle où brille le marbre des temples, au milieu des

[1] Nunc in Aristippi furtim praecepta relabor...

(Epît. I, I, 18.)

[2] ..... nimis arcta premunt olidae convivia caprae.

(Epît. I, V, 29.)

fleurs et des parfums, on était admis à jouir, dans la compagnie des maîtres du monde, de tout ce qui peut exalter la pensée et les sens? Car le vin qui brillait dans les coupes ne promettait pas seulement des caresses au palais, mais aussi des émotions au cœur et des idées à l'esprit. Et qui, les jours du moins où il était en train, pouvait faire meilleure figure dans une société réunie pour le plaisir que le petit homme réjouissant, *homuncio lepidissimus*, dont Auguste faisait ses délices [1]? Il a beau se moquer ; quand on plaît dans le monde, c'est qu'on s'y plaît.

Il faut bien vivre dans l'assemblée des hommes pour y prendre de quoi se moquer d'eux dans la solitude; il faut bien se corrompre pour avoir ensuite le plaisir de se réformer. Et puis les hommes sont si fous et la vie est si courte qu'on est excusable de chercher une diversion et des consolations où l'on peut, et la philosophie du vin va bien avec l'autre : Messala les mêle avec succès [2]. A quoi bon courir à Chios [3] pour se fuir soi-même sans

[1] Sueton., *Vita Horat.*

[2] Non ille, quanquam Socraticis madet
Sermonibus, te negliget horridus. (Od. III, 21, 9.)

[3] Epît. I, XI, 1.

y réussir [1] ? On peut chez soi, avec le vin qui en vient, obtenir plus amplement et à moins de frais le résultat désiré. Ce n'est pas, non plus, la peine d'aller chercher la fortune au bout du monde : elle vous vient, non pas en dormant, mais en buvant : le vin, comme un Pactole, verse largement au cœur la richesse avec l'espérance [2]; il verse le courage et la force de regarder sans trembler les tempêtes civiles [3], ainsi que les diadèmes menaçants et les armées des rois [4]. Qui craindrait, après souper, les Parthes si redoutables dans leur fuite [5] ? Cinara aussi nous attire en fuyant [6], et, pour en triompher, c'est le vin qui nous donne la bravoure et qui nous rend

[1] In culpa est animus, qui se non effugit unquam.
(Epît. I, XIV, 13.)
Caelum, non animum, mutant qui trans mare currunt.
(Epît. I, XI, 27.)

[2] Quod curas abigat, quod cum spe divite manet
In venas animumque meum. (Epît. I, XV, 19.)

[3] Epod. XIII.

[4] Viresque et addis cornua pauperi
Post te neque iratos trementi
Regum apices neque militum arma.
(Od. III, XXI, 18.)

[5] ..... versis animosum equis... (Od. I, XIX, 11.)

[6] Epit. I, VII, 28.

la jeunesse [1]. Mais quand on ne peut plus, dans une réunion, tenir tête aux buveurs intrépides, *certare mero* [2], quand il est inutile de remettre au vert son cheval vieillissant, on en est réduit à dire « à la cruelle mère » des désirs [3] » : Tu ferais mieux de t'adresser chez le voisin [4].

Un coursier que le vin ranime avec plus de succès, et qui, quoi qu'en dise Horace avec sa modestie vraie ou feinte, résiste mieux à l'effort du temps, c'est celui que Boileau, après Ronsard, appelle Pégase ; car, dans les dernières épîtres, son cavalier n'a rien perdu de la grâce de son allure indépendante et, dans les dernières odes, si Pégase faute parfois, c'est pour s'être livré à des écarts désordonnés dans la carrière périlleuse et sillonnée d'ornières que les Grecs ont parcourue avant lui.

[1] *Ibid.*, I, XV, 18.

[2] Nec certare juvat mero... (Od. IV, I, 31.)

[3] . . . . Desine dulcium
Mater saeva Cupidinum
Circa lustra decem flectere mollibus
Jam durum imperiis... (Od. IV, I, 4.)

[4] Tempestivius in domum
Paulli purpureis ales oloribus
Commissabere Maximi... (*Ibid.*, 9.)

Mais si le vin communique de l'éloquence à Pégase comme la douleur au cheval d'Achille, s'il fouette le génie récalcitrant et que, le piquant d'un aiguillon qui n'est pas sans douceur [1], il lui donne, pour ainsi dire, des ailes, d'un autre côté, il faut avoir bien soin que le cœur, soumis à la même épreuve, ne prenne pas trop de libertés ; il n'aurait qu'à laisser envoler les secrets qu'il renferme [2], soit pour son propre compte, soit pour celui d'autrui, et cela pourrait avoir des conséquences funestes [3]. Sur ce point-là, rien à craindre d'Horace : la durée de ses amitiés confirme le témoignage qu'il porte sur la sûreté de ses relations. La discrétion est pour lui une vertu si essentielle qu'il en donne des leçons [4] et en fait une condition de son amitié [5]. Mais le vin engendre aussi la colère,

[1] Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro... (Od. III, xxi, 13.)

[2] ..... Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyaeo. (*Ibid.*, 15.)

[3] Quid non ebrietas designat ? Operta recludit.
(Epît. I, xv, 16.)

[4] Arcanum neque tu scrutaberis illius unquam
Commissumque teges et vino tortus et ira.
(Epît. I, xviii, 37.)

[5] . . . . ne fidos inter amicos
Sit qui dicta foris eliminet... (Epît. I, v, 24.)

et il se déclare sujet à des accès de cette passion si contraire à l'esprit philosophique : nous allons examiner, d'après lui-même, jusqu'à quel point il est sincère, en nous tenant toujours en garde contre sa perpétuelle ironie.

CHAPITRE V.

LA COLÈRE.

Pourquoi l'on avoue ses défauts ; l'irascibilité d'Horace ; les emportements de sa jeunesse ; il se calme avec l'âge ; l'indulgence entre amis ; heureux contraste.

Nous nous sommes déjà demandé combien dans l'aveu d'un défaut il peut entrer de franchise. On avoue souvent un défaut qu'on n'a pas pour reléguer au second plan ceux qu'on a : en même temps, on fait de l'ombre aux qualités qu'on possède pour leur donner du lustre. Il est possible également qu'on étale un défaut afin de s'en faire honneur et de défier l'opinion. Un autre procédé, qui peut réussir, est encore de faire sa confession pour mettre les autres en demeure d'en faire autant et se prévaloir contre eux de leur si-

lence : c'est le procédé de Jean-Jacques Rousseau, et, au risque de paraître sévère, nous oserons dire que c'est un peu celui de Quintus Horatius Flaccus. Enfin, on peut exagérer un défaut qu'il est inutile de nier, afin qu'en s'assurant d'avance l'absolution pour une partie, on en profite pour le tout; et, en cherchant aussi de ce côté-là le motif qui pousse notre satirique à s'attaquer lui-même, nous ne serions pas étonné d'avoir raison. Sans sortir de la troisième satire du livre premier nous trouverons peut-être la preuve de ces deux allégations.

En effet, dans cette satire écrite vers l'an 39, pendant la période militante de sa vie, le principal objet d'Horace est de riposter aux jaloux qui s'en prennent à sa vie privée, comme, dans la quatrième satire, il se met en guerre contre ceux qui contestent son mérite littéraire. Or, en confessant ses petits torts [1], s'il ne dit pas, comme Rousseau, que ce sont des peccadilles, il le montre en opposant à sa conduite celle du chanteur Tigellius le Sarde, l'homme des contradictions et des

[1] . . . . Quid tu ?
Nullane habes vitia ? Imo alia et fortasse minora.
(Sat. I, III, 19.)

extrêmes [1]. En effet, le portrait qui fait le pendant de Tigellius et qui est celui d'un personnage affligé de légers défauts recommandés à l'indulgence, ne peut guère être que celui de l'auteur, bien qu'Acron y reconnaisse quelques traits qui pourraient convenir à Virgile [2]. Acron doit se tromper, car les premiers mots du signalement (*iracundior est paulo*, il est un peu plus emporté qu'il ne faut) ne se rapportent nullement à ce qu'on sait de Virgile, qu'on appelait *la jeune fille* [3] pour sa modestie et sa douceur. Au contraire cela concorde très bien avec plusieurs passages dans lesquels la ressemblance n'est pas douteuse : en effet, l'*iracundior* signalé ici a bien l'air d'être l'*iracundus* noté en tête du chapitre précédent, et l'*irasci celer* de la dernière épître du premier livre [4] ; et quand, par la bouche de Dave, Horace se reproche de pousser la colère jusqu'à la rage, *horrendam rabiem*, cette exagération ne peut être qu'une demi-ironie destinée à faire sourire le

[1] Nil aequale homini fuit illi... (Sat. I, III, 9.)

[2] Acron ad Sat. I, III, 29. (*Ibid.*, Orelli, note.)

[3] *Vita Donati*, p. 57.

[4] Irasci celerem, tamen ut placabilis essem. (Epît. I, XX, 25.)

lecteur et à le mettre en veine d'indulgence. Et enfin, ce qui achève de nous enlever le doute, c'est que ledit portrait nous représente un homme peu soigneux de sa toilette et de sa coiffure [1], que nous retrouvons encore dans le morceau auquel nous avons emprunté nos cinq adjectifs [2] *invidus*, *iracundus*, *iners*, *vinosus*, *amator*. Mais cette négligence doit plutôt être mise sur le compte de la paresse, ou, si elle est affectée, de l'orgueil : or, pour le moment, nous n'avons affaire qu'à la colère.

Celui qui observe la forme et la marche de cette passion chez Horace reconnaîtra probablement qu'en la qualifiant de vivacité ou d'emportement, nous en donnons le véritable diagnostic. Le mot *rabies* que nous venons de citer, et qui serait excessif en latin, nous a donné en français le mot *rageur* qui ne serait pas ici tout à fait déplacé : pour être rageur, on n'est pas méchant, on est seulement trop vif, trop docile au premier mouvement. Mais quand ce premier mouvement cède la place

[1] . . . . rideri possit eo quod
Rusticius tonso toga defluit... (Sat. I, III, 30.)

[2] Si curatus inaequali tonsore capillos
Occurri, rides... (Epît. I, I, 94.)

au second avec une facilité que l'habitude peut augmenter, alors, la réflexion intervenant, l'émotion, d'abord douloureuse, causée par une injure personnelle, s'adoucit et ne laisse au cœur qu'un sentiment plus désintéressé de mépris pour l'injustice et la sottise; cependant, si nous n'avions commencé par souffrir nous-même, nous nous inquiéterions peu de ce que la morale et le bon sens peuvent avoir à souffrir. Eh bien, on peut suivre jusqu'à un certain point dans Horace cette sorte d'épuration progressive de la colère [1].

Dans sa chaude jeunesse, *calida juventa* [2], il a naturellement la tête chaude, et le premier mouvement est lent à céder la place au second. Malgré tout ce que les ciseaux de la critique la plus incisive pourront retrancher des Epodes, et en réduisant ces pièces à ce qu'elles renferment au fond de violent sous l'érudition grotesque dont elles s'enveloppent parfois [3], il est certain qu'à l'époque où

[1] . . . . mediocribus et quis
Ignoscas, vitiis teneor; fortassis et istinc
Largiter abstulerit longa aetas, liber amicus...
(Sat. I, IV, 130.)

[2] Non ego hoc ferrem calida juventa,
Consule Planco. (Od. III, XIV, 27.)

[3] Epod. XVII.

elles furent écrites, il avait la dent dure, et, bien qu'il s'y mette au rang des agneaux [1], c'est seulement par comparaison avec Maevius. A ce compte-là, il pourrait déjà se dire *placabilis*, sans rancune, comme il le dira dans l'épître à son livre, sous prétexte que, dans l'épode XVII, il fait à Canidie, sa victime de l'épode V, une prétendue amende honorable propre à lui tirer des larmes, non d'attendrissement, mais de rage.

Plus tard, au commencement du second livre des Satires, il se déclare partisan de la paix. « Mais, » ajoute-t-il, « gare à celui qui » me fait sortir de mon caractère... Dans vo- » tre intérêt, ne me touchez pas [2]. » Or, comme c'est lui qui attaque ordinairement, cette paix qu'il réclame ressemble fort à celle de Diceopolis dans *les Acharniens*; c'est une paix unilatérale et unipersonnelle : tous les droits pour lui et toutes les obligations pour les autres; et le jour où, vers la fin de sa

[1] Lupis et agnis quanta sortito obtigit,
Tecum mihi discordia est... (Epod. IV.)

[2] Nec quisquam noceat cupido mihi pacis ! At ille
Qui me commorit, melius non tangere ! Clamo.
(Sat. II, I, 44.)

carrière, il demandera une trêve [1], c'est plutôt lui qui l'accordera. Mais déjà dans ses satires, bien qu'il ait des ennemis [2], et il en faut pour vous tenir en haleine, la colère est chez lui plus facilement digérée et plus prompte à se changer en une malicieuse bonhomie, qui, d'ailleurs, n'étant pas, comme nous l'avons remarqué, moins méprisante pour les autres [3], donne à sa critique un air plus désintéressé. En somme, ses vengeances sont alors plus légères, il n'achève pas ses victimes et sa morsure se termine souvent en un sourire. Il ne blesse qu'en passant, comme pour les besoins de son raisonnement et de son vers et, par une attention presque charitable, il répartit équitablement ses attaques entre un plus grand nombre d'individus : Rufillus rendra à Gargonius [4] les rires qu'il ne pourra supporter, et les ridicules de Furius Bibaculus [5] consoleront la sottise de Fannius [6].

[1] . . . . diludia posco. (Epît. I, XIX, 47.)

[2] Ludus enim genuit trepidum certamen et iram,
Ira truces inimicitias et funebre bellum. (*Ibid.*, 48.)

[3] Vid. *supra*, ch. II.

[4] Pastillos Rufillus olet, Gargonius hircum.
(Sat. I, II, 27, et I, IV, 92.)

[5] Sat. I, X, 36, et II, V, 41.

[6] Sat. I, IV, 21, et I, X, 80.

Remarquons en outre que sa réputation et sa fortune commencent à prendre une meilleure tournure : l'indulgence de la fortune a toujours un effet sur le caractère. Il s'est élevé assez haut pour que les traits de l'envie perdent une partie de leur force en arrivant à lui et il commande la situation, distribuant son blâme moqueur avec l'assurance de celui qui peut dire, comme le personnage de la comédie : « Je suis fort, j'ai bon maître [1], » et qui peut même faire appel au peuple : car il l'a pour lui tout entier, jusqu'aux enfants et aux vieilles femmes [2]. Et peut-on compter pour rien le plaisir d'observer les sots avec un retour satisfait sur soi-même, de renfermer d'abord ses sentiments personnels pour les étudier ensuite à loisir et les décrire dans un récit semblable à celui de la neuvième satire du premier livre, où votre patience imperturbable n'est qu'une avance perfide aux ridicules importunités d'un fâcheux doublé d'un imbécile?

Voilà les plaisirs que nous procurent nos

[1] Molière, *Amphit.*, scène I.

[2] ..... quodcumque semel chartis illeverit, omnes
Gestiet a furno redeuntes scire lacuque
Et pueros et anus. (Sat. I, IV, 34.)

ennemis; mais il en est un plus doux que l'on peut tirer de ses amis, quand on en a, c'est celui de leur pardonner leurs défauts et de leur passer leurs travers, à charge de revanche [1]. Dans ce cas, la douceur dont on fait preuve envers eux vous rend plus sévère pour vous-même; elle vous porte à vous accuser afin qu'ils aient aussi l'occasion d'exercer leur indulgence à votre égard. Leçon de charité très remarquable! car elle forme, avec l'ensemble de la philosophie généralement égoïste d'Horace, un agréable contraste, un heureux intermède. Cela rafraîchit le sang, comme dit la Bruyère [2], et cela lui a porté bonheur : car l'observation de ce principe, jointe à une discrétion absolue [3], dut lui servir à charmer autrefois ses puissants amis, comme il charme aujourd'hui ses lecteurs.

[1] . . . . Amicus dulcis, ut aequum est,
Cum mea compenset vitiis bona, pluribus hisce,
Si modo plura mihi bona sunt, inclinet. Amare
Si volet hac lege, in trutina ponetur eadem.
(Sat. I, III, 69.)

[2] Chapitre de *l'Homme*, Ed. Servois, p. 60.

[3] Arcanum neque tu scrutaberis illius unquam
Commissumque teges, et vino tortus et ira.
(Epît. I, XVIII, 37.)

CHAPITRE VI.

LA PARESSE.

La paresse selon Epicure ; les visites à Rome ; le travail pénible et le travail facile; la rêverie; la douleur d'écrire; la paresse laborieuse ; une mauvaise excuse.

Ce qui pouvait lui nuire, c'était sa paresse à célébrer les actions d'Auguste, et ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime. Pour le reste, Horace est-il réellement paresseux, comme il le dit, ou se moque-t-il de nous une fois de plus? La paresse! voilà bien une passion digne de ce nom, une passion passive, qui se suffit à elle-même, une passion du goût d'Epicure et de ses dieux. Il s'agit de savoir jusqu'à quel point Horace a participé en ce sens à la nature divine.

Nous venons de dire qu'il était assez négligent dans sa toilette; mais les dieux d'Epicure n'en font pas, et la comparaison manque ici d'un terme. Ce qu'il peut avoir de commun avec eux, c'est de s'occuper aussi peu que possible des affaires du prochain [1]; mais, comme il n'est qu'un simple mortel, il ne peut s'en désintéresser tout à fait. Il a beau dire : Je ne suis que le fils d'un affranchi, et se retrancher derrière sa roture et sa piété filiale, de temps en temps il doit s'exécuter : aussi faut-il voir sa mauvaise humeur [2] quand ses intérêts ou ses relations le tirent de son repos pour le rejeter dans l'agitation de Rome, dans le monde des visites fatigantes [3] et des vaines occupations [4], *opella*. Assurément, il lui faut de la vertu pour se mettre en mouvement : heureuse-

[1] Nam mihi continuo major quaerenda foret res
Atque salutandi plures... (Sat. I, VI, 100.)

[2] Me constare mihi scis et discedere tristem
Quandocumque trahunt invisa negotia Romam.
(Epît. I, XIV, 16.)

[3] Hic sponsum vocat, hic auditum scripta relictis
Omnibus officiis ; cubat hic in colle Quirini
Hic extremo in Aventino... (Epît. II, II, 67.)

[4] . . . . opella forensis...
(Epît. I, VII, 8.)

ment sa vertu est récompensée et, le jour où on lui commande une ode officielle, il a le droit de répondre : « Est-ce que vous croyez » qu'on peut faire de la haute poésie au milieu » de tous ces tracas et de toutes ces fati- » gues » [1]? La paresse y gagne en somme.

Aussi bien, si elle a empêché plusieurs odes de voir le jour, nous ne devons pas lui en vouloir autant que si elle nous avait privés d'une fine satire ou d'une badine épître. Mais il n'en est probablement rien; car sa froideur envers la Muse lyrique. comme son horreur des affaires, paraît plutôt tenir au besoin de s'observer lui-même et les autres dans le calme de la réflexion et du souvenir, puis, une fois ses idées mûres, de s'en débarrasser en mettant au jour une de ces œuvres si curieusement élaborées qui paraissent des improvisations [2] et qu'on appelle aujourd'hui des *sermones*, sermons, sans distinguer les satires des épîtres.

[1] . . . . hic ego rerum
Fluctibus in mediis et tempestatibus Urbis
Verba lyrae motura sonum connectere digner ?
(Epît. II, II, 84.)

[2] Ludentis speciem dabit, et torquebitur.
(Epît. II, II, 124.)

Comme philosophe, il prétend commander à son cœur; comme poète, il est gouverné par son esprit. L'ode, surtout l'ode pindarique, c'est le devoir en retard, c'est le rythme symétrique et obligatoire; le *sermon*, c'est l'esprit en vacances qui joue avec l'hexamètre et en fait ce qu'il veut. C'est l'ode qui lui vaut le plus d'admiration de la part du public et de la sienne [1], c'est elle qui l'a sacré poète, qui a tout fait pour lui : raison de plus pour l'abandonner le plus tôt possible, pour protester quand on l'y ramène [2], et s'en consoler au besoin en la forçant à chanter un air d'épode avec l'archet d'Archiloque sur la lyre d'Alcée. Ses hexamètres, au contraire, après ses ïambes, lui ont fait beaucoup d'ennemis, et cependant il y revient vers la fin de sa carrière avec autant d'assiduité qu'au commencement. Il dirait volontiers à cette Muse pédestre comme Virgile à Pollion : *A te principium, tibi desinet* [3]. C'est plus fort que lui : il ne dit plus

[1] Totum muneris hoc tui est
Quod monstror digito praetereuntium.
(Od. IV, III, 21.)

[2] Phoebus volentem praelia me loqui
Victas et urbes increpuit lyra... (Od. IV, XV, 1.)

[3] Virg., *Bucol.*, VIII, 11.

dans les Epîtres, comme dans les Satires, que le besoin d'écrire lui ôte le sommeil; mais le fruit de ses veilles est aussi abondant à l'époque où il écrit à Julius Florus [1], qu'à celle où il consultait Trébatius sur ses insomnies prétendues [2]. En tout cas, si le sommeil lui manque, il n'en est pas de même du rêve; lui aussi on pourrait l'appeler *le rêveur*; il est de l'espèce des contemplateurs qui rêvent tout éveillés et c'est là sans doute ce qu'il entend par sa paresse.

Mais peut-on appeler ainsi cet état de l'esprit au repos qui se recueille et attend la visite de l'inspiration? C'est l'heure des lectures pour soi [3], des associations d'idées qui raniment les souvenirs éteints et font défiler devant nous les personnes et les choses oubliées, les amis morts et les illusions défuntes; alors, des impressions qui ne nous avaient d'abord pas frappés, des observations faites sans nous en apercevoir nous reviennent subitement éclairées et comme nouvelles, et l'esprit, qui flotte et s'abandonne, se laisse tirailler dans tous les sens en attendant

[1] Epît. II, II.

[2] Sat. II, I.

[3] Contractusque leget. (Epît. I, VII, 12.)

qu'il prenne sa direction. Les projets se succèdent et semblent se rapprocher de leur fin, comme les désirs de leur objet : on possède sa maison de Tibur en imagination avant de l'avoir en réalité ; on gouverne ses passions et le *nil admirari* paraît facile ; on est aimable avec les autres dans la solitude, grâce à quelques petites réformes de caractère [1] ; on y cultive en soi le don de plaire qu'on peut avoir *infus avec la vie.* Cependant, avec les résolutions vaillantes, germent les pensées heureuses et, au réveil, il en restera toujours quelque chose.

La paresse ainsi comprise, c'est la jachère de l'intelligence, et les idées, *res tenerae*, ne pourraient arriver sans accident à la lumière et vivre [2], si cette période de lente incubation leur avait été d'abord refusée. Il en était ainsi, du moins avant que la propriété littéraire étant heureusement établie, la culture

[1] . . . . neque enim cum lectulus aut me
Porticus excepit, desum mihi. Rectius hoc est.
Hoc faciens vivam melius. Sic dulcis amicis
Occurram. (Sat. I, iv, 133.)

[2] Nec res hunc tenerae possent perferre laborem
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, et exciperet caeli indulgentia terras.
(Virg., *Georg.*, ii, 342.)

intensive n'eût donné dans les lettres des résultats si satisfaisants que les auteurs ont pu vendre leurs produits avant la récolte. Juvénal avait atteint la soixantaine quand il donna au public les primeurs de son génie; Horace, qui aurait vainement attendu cet âge, ne demande aux auteurs dramatiques que neuf ans de patience avant de livrer leurs œuvres à la scène (c'est une manière de dire une longue patience). Quant à lui, si l'on en croit son témoignage, il s'accorde aussi parfois de longs intervalles de réflexion avant de confier ses œuvres au public et même au papier. Dans ces moments-là, les projets de travail lui portent malheur; ses livres favoris, Platon, Ménandre, le trahissent [1]; sa plume ne veut pas marcher, et, comme un mauvais écolier, il creuse sa table et dégrade le mur [2].

Comment reconnaître ici celui qui s'accuse ailleurs de ne pas pouvoir s'empêcher d'écrire?

[1] ..... vultus erat multa et praeclara minantis
Si vacuum tepido cepisset villula tecto.
Quorsum pertinuit stipare Platona Menandro,
Eupolin, Archilochum, comites educere tantos?
(Sat. II, III, 9.)

[2] Culpantur frustra calami immeritusque laborat
Iratis natus paries dis atque poetis. (*Ibid.*, 7.)

C'est qu'il faut distinguer entre la conception et l'enfantement de la pensée, entre l'entrée et la sortie : c'est la dernière qui est dure, *hoc opus, hic labor est.* C'est à la douleur d'écrire que les bons écrivains peuvent se reconnaître eux-mêmes : les pensées trop nombreuses se pressent et s'étouffent et vous arrivent dans un piteux état ; d'autre part, les mots impropres affluent à leur rencontre, et ceux qu'on cherche sans les bien connaître, qui existent et qui, comme dit La Bruyère, « quand on les a enfin trouvés, semblaient de-» voir se présenter d'abord [1], » sont au contraire les plus récalcitrants. Et quand, après une poursuite heureuse, on les a saisis et mis au service des idées, si l'on croit que tout est fini, l'on se trompe amèrement : quand on se relit, la phrase est boiteuse, les termes louches et les images discordantes, on n'a pas dit ce qu'on voulait dire ; le style n'est pas l'homme, on ne s'y reconnaît pas. Il n'y a que le sot écrivain à qui ses œuvres ressemblent tout à fait et qui s'en réjouisse, *gaudent simili prole puerperae* [2] ; mais l'autre est

[1] Chapitre des ouvrages de *l'Esprit*, 17. édit. Servois.
[2] Od. IV, v, 23.

plein de doute et de défiance, et, avec cela, il faut qu'il affecte un air gai [1].

Voilà ce qui fait qu'Horace, dans sa laborieuse paresse, remaniant sans cesse ses écrits, *scriptorum quaeque retexens*, se recueillait un certain temps avant de leur donner son nom et de les présenter comme ses enfants légitimes. Que dirait-il, lui qui écrivait si peu, s'il savait qu'on écrit autant sur lui et que chacun de ses mots enfante des volumes de commentaires? S'il s'accusait encore de sa paresse, ce serait pour se moquer du travail des autres. Mais il ne s'en accuse pas non plus sérieusement ; s'il était aussi paresseux que cela, il serait paresseux pour l'écrire : écrire sur la paresse est un travail comme un autre. Et il est encore moins sérieux quand il déclare à Pettius qu'il n'éprouve plus aucun plaisir à faire des vers parce qu'il est blessé d'un profond amour [2] : ses odes, y compris le quatrième livre, sont là pour nous faire juger si ses amours étaient aussi profonds

[1] Ludentis speciem dabit et torquebitur...
(Epît. II, II, 124.)

[2] Petti, nihil me sicut antea juvat
Scribere versiculos amore percussum gravi.
(Epod. XI, 1. Cf. Epod. XIV, 6.)

qu'il veut bien le dire, et si, loin de l'empêcher d'écrire, ils n'étaient pas, au contraire, parmi les principaux aliments de son inspiration. Mais n'anticipons pas sur le prochain chapitre.

CHAPITRE VII.

L'AMOUR.

Luxuries, l'amour ou les amours ; l'amour ancien et l'amour moderne ; l'amour chez les poètes et chez Don Quichotte ; — Horace a les yeux tendres ; son éclectisme, ses expansions ; Phryné le fit-elle maigrir ? Ses recettes contre le mal d'amour ; la question d'argent ; les profits de la lyre ; grande dépense de mythologie ; les dédains mal digérés ; Horace donne des consultations. — Son égoïsme et sa sensibilité ; l'amitié a chez lui les délicatesses de l'amour ; analogie des deux sentiments ; les coquetteries de l'amitié ; elle est moins changeante que l'amour.

L'amour, ou les amours, d'Horace sont si légers que le mot de luxure aurait pesé trop lourdement sur notre chapitre ; mais le mot latin dont il a pris les premières syllabes, *luxuries*, pourrait le remplacer. Et, en effet, ce serait ôter à ce mot presque toute sa valeur

et diminuer sa grâce que de le traduire par *luxure* en français : notre adjectif *luxuriant* serait moins éloigné du substantif latin. *Luxuries*, en parlant de la nature, c'est sa folle prodigalité [1] qui répand partout les germes de la vie et marie les plantes et même les êtres animés à tous les vents [2]; c'est le printemps qui jette son feu, « l'excès des fertiles » moissons » qui demande à être retranché pour la beauté du reste. Or, quand nous l'appliquons à nous, le mot, pour changer d'objet, n'en garde pas moins tous ses sens, et, au lieu de lui attribuer celui de débauche, nous pouvons lui continuer le sens Virgilien, *luxuries* : ce serait alors le trop plein de la sensibilité, l'embarras des richesses de l'imagination, l'affluence des désirs qui pullulent et cherchent à se fixer; au fond, c'est la nature qui est coupable, ayant distribué très inégalement les passions et les moyens de les satisfaire : ajoutons qu'elle est surtout coupable envers les poètes.

Ici, gardons-nous de confondre l'amour et

[1] Luxuriem segetum tenera depascit in herba.
(Virg., *Georg.*, I, 112.)

[2] Exceptantque leves auras et saepe sine ullis
Conjugiis vento gravidae... (*Ibid.*, III, 275.)

les amours. L'amour, au singulier, celui qui ramasse toutes ses forces pour les épuiser sur un seul objet, est peut-être moins répandu dans l'antiquité que chez les nations modernes, où la population plus dense, la société plus compacte, les croyances plus rigides, en gênant les mouvements de la passion, l'exaltent et la poussent aux extrêmes. Les Grecs, qui ne donnèrent aucun rôle à l'amour dans l'ancienne comédie et qui ne l'admirent que très tard et exceptionnellement dans la tragédie, ne nous offrent que quelques exemples de cette passion portée au paroxysme, et encore sont-ils fournis par des femmes, comme Phèdre ou Sapho qui, si l'on admet la tradition relative à la cause de son suicide, ne mériterait pas entièrement l'épithète dont la gratifie Horace, *mascula Sappho* [1].

Dans l'autre sexe, on ne pourrait guère citer en Grèce que les amants de la belle Hélène, et toutefois il faut reconnaître qu'ils trouvèrent assez vite des consolations dans le mariage, Ulysse tout le premier, et que, loin de garder

[1] Epît. I, XIX, 28. La légende veut que son amour pour le beau Phaon, amour malheureux, ait causé sa mort volontaire : sa passion était donc féminine.

rancune à Ménélas, leur rival préféré. ils poussèrent l'abnégation jusqu'à s'armer pour sa querelle. A Rome, Antoine, qui, après avoir été débarrassé de Fulvie par la mort et d'Octavie par le divorce, joue, à quarante ans, l'empire du monde pour une femme de trente, Antoine sort de toutes les règles, et Virgile lui-même, chez qui le sentiment a devancé les temps, quand il dépeint un amour inconsolable, le met dans le cœur d'une femme.

Il était réservé à l'ère chrétienne de placer la femme si haut qu'un Montausier dépense quatorze ans de son existence à encenser une Julie et qu'un Werther sacrifie la sienne pour une Charlotte [1]. Les femmes, qui nous attirent toujours vers les choses défendues, ne causent de suicides que depuis qu'on a interdit ce moyen de sortir de la vie. Mais si,

[1] On objectera que Werther ne se tue pas pour Charlotte, mais parce que tout dans la vie le froisse et l'humilie. Il est possible que le mal d'amour laisse une place à d'autres souffrances. Mais quand un amoureux a des tentations de tuer le mari, et que, dans son testament écrit *in articulo mortis*, il s'exprime ainsi : « Je veux, » Charlotte, qu'on m'ensevelisse avec ces habits ; tu les as » touchés, consacrés... Charlotte, Charlotte, adieu », il est difficile de ne pas *trouver la femme*.

chez les anciens, l'on rencontre rarement cet amour qui, tout en se disant éternel, finit parfois brusquement, si l'Amour, qui est encore un enfant, ne blesse pas d'ordinaire aussi cruellement que lorsqu'il a pris la figure d'Iule, ses blessures sont plus fréquentes : du reste, si elles étaient mortelles, il ne pourrait pas les multiplier; aussi n'occasionnent-elles d'habitude qu'une maladie qui se guérit par elle-même ou par une autre [1], une incapacité de travail momentanée, comme celle dont Horace se plaint à Mécène [2], à tort ou à raison.

Les poètes modernes ont été, si nous les en croyons, plus profondément touchés par la même passion, et pourtant, au lieu de suspendre chez eux la production poétique, il semble qu'elle ait eu plutôt pour effet de l'exciter. Grâce au progrès des idées et des mœurs, ils ont pu faire vibrer les cœurs en chantant l'amour unique, éternel, vainqueur de la vieillesse et de la mort : c'est ce qui résulte de la lecture de leurs ouvrages... sinon

[1] Emovit veterem mire novus.. (Sat. II, III, 28.)

[2] Deus, deus nam me vetat
Incaeptos, olim promissum carmen, iambos
Ad umbilicum adducere. (Epod. XIV, 6.)

de leur biographie. Du reste, ils ne sont pas les seuls qui soient, selon le mot de Pascal, tantôt anges, tantôt bêtes; mais ils ont, entre tous, la faculté de se dédoubler qui fait de l'homme un grand enfant, *puer mutatur in horas*, et le démenti que leur vie peut infliger à leurs écrits n'ôte rien à leur sincérité. Ils possèdent plus encore que l'orateur le don d'acquérir par l'effort de l'imagination cette conviction momentanée qui se répand ensuite comme une contagion sur la foule des auditeurs et des lecteurs.

Horace aussi est poète et l'homme en lui se sépare à l'occasion du philosophe [1]; mais, sur le point qui nous occupe, sa morale beaucoup moins élevée et ses prétentions plus modestes ne l'exposaient pas à des chutes aussi profondes que peut l'être *la chute d'un ange*. Il était fait pour son temps et son temps était fait pour lui. Tout le monde a pu voir dans nos Musées le tableau qui a pour sujet la présentation d'Horace à Mécène par Virgile; mais l'imagination la plus hardie recule-

[1] Nunc agilis fio et mersor civilibus undis
Virtutis verae custos rigidusque satelles ;
Nunc in Aristippi furtim praecepta relabor...
(Epît. I, I, 16.)

rait à l'idée de se peindre un Horace présenté à Catherine de Vivonne et tressant une guirlande à Julie au lieu d'une couronne à Lamia [1], ou bien encore un Horace adorant une divinité mortelle et jalouse, au lieu de Vénus « l'éternelle volupté des hommes et » des dieux. » Il était là-bas bien plus dans son rôle et son culte était bien mieux récompensé. Cette bonne reine Vénus, il la met à tous les emplois ; il la fait voyager, l'envoyant tantôt chez Glycère [2], tantôt chez Chloé [3], pour les réduire à la raison : enfin, il lui donne tant d'occupation, il la fait aller et venir de tant de côtés que les savants ne s'y reconnaissent plus [4].

A plus forte raison Horace, cet homme si ménager de sa personne, ce philosophe si pratique, ne pouvait-il naître au dix-neuvième

[1] ..... Necte meo Lamiae coronam. (Od. I, XXVI, 8.)

[2] . . . . vocantis
Ture te multo Glycerae decorem
Transfer in aedem. (Od. I, XXX, 2.)

[3] Regina, sublimi flagello
Tange Chloën semel arrogantem. (Od. III, XXVI, 11.)

[4] Cf. Teuffel, *De Horat. amorib.* (Jahns Archiv., 1840, p. 325-374.) Voir les opinions diverses dans Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, v. 1, *in fine*. (Didot, 1858.)

siècle, dans un temps où l'amour, de divin, est devenu fatal et où, grâce à l'invention de l'imprimerie et des armes à feu, les suicides absorbent une notable part de la curiosité publique : ce qui est plus rare et plus piquant, c'est le cas de ceux qui, placés dans l'alternative de s'immoler à leur divinité ou de l'immoler elle-même, préfèrent le second parti. Mais ce sont là heureusement des excentricités : laissons à d'autres le soin de médire de leur siècle, et, après avoir reconnu l'amélioration que le temps et le climat ont pu produire dans nos mœurs, passons à celles d'Horace.

Don Quichotte aimait Dulcinée sans l'avoir jamais vue : c'était une folie issue de son cerveau comme la déesse de la sagesse de celui de Jupiter, et, de la tête, elle lui était tombée sur le cœur. C'est par les yeux que celui d'Horace était accessible; on pourrait dire qu'il avait les yeux tendres au moral, comme il dit lui-même qu'il les avait tendres au physique. En véritable artiste, il est surtout frappé de la grâce des formes et des contours; c'est un Pygmalion dont la fantaisie légère voltige dans un musée de statues vivantes : moins amant qu'amoureux et moins

amoureux qu'amateur, *amator*. La deuxième satire du premier livre est une étude de modelé d'une exactitude presque anatomique. Il y a même de l'anatomie comparée : « Quel » beau cheval, quelle magnifique encolure, » quel garrot! » Mais « tout cela repose sur des pieds trop faibles [1] ». Deux lignes plus bas il s'agit d'un autre sujet (ce n'est plus un cheval, c'est une autre *res mancipi*, une esclave ou une affranchie); là encore ce sont les pieds qui gâtent le reste ; en effet, ceux-ci sont trop forts, ainsi que le nez [2] : c'est dommage, car « le bras et la jambe sont irréprochables ». Et ce n'est pas ici du cynisme, comme dans Montaigne [3], c'est de l'éclectisme.

Contrairement à la règle qu'il impose aux auteurs dramatiques d'observer l'unité dans leurs fictions, il est, dans la vie réelle, par-

[1] Regibus hic mos est, ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt, ne, si facies, ut saepe decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem
Quod pulchrae clunes, breve quod caput, ardua cervix.
(Sat. I, II, 86.)

[2] . . . . O crus ! o brachia ! verum
Depugis, nasuta, brevi latere ac pede longo est.
(*Ibid.*, 92.)

[3] Liv. III, c. III ; vol. II, p. 247 et suiv., édit. Leclerc, et l. I, c. XXIX, p. 225.

tisan de la pluralité. Dans Lalagé, ce qui le frappe, ce qu'il retient, c'est son épaule blanche comme la lune [1]; dans Licymnie, ce sont « les brillants de ses yeux » et le velouté de sa voix [2]; ce n'est pas Glycère qu'il aime, c'est le teint de Glycère [3], et ce n'est pas non plus Tyndaris, c'est sa flûte et sa musique [4], dont il fera les paroles : car, en ces temps heureux, la musique et la poésie s'entendaient mieux ensemble qu'aujourd'hui. Lorsqu'il est tenu à distance par l'objet de son admiration, celle-ci prend un autre caractère : vue de loin, c'est par l'ensemble et la pose gracieuse que la beauté le saisit et lui inspire de délicieuses comparaisons. Chloé, qui l'évite, est « semblable à un jeune faon

[1] Non Chloris albo sic humero nitens,
Ut pura nocturno renidet
Luna mari... (Od. II, v, 18.)

[2] Me dulces dominae Musa Licymniae
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos... (Od. II, xii, 13.)

[3] Urit me Glycerae nitor... (Od. I, xix, 5.)

[4] . . . .
Nam seu mobilibus veris inhorruit
Adventus foliis, seu virides rubum
Dimovere lacertae
Et corde et genibus tremit (Od. I, xxiii, 5.)

» qui cherche dans la montagne vierge sa » mère palpitante : ce n'est pas sans trembler » au moindre souffle du vent dans la forêt ; » soit que l'arrivée du printemps redresse » les feuilles et les agite, soit que les verts » lézards raient le buisson, la frayeur secoue » son cœur et ses genoux. » L'attitude est aussi frappante que celle du chevreau qui, dans la ballade de Musset, observe avec inquiétude la marche silencieuse de la lune :

Le noir chevreau qui doute,
Pendu sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Lydé n'est pas moins sauvage que Chloé ; mais il est probable qu'elle a plus de défense ; car elle est comparée à « une cavale de trois » ans lâchée dans une vaste prairie où elle » bondit et fait la folle [1] ». C'est une femme pur sang ; elle doit être issue d'une noble lignée, de même que Phyllis, la servante de celui qu'il appelle Xanthias le Phocéen [2] :

[1] Quae, velut latis equa trima campis,
Ludit exsultim, metuitque tangi... (Od. III, xi, 9.)

[2] Ne sit ancillae tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu... (Od. II, iv, 1.)

encore une personne bien gardée, dont son âge l'éloigne, dit-il, (nous avons vu que la raison n'est pas suffisante), et probablement aussi la vigilance du maître; « elle est, » écrit-il, en plaisantant il est vrai [1], « elle est sans nul » doute de sang royal; sa généalogie est mar- » quée sur ses bras et sur sa figure ». Lorsque Boileau, empruntant à Juvénal sa hardiesse, s'écrie, en comparant les nobles dégénérés à des chevaux indignes de leurs ancêtres :

Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard [2],

il procède, on le voit, en sens inverse : ici, c'est la dégradation par le vice; là-bas, c'était l'anoblissement par la beauté.

Mais laissons là Boileau qui, en fait

[1] Sans doute le ton de l'ode est ironique; mais l'ironie est plutôt à l'adresse du maître. En mettant sur le même plan l'avantage de la beauté et celui d'une haute naissance, Horace a pu donner en riant sa véritable opinion; d'autant plus qu'il préférait, pour son compte, le premier au second, et qu'entre Phyllis et un laideron d'une famille historique comme l'*anus libidinosa* de l'épode VIII, son choix n'eût pas été douteux.

[2] Boileau, sat. X, 35.

d'amour, se contente de recommander aux autres poètes d'être « amoureux »[1], ce qui est très méritoire de sa part. En disant que l'amour pénètre dans Horace par les yeux nous n'avons fait que reconnaître en lui un phénomène qui se produit ordinairement chez le commun des hommes aussi bien que chez les poètes; seulement il y a des moments où l'impression agit plus fortement que dans d'autres. Pour la ressentir vivement il ne faudrait pas être dans la disposition d'esprit d'Hamlet quand il dit que « l'homme ne lui » plaît pas, ni la femme non plus. » Horace, d'ailleurs, ne partage pas cette opinion, au moins pour la seconde partie; cependant il y a des circonstances où il est plus particulièrement porté à la tendresse : ainsi, dans l'expansion de la joie, par l'effet du bon vin[2], ou d'une heureuse nouvelle. Auguste revient de l'Espagne après l'avoir pacifiée, Horace rayonne et envoie proposer à Néère un traité

[1] ..... pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète ; il faut être amoureux.
(*Art poét.*, II, 43.)

[2] . . . . generosum et lene requiro
Quod me Lucanae juvenem commendet amicae.
(Epit. I, xv, 20.)

de paix ; de même le retour de Numida, qui reparaît sain et sauf après dix ans de campagnes dans le même pays, provoque également de sa part un retour de jeunesse [2].

Après avoir constaté que l'amour pénètre chez Horace par les fenêtres (c'est ainsi que Cicéron appelle les yeux), voyons quel accueil il reçoit et comment il se comporte. De toutes les passions, l'amour en est une aussi qui mérite bien ce nom : il est passif, involontaire (nous ne parlons pas des *amours de raison* inconnus des anciens); c'est une maladie qui, comme les autres, vient vous chercher sans votre permission et vous absorbe, comme une Charybde [3], tantôt aiguë et subite, tantôt lente et chronique [4]; c'est un mal noir, *teter morbus* [5], qui blesse, qui fait des lésions, des ulcères [6]; qui, venu,

[1] Od. III, XIV, 21.

[2] Dans sa joie, il invite la belle Damalis, buveuse infatigable.
(Od. I, XXXVI, 13.)

[3] . . . . Ah miser,
Quanta laboras in Charybdi. (Od. I, XXVII, 18.)

[4] ..... Me lentus Glycerae torquet amor meae.
(Od. III, XIX, 28.)

[5] Catulle, LXXVI.

[6] . . . . jecur ulcerosum. (Od. I, XXV, 15.)

non des marais, mais des rochers [1]. attaque, comme le vautour de Prométhée, le foie [2] (nous dirions aujourd'hui le cœur) de la victime : nous avons changé tout cela, mais chez les anciens, le foie des victimes avait des propriétés qu'il a perdues. L'amour, c'est un poison qui se répand dans les veines, car Vénus [3], comme Apollon, lance des flèches empoisonnées à droite et à gauche [4], à moins qu'elle ne vous vise particulièrement. Mais ordinairement elle distribue ses coups au hasard : Lycoris, au petit front [5], aime Cyrus qui brûle inutilement pour la chaste Pholoé;

[1] . . . . duris in cotibus illum
Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis edunt.
(Virg., *Bucol.*, VIII, 43.)

[2] Non ancilla tuum jecur ulceret ulla...
(Epît. I, XVIII, 72. Cf. Od. I, XXV, 15.)

[3] Au rapport de Quintilien, il y avait à Sparte une *Venus armata* et, dans son jeune temps, on leur donnait comme devoir le sujet suivant : *Cur armata apud Lacedaemonios Venus?* Ce sujet de devoir leur plaisait beaucoup.

[4] Sic visum Veneri, cui placet impares
Formas atque animos sub juga aëna
Saevo mittere cum joco. (Od. I, XXXIII, 10.)

[5] Insignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor ; Cyrus in asperam
Declinat Pholöen... (*Ibid.*, 5.)

Horace voudrait répondre aux avances d'une personne qu'il estime, mais c'est pour Myrtale qu'il en tient, Myrtale plus violente « que » les vagues de l'Adriatique quand elle échan- » cre le golfe de Calabre [1] ». C'est comme une épidémie; une seule personne suffit pour disséminer le mal : telle est Phryné qui ne se contente pas de faire maigrir Horace [2], il lui faut d'autres victimes.

Rassurons-nous, il ne maigrit pas, et cette partie de sa personne, qu'il appelle poétiquement son foie, ne fut jamais gravement atteinte, car rien n'indique qu'il ait eu la jaunisse, *morbus regius* [3]. Son mal procède de l'imagination et, sans le comparer d'ailleurs au *Malade imaginaire*, on peut dire que, comme Argan, il aime à se soigner, il s'entoure des médecins de l'âme, des célébrités de la philosophie. Homère est à son chevet, et, dans cette maladie de l'amour, de même que dans l'*Amour malade*, les systèmes

[1] Ipsum me melior cum peteret Venus,
Grata detinuit compede Myrtale
Libertina fretis acrior Hadriae
Curvantis Calabros sinus. (Od. I, XXXIII, 13.)

[2] . . . . me libertina neque uno
Contenta, Phryne macerat. (Epod. XIV, 15.)

[3] *Art. poet.*, 453.

opposés sont en présence : Epicure est le docteur ordinaire, mais, dans les cas graves, on appelle Zénon. Horace a, d'ailleurs, des recettes à lui : tantôt il se guérit par la médecine des semblables [1], un mal chassant l'autre, et parfois ils s'annulent tous les deux, de sorte que, grâce à l'heureuse élasticité de son tempérament, la guérison est complète [2], la place débarrassée et le cœur disponible; tantôt il fait mieux, il prévient la maladie par une abstinence volontaire; c'est de la prophylaxie.

Mais s'il résiste aux entraînements qui pourraient compromettre sa santé, Horace, conséquent avec lui-même, *sibi constans*, ne se tient pas moins soigneusement en garde contre cette incommodité que Rabelais appelle « faulte d'argent. » Il a été question plus haut [3] d'une vieille coquette aux dents gâtées [4] à laquelle nous avons donné le nom générique de Bélise parce qu'Horace ne

[1] Unde expedire non amicorum queant
Libera consilia, nec contumeliae graves,
Sed alius ardor... (Epod. XI, 25.)

[2] Cantamus vacui, sive quid urimur,
Non praeter solitum leves. (Od. I, VI, 19.)

[3] Vide *supra*, p. 58.

[4] Epod. VIII et XII.

lui en donne aucun et parce que son alcôve était encombrée de ces *livres éternels* que maudissait Chrysale : cette personne était très exigeante et très avare en matière de sentiment; mais, étant fort riche et d'une grande famille, ses moyens lui permettaient de racheter ce défaut par sa libéralité dans le reste. Elle aimait à voir celui qu'elle distinguait mieux mis que les autres et revêtu, à ses frais, de tout ce qu'on faisait, en étoffes de pourpre, de plus cher et de plus foncé [1], sans préjudice des cadeaux envoyés à domicile [2]. Horace eut-il les bénéfices de cette situation dont il dépeignit ensuite les désagréments avec une impitoyable précision? Sa pauvreté eut-elle cette audace? Le scoliaste n'en fait pas une question et les mœurs du temps n'y répugnent pas. Quant à nous, nous ne ferons pas difficulté d'admettre qu'il a parlé ici dans la cause d'autrui et qu'il n'a pas été, comme on disait au dix-septième siècle, le malheureux *coupable*. Cela viendrait à l'appui de cette observation déjà faite que les poètes ont la faculté de se dédoubler et de nous

[1] Muricibus Tyriis iteratae vellera lanae... (Epod. XII, 21.)

[2] Munera quid mihi quidve tabellas
Mittis... (Epod. XII, 2.)

faire croire que les choses leur sont arrivées.

Et l'on doit avec d'autant plus de bonne volonté admettre le désintéressement d'Horace sur ce point, que, plus tard, mais il est vrai dans un âge plus mûr, il déclare que l'amour vaut mieux que tous les trésors. Tout le temps qu'il a été agréé par Lydie, il a été plus heureux et plus riche (*beatior* nous laisse le choix entre les deux sens) que le roi des Perses [1]. Il ne donnerait pas un cheveu de Licymnie pour toutes les richesses des monarques fabuleux de l'Orient [2]. Nous pouvons le croire sur parole. Du moment qu'il a ce qu'il lui faut, nous savons qu'il s'y tient; pour lui, le désir est indigence [3], le contingent est l'ennemi du positif; la fortune d'autrui ne le fait pas non plus maigrir, même en vers, et il n'envie pas plus le bien du prochain qu'il n'envie le soleil ou la lune [4].

[1] Persarum vigni rege beatior. (Od. III, IX, 4.)

[2] Num tu, quae tenuit dives Achaemenes
Aut pinguis Phrygiae Mygdonias opes
Permutare velis crine Licymniae...? (Od. II, XII, 21.)

[3] Semper avarus eget... (Epît. I, II, 56.)

[4] Hunc solem et terras et decedentia certis
Tempora momentis sunt qui formidine nulla
Imbuti spectent : quid censes munera terrae?
(Epît. I, VI, 3.)

Mais c'est une raison de plus pour garder le sien et opposer son exemple comme une autre satire aux fous qui se ruinent pour les grandes dames ou pour les autres [1]. A ses débuts, il a une bonne raison pour être serré, il est pauvre; pour l'emporter sur un rival opulent, il ne peut mettre dans la balance que des soupirs tirés du fond de sa poitrine [2] et des larmes honteuses [3], avec cela, un talent qui n'est pas encore coté bien haut : c'est trop peu. On conçoit que, dans ces conditions, le bonheur d'autrui ne fasse pas le vôtre, que le caractère s'aigrisse et qu'on éprouve le besoin de s'en prendre à quelqu'un. Malheur à Maevius s'il choisit ce moment-là pour vous échauffer les oreilles! C'est sur lui que fondra toute la mauvaise humeur.

La satire succède à l'épode; la fortune, qui est femme, sourit au poëte, et elle n'est pas la seule femme dont il obtienne les sourires. Par exemple, il n'ignore pas ce que valent

[1] . . . . Sallustius in quas (libertinas)
Non minus insanit quam qui moechatur. (Sat. I, II, 48.)

[2] . . . . . . amantem et languor et silentium
Arguit et latere petitus imo spiritus. (Epod. XI, 9.)

[3] . . . . . . humor et in genas
Furtim labitur... (Od. I, XIII, 6.)

ces derniers, il ne s'en fait pas accroire ; il sait jusqu'où l'on peut aller sans entamer son bien, ni sa réputation [1]. Bientôt il poursuit son vol et s'élève jusqu'à l'ode : le voilà définitivement lancé. Il est le porte-lyre de la muse romaine [2], le poète en vogue, il

entretient dans ses vers commerce avec les dieux.

Il se fait entre lui et eux un agréable échange de protection et de faveurs de leur part, d'encens et de poésie lyrique de la sienne. Mais la poésie lyrique servira également à payer d'autres faveurs ; l'avare Cinara la recevra comme argent comptant [3] ; si elle fut, comme cela se pourrait, son premier amour [4], il faut reconnaître qu'il ne lui fit pas faire de folies, et cela prouve en outre que l'amour peut aller sans l'estime, car le désintéressement est, dit-il, dans la femme, ce qu'il estime le plus. Doit-on, sous le nom de guerre, ou sous le nom véritable de Lydé, comprendre

[1] . . . . cum meretricibus unde
Fama malum gravius quam res trahit. (Sat. I, II, 58.)

[2] Romanae fidicen lyrae. (Od. IV, III, 23.)

[3] Quem scis immunem Cinarae placuisse rapaci. (Epît. I, XIV, 33.)

[4] Horatii primus amor. (Édition Lucien Müller, v° *Cinara.*)

plusieurs personnes? La sauvage beauté du livre second des Odes diffère-t-elle de la farouche créature du livre III [1]? Les opinions sont libres. Contentons-nous de remarquer que, quelle que soit l'identité de la Lydé du troisième livre, Horace fait pour elle des frais extraordinaires de lyrisme; car il lui consacre toute une grande pièce, à laquelle ne manque ni le *beau désordre*, ni la digression pindarique. Il n'invoque rien moins, pour adoucir la cruelle, que l'entremise de Mercure, le dieu charmeur qui suspendit les aboiements de Cerbère [2] et le mouvement perpétuel des Danaïdes [3]. Quel exemple à connaître [4] et à méditer que celui de ces quarante-neuf sœurs de père qui, condamnées à périr ou à faire périr leurs jeunes époux qui étaient en même temps leurs cousins-germains (*fratres* en latin), préférèrent le crime à la mort! Mais, en regard, le poète place le trait con-

[1] Od. II, xi, 22 ; III, xi et xxviii.

[2] Cessit immanis tibi blandienti
Janitor aulae. (Od. III, xi, 15.)

[3] . . . . stetit urna paulum
Sicca, dum grato Danai puellas
Carmine mulces. (*Ibid.*, 22.)

[4] Audiat Lyce scelus atque notas
Virginum poenas... (*Ibid.*, 25.)

solant d'Hypermnestre qui dit, la nuit, à son mari : « Lève-toi, secoue ce sommeil qui » pourrait devenir éternel... et, si je meurs [1], » fais graver sur mon tombeau ma douleur » fidèle [2]. » Lydé, qui tenait momentanément le sort d'Horace entre ses mains, dut, quoique avec moins d'héroïsme qu'Hypermnestre, adopter vis-à-vis de lui le parti le plus humain ; car, quelques pages plus bas, nous le retrouvons buvant le Cécube chez elle où il s'est invité lui-même pour y célébrer la fête de Neptune [3], avec accompagnement de musique et de mythologie.

La mythologie n'est pas seulement utile pour commencer et pour entretenir les relations, elle sert également à les rompre avec délicatesse. Galatée est sur le point de s'expatrier, on la quitte en bons termes : « Puis» ses-tu trouver le bonheur partout où tu vas » le chercher, et souviens-toi de moi, Gala-

[1] « Surge, » quae dixit juveni marito,
« Surge, » ne longus tibi somnus, unde
Non times detur... (Od. III, xi, 15).

[2] nostri memorem sepulcro
Scalpe querelam (*Ibid.*, 51.)

[3] Festo quid potius die
Neptuni faciam? Prome reconditum,
Lyde strenua, Caecubum. (Od. III, xxviii, 1.)

» tée, tant que tu vivras [1]. » Puis, comme cadeau d'adieu, il fait pour elle en vers exquis une peinture de la situation d'Europe abandonnée par l'amant divin qui prit pour la séduire la forme sous laquelle il avait caché la nymphe Io.

Le congé est galant; seulement ce serait, comme on dit, trop beau, si l'amour était toujours aussi traitable que nous venons de le voir, soit quand il s'agit d'unir les cœurs, soit quand il s'agit de les séparer. Mais lorsque manque l'accord des volontés nécessité dans l'un et l'autre cas par les lois écrites ou naturelles, lorsque le consentement d'une des deux parties fait défaut, on conçoit alors que l'amour rentré puisse se tourner chez l'autre en aigreurs et en mépris. En pareille circonstance, Horace ne sait pas toujours garder ce qu'il a sur le cœur, et, s'il s'accuse d'être colère dans ses poésies familières, il le prouve surtout dans ses poésies lyriques. Plein de politesse pour une personne dont l'amour le laisse froid [2] (à moins qu'elle ne

[1] Od. III, XXVII, 13.

[2] Ipsum me melior cum peteret Venus.

(Od. I, XXXIII, 13.)

soit trop vieille) [1], il en manque parfois totalement à l'égard de celle dont l'indifférence le place dans la situation inverse. Passons sur ses épodes, et ne soyons pas plus sévère que Canidie, s'il est vrai qu'elle les lui ait pardonnées [2]. Oublions également sa satire de début [3] où les femmes et l'amour sont traités avec un sans-gêne cynique. Le consulat de Plancus, pendant lequel il avait la tête si chaude, n'est pas encore bien éloigné [4], et il pouvait, en outre, alléguer comme excuses de ce que nous appellerions ses grossièretés, l'autorité du vieux Caton [5], l'exemple de Catulle et celui de Cicéron, l'autre admirateur de Lesbie, qui, après leur brouille, se permit contre elle des plaisanteries d'autant plus déplacées qu'elles sortaient de sa bouche en présence du Sénat et du peuple romain [6]. Les autres satires du premier livre, comme nous l'avons remarqué dans le chapitre de la

[1] Epod. VIII et XII.

[2] Suivant le scol. Cruq., Canidie serait *la mère bien conservée d'une fille plus belle que sa mère.* (Od. I, XVI.)

[3] Sat. I, II.

[4] Od. III, XIV, 28.

[5] Sat. I, II, 32.

[6] *Ad. Attic.*, I, 16; II, 17 et 21.

Colère, s'écartent moins des règles de la modération, et l'apaisement devient plus sensible encore dans le second livre et dans les Epîtres.

Mais, dans ses poésies lyriques, de même qu'il mérite par moments l'épithète de *placabilis*, de même il y en a d'autres où il justifie encore pleinement celle d'*irasci celer*, et son âge mûr, comme sa jeunesse, est quelquefois sans pitié. Si son goût s'est épuré, les traits, plus fins, n'en sont que plus pénétrants, et la rancune n'en a pas moins son compte. Il est question, vers la fin du premier livre des Odes, d'une certaine Lydie qui dut se conduire bien mal avec lui, si l'on en juge par la violence de son ressentiment : « Ton tour » viendra ; le jour approche où, vieille et dé» préciée, tu subiras, en pleurant au fond » d'une ruelle solitaire, les mépris des hom» mes de mauvaise vie ; alors on te verra gre» lotter sous les rafales du vent de Thrace » pendant les nuits sans lune [1]. » Il n'était pas aussi dur pour elle quand il lui adressait l'ode XIII du même livre où, pour la détacher d'un beau jouvenceau qui la maltraitait, il lui

[1] Od. I, XXV.

offrait un amour éternel [1] et sans égratignures. C'est peut-être qu'à la date de celle-ci, Lydie était encore dans tout l'éclat de sa beauté, tandis que, lorsqu'elle fournissait la matière de l'autre, elle approchait de son déclin [2]. Barine est belle encore : c'est sans doute pourquoi, malgré ses effrontés parjures [3], il la fustige d'une main plus légère, se contentant de la dénoncer comme la terreur des mères et des épouses.

Il faut bien leur laisser l'espoir du pardon, quand elles sont encore jeunes, comme la Lydie du livre III, distincte de celle du livre premier [4], et qui lui inspira l'ode charmante qu'Alfred de Musset n'a pu s'empêcher de traduire [5]. Mais, quand celles qui l'ont trahi ou dédaigné ont décidément perdu tous leurs avantages, il leur sonne la retraite avec

[1] . . . . nec malis
Divolsus querimoniis
Suprema citius solvet amor die. (Od. I, XIII, 18.)

[2] Parcius junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt amatque
Janua limen. (Od. I, XXV, 1.)

[3] Od. II, 8.

[4] Od. I, VIII, 13 et 25.

[5] Od. III, IX.

férocité. Qu'on lise son galant *bouquet à Chloris :* « Compagne du pauvre Ibycus, il est » temps de faire une fin et de couper court à » tes débordements scandaleux. Quand la » mort que tu hâtes est tout près de toi, cesseras-tu, Chloris, de partager les plaisirs » des jeunes filles; vilain nuage, tu salis ces » astres brillants [1]. »

Horace a passé la cinquantaine, lorqu'il écrit le quatrième livre des Odes ; mais le temps, en imprimant sa marque sur son visage, n'a pas aboli dans son cœur la trace des anciennes injures ; elle demeure au fond, *manet alta monte reposta*, aussi ineffaçable que l'outrage des ans. C'est ce qui fait qu'une ode en l'honneur des fils d'Auguste a pour voisine, dans le recueil, une cruelle diatribe contre la malheureuse Lycé dont le tort a été de le laisser pleurer inutilement à sa porte trop bien gardée par un mari peu complaisant ; depuis, il est vrai, elle a eu aussi le tort de se faner : « Lycé, les dieux ont entendu mes vœux, ils les ont entendus, Lycé ; » enfin te voilà vieille, et tu prétends sauver » les apparences ; tu joues et tu bois sans pu-

[1] Od. III, xv.

» deur [1]. » Cinara, du moins, a eu l'esprit de mourir jeune; mais « les destins ont dé- » cidé de conserver Lycé jusqu'à ce qu'elle » atteigne l'âge d'une vieille corneille [2]. »

Et ce n'est pas seulement le désir de la vengeance qui l'inspire, c'est aussi le besoin de se consoler, de se représenter le néant de la beauté, comme de tout le reste, et d'arriver au calme par le mépris. Car lorsque l'objet qui lui ôte la tranquillité est jeune, il le vieillit dans son imagination, faute de mieux; il le voit chauve, ridé, « se regardant tout changé » dans son miroir [3] » : heureusement que dans les pays chauds on vieillit plus vite, en général, que dans le Nord. Une autre consolation très efficace est de jouir d'avance du chagrin d'un rival qui sera certainement trahi, il en est sûr : « Combien de fois il pleurera » la perfidie de son amante et l'inconstance » des Dieux [4] ! » Quant à lui, il regarde ses successeurs du rivage, plus heureux encore dans ce rôle-là que le sage de Lucrèce, car il sait ce que les autres doivent souffrir, il a

[1] Od. IV, XIII.
[2] Od. IV, I.
[3] . . . . quoties te speculo videris... (Od. IV, X, 6.)
[4] Epod., XV.

passé par là : maintenant, c'est à son tour de rire [1]. Voilà les remèdes qu'il trouve en lui-même, sans compter ceux qu'il tire de l'extérieur, tels que la campagne, le vin et les livres de philosophie.

On conçoit qu'à la longue un homme aussi bien préparé qu'Horace par ses propres réflexions et par celles des anciens sages à prendre les choses du bon côté, ait acquis assez d'expérience sur la matière pour pouvoir donner quelques bons conseils à ses amis. Ce n'est pas qu'il renonce absolument au service des belles où il a obtenu, dit-il modestement, quelques succès [2] : car, dans l'ode même où il feint de prendre sa retraite, il appelle à son secours la reine de Chypre et de Memphis contre une ennemie de son repos [3], et plusieurs de ses dernières odes indiquent qu'il n'abandonna jamais entièrement le service actif [4]. Cependant, à partir

[1] Eheu translatos alio maerebis amores,
Ast ego vicissim risero. (Epod. XV, 23.)

[2] ... militavi non sine gloria... (Od. III, XXVI, 2.)

[3] O quae beatam dives tenes Cyprum et
Memphin carentem Sitonia nive,
Regina, sublimi flagello
Tange Chloën semel arrogantem. (*Ibid.*, 9.)

[4] Od. IV, I; IV, X et XI.

d'une certaine époque, il aime à intervenir dans les seuls duels que l'usage admît à Rome, les duels d'amour, comme un témoin expérimenté, capable de juger les questions douteuses. Ainsi, nous le voyons à deux reprises, dans les Odes et les Epîtres, s'exprimer d'une façon beaucoup plus élevée qu'Ovide [1] sur les faiblesses qu'on peut avoir pour une personne de condition servile [2]. Mais, s'il faut tenir compte de la position, il faut aussi considérer l'âge, et, comme pour le raisin, patienter, tant que le fruit est acide [3] : on voit qu'il préfère les femmes entre deux âges, seulement c'est entre les deux premiers âges, si l'on divise la vie en quatre parties. Il y a là, comme dans le style, « un point de maturité [4] » qu'on doit savoir saisir, et, s'il ne faut pas devancer le juste moment, il ne faut pas non plus le laisser échapper; c'est ce qui finira par arriver à Néobule que son oncle garde avec un soin

[1] Amor., II, IX.

[2] Od. II, IV, 1; Epît. I, XVIII, 72.

[3] . . . . Tolle cupidinem
Immitis uvae... (Od. II, V, 9.)

[4] La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, n° 10.

jaloux [1], et cependant son amant monte à cheval mieux que Bellérophon [2]. Cet amant devait être l'ami de l'auteur comme l'amant d'Astérie qui voyage pour ses affaires, mais qui reviendra fidèle : c'est Horace qui le garantit [3]. Par exemple, Astérie, de son côté, ne doit pas se prêter, du moins jusqu'à se compromettre, *plus justo*, aux avances du voisin Enipée, bien que ce soit, comme l'autre, un cavalier hors ligne [4].

Voilà des services que l'Horace romain, s'il n'eût pas été plus *voluptueux* que le nôtre, n'aurait pas pu rendre à ses amis, et, ce qui nous intéresse davantage, il ne nous aurait pas laissé des odes comme celle à Chloé [5], où la grâce de la description n'a d'égale que celle du sentiment dans l'ode à Lydie [6].

Il faut avouer d'ailleurs que, dans l'ode à Lydie, le sentiment n'est pas bien profond :

[1] Od. III, XII, 2.

[2] Eques ipso melior Bellerophonte, neque pugno
Neque segni pede victus. (Od. III, XII, 8.)

[3] . . . . scopulis surdior Icari
Voces audit adhuc integer. (Od. III, VII, 21.)

[4] Quamvis non alius flectere equum sciens
Aeque conspicitur gramine Martio... (Od. III, VII, 25.)

[5] Od. I, XXIII. Vide *supra*, p. 176.

[6] Od. III, IX.

elle est plus spirituelle que tendre, et, en général, si l'on a pu dire avec raison que « l'esprit est souvent la dupe du cœur, » ce n'est pas dans les œuvres d'Horace, ou tout au moins dans ses œuvres lyriques, qu'on peut vérifier l'exactitude de cette observation; en un mot, il semble qu'il manque une corde à sa lyre, la corde sensible : il n'est pas mélancolique. Faut-il lui en vouloir, comme on l'a fait, et l'accuser d'égoïsme? Mais, outre qu'il est exorbitant d'exiger qu'on réunisse des mérites qui vont mal ensemble, comme La Bruyère qui voudrait marier Molière avec Térence [1], n'est-ce pas un égoïsme d'un autre genre que de prétendre ramener tout à soi et, parce qu'on a envie de pleurer, de dire au poète : Pleure donc et donne-nous le ton, *dolendum est primum ipsi tibi.* Cependant, sauf les pleurs qui ne se commandent pas toujours, car il n'y a guère que les enfants et certaines femmes qui pleurent à volonté (sans compter les loups de La Fontaine qui pleurent de tendresse), Horace, pour un égoïste, ne manque pas d'une certaine sensi-

[1] « Quel homme on aurait pu faire de ces deux comi-
» ques ! » (La Bruyère, chap. I.)

bilité, et sa dureté se fond quelquefois sous l'influence d'un sentiment généreux, *solvitur acris hiems.* Mais ce n'est pas l'amour qui produit en lui ce changement, c'est l'amitié que La Fontaine, dans la fable des *Deux Pigeons*, ne distingue pas de l'amour et qui ne lui ressemble jamais plus que quand elle en est séparée. « Si on me presse de dire pour-» quoi je l'aymoys » (c'est Montaigne, le grand contempteur de l'amour qui parle de La Béotie), « je sens que cela ne se peut » exprimer qu'en répondant : Par ce que c'es-» tait luy, par ce que c'estait moy... Nous nous » cherchions avant que de nous estre veus, » et par des rapports que nous oyions l'un de » l'aultre qui faisoient en nostre affection plus » d'effort que ne porte la raison des rapports; » je croys par quelque ordonnance du ciel... » Nous nous embrassions par nos noms : et » à nostre première rencontre, qui feust par » hazard en une grande feste et compaignie » de ville, nous nous trouvasmes si prins, si » cogneus, si obligez entre nous, que rien » dès lors ne nous feut si proche que l'un à » l'aultre [1]. » Voilà, à l'occasion de l'amitié,

[1] *Essais*, liv. I, c. XXVII.

une belle description du *coup de foudre* de l'amour, et le mariage de deux âmes ne pouvait être célébré avec plus de magnificence.

Horace est plus simple et moins expansif dans sa première entrevue avec Mécène : cela commence, s'il est permis de continuer la comparaison, comme un mariage de raison; la rencontre des deux âmes, celle du poète et celle du grand seigneur, n'est pas ordonnée d'avance dans le ciel, et la conjonction de leurs astres, qui ne s'opère que dans l'arrière-saison de leur vie [1], est surtout visible à l'époque de la mort d'Horace qui suivit de si près celle de Mécène. Et puis cette amitié, aussi célèbre que celle des deux gentilshommes gascons, n'est pas, comme l'autre, impérieuse, exclusive; elle se concilie fort bien avec d'autres amitiés et se comporte à leur égard d'une manière tout à fait sociable, *socialiter;* Mécène laisse de la place à Virgile, à Varius, à Quintilius Varus, et il aurait tort d'être jaloux et de se plaindre, car il est en bonne compagnie. Mais c'est du côté des femmes, de Lydie, de Glycère, etc., que la

[1] Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum. (Od. II, XVII, 21.)

jalousie eût été légitime, si elles avaient été tant soit peu sentimentales : en effet, on peut dire qu'Horace montre en amitié toutes les délicatesses qui lui manquent en amour ; sa sensibilité dans l'une explique son insensibilité dans l'autre, et, après avoir analysé l'amour, nous ne pouvons négliger l'amitié, qui, considérée en général, est le sentiment qui s'en rapproche le plus, et qui, dans Horace en particulier, usurpe sa place : tellement il affecte son langage, ses manières, ses attentions et peut, comme lui, par moments, s'élever jusqu'au ravissement.

Par exemple, cette expression *la moitié de mon âme* ou, par abréviation, *ma moitié*, qui, après avoir fait longtemps partie du vocabulaire de l'amour, est aujourd'hui démodée et devenue ridicule, Horace l'appliquait, dans sa nouveauté touchante, aux deux amis qui se partageaient son cœur, Mécène et Virgile [1]. Mais les images, comme les mots, ont leur temps, *debentur morti :* ce qui est toujours vrai, c'est que l'amour transfigure la personne aimée à tel point que ses imperfections s'ajoutent à ses charmes. En décrivant ce phéno-

[1] Od. I, III, 8 ; II, XVII, 5.

mène moral, Lucrèce et Molière ne l'ont pas reconnu ailleurs que chez l'amant : Horace va plus loin, il voudrait aux amis la même illusion qui « serait alors décorée d'un nom ho» norable ; » et, réalisant aussitôt son désir, il enseigne à découvrir des qualités sous l'envers de nos défauts : « Il est un peu brutal, » disons qu'il est sincère ; il est un peu pin» gre, disons qu'il est économe. » Il est juste d'ajouter, d'ailleurs, qu'il n'étend pas la même indulgence à la poésie ; car il est probable que les mauvais vers de Mécène n'en bénéficièrent jamais, et, sur ce point, Montaigne, l'admirateur convaincu des sonnets de La Boëtie, a vaincu les Romains, au moins en amitié.

Un autre endroit par lequel l'amitié confine à l'amour, c'est qu'elle n'est pas insensible aux agréments physiques : pour arriver au cœur, il faut d'abord flatter les yeux, ces premiers gardiens qui veillent à la porte. Tibulle a la beauté en partage et Horace lui en sait gré : « Les Dieux », dit-il, « t'ont donné la beauté ; » ils t'ont donné la fortune [1] »... Certes la fortune ne gâte rien, mais ici elle ne vient

[1] Epît. I, IV, 6.

qu'après la beauté. Ce qui l'attire et le fixe surtout, c'est la beauté morale, c'est le commerce d'une belle âme où règnent l'honneur « et l'incorruptible bonne foi, sœur de la » Justice[1] », d'une âme que rien ne dépare et qui réjouisse le cœur comme la blancheur réjouit les yeux. *Candidus*, blanc, c'est son mot pour traduire l'impression qu'il en ressent[2]. Ainsi, dans son voyage à Brindes, il vient de passer une ou deux journées insipides à Formies, la ville des Mamurra, « mais le » lendemain se lève beaucoup plus agréable, » car, à Sinuesse, voici venir Plotius Tucca, » Varius et Virgile, ces âmes si belles que la » terre n'en a jamais produit de plus belles » (de plus blanches). Quels embrassements on » vit alors et quels transports de joie ! Le jour » où je dirai qu'il y a des plaisirs comparables à ceux de l'amitié, on pourra me traiter » de fou ». Voilà le vrai langage de la passion.

Ajoutons qu'il n'y a que la passion pour nous donner la force de nous corriger de nos défauts. En effet, on a vu quelquefois l'amour enfanter ce miracle, et il faut savoir gré à

[1] Od. I, xxiv, 6.
[2] Sat. I, v, 41 ; I, x, 86.

l'amitié d'avoir au moins essayé de le reproduire. Horace a-t-il toujours observé dans la société de ses amis les règles de conduite qu'il se prescrivait à leur égard dans la solitude? C'est possible; dans tous les cas, l'intention était bonne et les vers sont charmants : « Comment pourrai-je me faire bien » venir de mes amis ..., me comporter genti» ment, *belle* [1] »? Ne dirait-on pas un fiancé qui médite de réformer sa vie de garçon? Une supériorité de l'amitié sur l'amour, c'est qu'elle commence ordinairement plus tôt et qu'elle est plus fidèle aux souvenirs de l'enfance et de la jeunesse. On était de la même année, on a étudié sous le même régent, *non alio rege* [2]; on était à côté l'un de l'autre lorsqu'on a pris la toge virile et lorsqu'on a abandonné son bouclier à Philippes [3]; c'est ainsi que se fonde l'amitié. L'amour aussi peut quelquefois sans doute imprimer des traces durables sur l'écorce d'un jeune cœur : on a cueilli des cerises ensemble dans sa vingtième année, comme Rousseau avec M[lles] de Graf-

[1] Sat. I, IV, 136.
[2] Od. I, XXXVI, 8.
[3] Od. II, VII, 9.

fenried et Galley [1], ou des pommes dans sa douzième, comme Damon avec Nisa,

Alter ab undecimo tum vix me ceperat annus ;

mais l'inscription, comme celle d'un chiffre sur un arbre, s'arrête en général à la première lettre : Nisa épouse l'affreux Mopsus et Mlles Graffenried et Gallet monsieur tel ou tel. L'amitié a plus de continuité : c'est une habitude, une seconde nature, et l'amour ne vient qu'en troisième lieu.

Seulement l'habitude a ses inconvénients: elle engendre le dégoût, et l'amour, quand il sait se ménager et se défendre par la coquetterie, peut se renouveler et prolonger son existence : on se brouille pour s'aimer de plus belle, *amantium irae amoris redintegratio.* Or l'amitié, quoique dans un degré moindre, a de ces habiletés naïves : on ne se brouille pas positivement, mais on se fait rare, on se refroidit pour provoquer ensuite la réaction. Le proverbe qui dit que les absents ont tort a tort lui-même en pareil cas : l'absence agit, toute proportion gardée, comme la mort qui ravive les qualités de ceux qui ne peuvent

[1] *Confessions*, partie I, l. I, 4.

plus les déployer. Tout cela se fait naturellement et comme instinctivement ; on éprouve le besoin de s'aimer de loin, on allègue l'éternel prétexte des femmes, la santé ; on n'est pas malade, mais on est si délicat ! On va a la campagne, aux eaux, comme Horace, on y prolonge son séjour, malgré les promesses faites à Mécène, et l'on écrit à cet ami : « Surtout ne me reprochez pas vos bienfaits, car je » vous rendrais tout ce que je tiens de vous. » Il faudrait avoir bien peu de cœur pour accepter une pareille offre ; Horace peut dire à Mécène : Reprenez Tibur, et le dire de bonne foi, sans courir aucun risque. « La conduite du poète en cette circonstance, » dit M. Boissier, « était aussi habile qu'honorable »; on pourrait ajouter qu'elle prouve la solidité d'une amitié qui pouvait se tendre de la sorte et résister aux secousses, *nunc contento, nunc laxo fune.*

Quel que soit d'ailleurs l'effet des absences temporaires sur l'amitié comparée avec l'amour, on peut dire que, le plus souvent, dans l'absence éternelle causée par la mort, elle garde mieux la fidélité du souvenir. Un grand nombre d'amants demandent au ciel la grâce de mourir ensemble, et, le ciel étant

ordinairement sourd à cette demande, quelques-uns se réunissent par une mort volontaire; mais les autres trouvent la plupart du temps des consolations et des compensations. Les amis qui désirent se suivre dans la tombe sont beaucoup plus rares, et il y a peu d'exemples de cet engagement solennel que prend Horace de faire avec Mécène le dernier voyage, engagement qui fut ratifié par les dieux toujours empressés à le servir. Mais si les amis ont encore plus souvent que les amants le courage de survivre aux objets de leur affection, en revanche, ils leur sont plus volontiers fidèles après la mort;

. . . . il est tant de maîtresses,

dit le vieux don Diègue. D'autres amours peuvent refleurir sur les ruines du premier; mais la place de l'ami disparu reste toujours vacante dans le cœur. En amitié, les vieux pigeons, *veteres notique columbi* [1], ne trouvent plus à qui se rapareiller. Leurs enterrements, surtout s'ils ont été annoncés par les journaux, peuvent être très pompeux et attirer une foule d'indifférents; mais il ne leur a plus

[1] Epit. I, x, 5.

été possible d'écrire comme Horace à Septimius, son compagnon d'armes : « Là-bas, » dans ce coin de terre qui me sourit et que » je préfère à tous les autres, tu arroseras la » cendre encore tiède du poète ton ami des » larmes qu'elle attend [1] ».

[1] Od. II, vi, 22.

CHAPITRE VIII.

L'ENVIE.

L'envie, la jalousie et l'émulation ; le chagrin profond de La Bruyère ; Horace, jeune homme pauvre, et Horace, poète arrivé ; sa guerre sans trêve à l'avarice et au luxe insolent ; le petit propriétaire de Tibur et les grands propriétaires. — Trop d'esprit ; les jardins sont trop verts.

L'envie, cette passion honteuse d'elle-même, méritait de passer la dernière. En voilà une qui ne compte plus ses ennemis et qui se voit l'objet de la réprobation universelle. Pour la dépeindre, au moral, les poètes sont allés chercher les images les plus saisissantes, et, sans en citer d'autres, Horace la compare aux plus affreux supplices inventés par les tyrans de Syracuse [1]. Au physique,

[1] Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum (Epit. I, II, 58.)

elle n'est pas plus flattée : maigre comme l'avarice, elle est d'une pâleur encore plus livide; Thersite, l'envieux dépeint par Homère [1], est, en outre, louche, bancal, bossu et surmonté d'une tête pointue où courent quelques rares cheveux. Voilà de quoi nous dégoûter entièrement de cette passion qu'on n'ose s'avouer à soi-même, si bien qu'on sache lire dans sa conscience. On s'y reconnaîtra sans difficulté un grain d'orgueil; mais une tache d'envie, jamais. C'est ce qu'on pourrait appeler, après Pascal, « se crever les » yeux agréablement. »

Et, pourtant, qu'est-ce que l'envie? C'est encore l'orgueil; seulement, au lieu de regarder de haut en bas, *despicere*, elle regarde de bas en haut; c'est la position qui varie. Au lieu de tomber, le mépris monte, et, pour monter, il emprunte des forces à la haine. Mais nous avons vu que l'orgueil proprement dit a du bon : pourquoi l'autre, celui qu'on n'avoue pas, pourquoi l'envie ferait-elle exception ? Il ne faut pas se payer de mots et regarder plus au nom qu'à la chose, sous peine de donner raison au proverbe de *la pou-*

[1] Iliade II, 212.

tre dans l'œil. Quel est le sentiment qui rend telle jolie personne, bien avantagée d'ailleurs par la nature, non pas seulement louche, mais aveugle sur les agréments d'une autre personne de son sexe qui n'est pas moins bien partagée? Ne sort-il pas de la même source où le laid Thersite puisait sa haine contre Achille? Vous me direz que c'est simplement de la jalousie. Soit; mettons aussi sur le compte de la jalousie le plaisir intérieur que chacun peut ressentir des échecs d'un confrère, plaisir auquel cèdent volontiers les écrivains et peut-être encore plus les artistes de la scène, de la palette ou du ciseau. Alors ce n'est qu'une question de degré; au fond, la passion est la même. C'est la même; seulement, à l'extérieur, elle ne répond plus au signalement donné par le poète et elle peut très bien se loger sous des joues roses et sous une face rebondie.

Il y a plus : dans ce monde, où rien n'est absolu, est-ce, à tout prendre, une mauvaise passion que celle qui, nous rendant impatients de la supériorité des autres, peut nous pousser à les atteindre ou même à les surpasser? Et, quand cette même passion anime un homme qui sait la conduire, qui, bien que ne

se sentant pas à sa place, se console d'un côté en se comparant à de plus misérables [1], et acquiert ainsi de l'autre le sang-froid nécessaire pour atteindre au point vulnérable ceux que la fortune élève lorsqu'elle veut, comme dit Juvénal, faire ses farces [2]; alors cette passion, étroite et personnelle à l'origine, s'élargit et s'élève, et le principe est justifié par la fin.

Un écrivain des plus sensibles à ce chagrin profond qui finit par s'épancher en satires, c'est Jean de la Bruyère. Quoiqu'il se dise gêné dans la satire, parce qu'il est « né chré- » tien et Français [3] », nul n'a le mépris plus large et ne garde plus soigneusement le souvenir des offenses reçues de chacun en particulier pour les rendre à tous en masse; nul ne réussit mieux à mêler sa cause personnelle avec celle de la justice et de la vérité. Horace, grâce aux circonstances et à sa situation

[1] (Nemone)... se majori pauperiorum
Turbae comparet... ? (Sat. I, I, 111.)

[2] Secretum que sibi mimum parat...
Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit quoties voluit Fortuna jocari.
(Juvén., Sat. VI, 118, et III, 39.)

[3] Chapitre des ouvrages de *l'Esprit, in fine.*

beaucoup moins désagréable que celle de précepteur des descendants de Condé, Horace y met beaucoup moins de passion. Il a le cœur moins gros d'amour-propre blessé ; l'écart entre lui et *les grands* est bien moindre et il a les nerfs plus durs à la souffrance. Sans doute, il a l'épiderme sensible, *melius non tangere;* mais les blessures ne pénètrent pas bien avant, et si, comme les autres satiriques, il a sa revanche à prendre de l'insolence des puissants et de la sottise des riches, il ne la prend ordinairement qu'avec les armes de la raison et du bon sens.

Déjà froid dans sa propre cause, à plus forte raison l'est-il dans la cause d'autrui et l'insensibilité à laquelle il s'exerce pour lui-même, il est naturel qu'il l'ait dans la cause du prochain. Le mal qu'il voit le choque et ne l'afflige pas ; ainsi, bien que nous l'ayons vu s'attendrir une fois [1], il supporte avec plus de calme que Virgile [2] l'étalage de la grandeur et le contraste de la fortune et de la misère à Rome. L'injustice n'a pas le pouvoir

[1] Od. II, XVIII, 26.

[2] . . . . neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
(*Georg.*, II, 499.)

de l'irriter; ce n'est pas pour défendre le faible qu'il attaque le puissant, et la pitié qu'il pourrait éprouver pour le pauvre n'entre, en général, pour rien dans son mépris pour le riche.

Voilà, du moins, l'impression dominante que vous laisse l'examen de ses œuvres : autant, dans leur ensemble, elles portent le caractère personnel de son esprit, autant le sentiment y paraît impersonnel. C'est à ce point qu'on est parfois tenté de se demander s'il a un cœur capable de souffrir et si les pleurs ont jamais lavé la chassie de ses yeux, tellement il est à l'aise et maître de lui dans ses capricieux raisonnements, calme comme dans une démonstration et réfutant le vice par l'absurde. Ce n'est pas lui qu'on a offensé, c'est le bon goût, c'est le sens commun. Il parle dans votre intérêt, faites-en votre profit si vous pouvez; mais, comme c'est là le « succès qu'on doit le moins se promettre [1] », il parle surtout pour s'entretenir avec lui-même, se dédoublant, faisant les demandes et les réponses et socratisant jusque dans ses monologues.

[1] La Bruyère, Préface, *in princ.*

Une distinction est ici nécessaire ; ce que nous venons de décrire, c'est sa seconde nature, cultivée et améliorée par l'étude et la réflexion solitaire [1] ; pour le retrouver dans sa première nature et tout nu, il faut remonter à l'époque où la bataille de Philippes vient de le déplumer [2]. « Il y a des choses, » dit-il, « que je n'aurais pas supportées pendant ma » bouillante jeunesse, sous le consulat de » Plancus [3]. » Or Plancus était consul en l'an 42 et Horace avait alors vingt-trois ans. C'était l'âge des expansions naïves et il n'était pas encore assez maître de son âme pour la retenir et lui imposer ce retour sur elle-même, cette sorte de mouvement réflexe qui, plus tard, devint pour elle une habitude. C'était l'âge où il était pauvre et où il attendait son tour de rire des autres, pendant qu'on riait probablement de lui ; car Juvénal le dira, « ce que la pauvreté a de plus insup» portable, c'est d'attirer sur nous le ridi-

[1] . . . . neque enim, cum lectulus aut me
Porticus excepit, desum mihi. Rectius hoc est...
(Sat. I, IV, 133.)

[2] Decisis humilem pennis... (Epit. II, II, 50.)

[3] Od. III, XIV, 28.

» cule [1] »; c'était l'âge des comparaisons douloureuses avec les rivaux préférés pour leur fortune [2], avec les gens placés plus haut que leur mérite, l'âge des révoltes emportées du génie encore seul à se connaître. La trace de ces premières émotions est manifeste dans les Epodes, même en faisant la part de ce qu'elles prennent à l'ïambe enragé d'Archiloque. Elle est encore visible dans les premières satires, et cela suffit à prouver que la muse d'Horace reçut une parcelle de ce levain qui fermenta soixante ans dans le cœur de Juvénal avant d'éclater en indignation, tandis que, chez l'heureux ami de Mécène, il trouva plus facilement son issue et put s'épancher de bonne heure en une aimable ironie.

Quand on observe attentivement dans Horace le passage de la polémique violente et passionnée à la critique mesurée et spirituelle, une chose vous saute aux yeux; tant qu'il n'est pas à sa place, tant qu'il a affaire. non seulement aux avares, aux débauchés et

[1] Nil habet infelix paupertas durius in se
Quam quod ridiculos homines facit. (Juv., Sat. III, 152.)

[2] Ecce recens dives parto per vulnera censu
Praefertur nobis sanguine pastus eques.
(Ovid., *Amor.*, III, VIII, 9.)

aux ambitieux qui n'offensent que la morale et le bon sens, mais aussi aux écrivains qui le blessent personnellement, tant qu'il est dans la période de la « pauvreté qui ne craint rien », il frappe de droite et de gauche, ne ménageant ni les mots, ni les personnes. Ainsi la seconde satire, qui est la première en date, s'il la fit, comme on peut le croire, à vingt-cinq ans, est aussi la première par la brutalité des peintures et le cynisme des expressions et des images : les anecdotes les plus scandaleuses qui courent la ville s'y donnent rendez-vous ; les noms propres ou les pseudonymes transparents [1] y sont affichés comme au coin d'un carrefour ; Salluste le neveu n'y est guère mieux traité [2] que Maevius dans les Epodes, et les coups sont portés avec d'autant plus de force que, l'auteur étant placé plus bas, ils partent de plus loin. Ce qui domine, ce sont les allusions sanglantes, les railleries cruelles à l'adresse des adultères rançonnés ou malmenés : avec cela, des tableaux d'une impudeur antique, des

[1] Il y est question (v. 25) d'un certain Malthinus, qui sort avec des tuniques longues comme des robes de femme, et qui, suivant le scoliaste, ne serait autre que Mécène.
[2] v, 48.

maximes crues, des professions de foi aussi peu galantes que possible à l'égard de ces dames galantes que les Odes devront réhabiliter. C'est du Juvénal, avec cette différence qu'Horace n'attend pas, comme Juvénal se le proposait, que ceux dont il recommande le nom au mépris soient incinérés et renfermés dans les urnes qui garnissent la voie Flaminia et la voie Latine [1].

Mais dès qu'il a tourné le coin de la trentaine et qu'il est définitivement posé, le mauvais goût des écrivains et les vices de la société, vus de cette nouvelle station, le laissent plus froid. Alors il excite plutôt l'envie qu'il ne la ressent, et il n'est plus offusqué par cette myriade de plats poètes, les Crispinus et les Fannius, qu'il appelle plaisamment à son secours à la fin de la quatrième satire [2], en feignant d'oublier les coups qu'il leur a portés au commencement [3]. Il y a bien en-

[1] . . . . . Experiar quid concedatur in illos
Quorum Flaminia tegitur cinis atque Latina.
(Sat. I, 170.)

[2] Sat. I, IV, 139.

[3] . . . . Beatus Fannius ultro
Delatis capsis et imagine.
. . . . Ecce...
Crispinus minimo me provocat. (Sat. I, IV, 14 et 21.)

core au-dessus de lui les supériorités sociales, les grands, les parvenus de la fortune et de la politique qui pourraient chagriner son amour-propre ; mais ils bénéficient du demi-pardon accordé aux médiocrités littéraires. D'ailleurs, quand on les approche de près, on les trouve fort traitables. Le temps est loin où Névius ne pouvait se frotter à eux sans craindre le bâton pour ses épaules ; nous avons vu que les rapports avec eux sont infiniment plus doux, et, si nous revenons sur cette observation, c'est qu'elle n'est pas inutile pour expliquer l'évolution qui s'est opérée si visiblement dans la manière du poète. Les efforts mêmes qu'il avait dû faire et la contrainte qu'il avait dû s'imposer pour réussir auprès des grands avaient forcément assoupli son caractère, et, sans sacrifier ses opinions, il avait été obligé, pour les faire passer, de leur faire prendre une allure modeste, un air bon enfant qui demandait grâce pour elles. Joignez à cela que les grands qui honoraient Horace de leur amitié, n'étant pas eux-mêmes des modèles de sagesse et de vertu, auraient pu se formaliser d'une morale trop franche et qu'il était indispensable de leur mâcher la vérité.

Cette phase de l'existence du poète où sa

philosophie prit un ton plus tranquille et, pour ainsi dire, plus philosophe, pendant que son talent se fixait sous sa forme définitive, est la plus intéressante et la plus délicate à étudier si l'on veut lire au fond de sa pensée et pénétrer les mobiles secrets de son inspiration. Il s'agit pour nous, maintenant que nous avons précisé les circonstances dans lesquelles l'humeur satirique du poète s'était modérée, de marquer sur quels objets elle s'est exercée de préférence. A coup sûr, les vices ne manquaient pas à Rome; l'acte de générosité de Mécène n'y rétablissait pas la balance en faveur des vertus; la guerre civile, encore ouverte, offrait des échantillons de tous les crimes, et le temps ajoutait sa corruption et ses folies à celles qui sont le lot ordinaire de l'humanité. Ce n'est pas encore le moment de juger dans son ensemble la philosophie d'Horace; mais en renvoyant cette étude à un chapitre suivant, nous nous bornerons à constater, pour l'objet qui nous occupe, que ses leçons se sont adressées particulièrement aux riches et aux avares qui ont la crainte des vers et la haine des poètes[1].

[1] Omnes hi metuunt versus, odere poetas. (Sat.I, IV, 33.)

Sa logique railleuse ne leur laisse pas un moment de tranquillité et ses hexamètres leur font une guerre sans trêve, depuis la satire placée en tête du premier livre qui les met en présence de leur sottise, jusqu'à la dernière épître du dernier livre qui les met en face de leur néant : « L'héritier culbute » l'héritier, comme le flot culbute le flot. [1] » Dans ses poésies lyriques, il ne les perd pas non plus de vue, et, tout en gardant ordinairement pour d'autres usages la cadence de Sapho, il dirige le plus souvent contre eux les pointes inégales de la strophe alcaïque. Il leur montre tantôt les dangers suspendus sur leurs têtes comme des épées nues [2], tantôt la crainte et les menaces qui grimpent avec eux sur leurs trirèmes bardées d'airain [3], et les soucis qui augmentent avec leur fortune [4], « tandis que la raison et la sagesse

[1] . . . . heres
Heredem alterius velut unda supervenit undam.
(Epît. II, II, 176.)

[2] Od. III, I, 17.

[3] . . . . Timor et Minae
Scandunt eodem quo dominus, neque
Decedit aerata triremi et
Post equitem sedet atra cura. (*Ibid.*, 37.)

[4] Od. III, XVI, 17.

pourraient les en délivrer [1]. » Et puis, s'ils échappent à la mort violente, au sort de cet *Ummidius* qui remuait l'or à pleins boisseaux [2], la mort naturelle et inévitable est toujours là : « Tu les quitteras, Dellius, ces » domaines arrondis à prix d'argent, et ce » palais et ce château que lave le Tibre jau- » nâtre; tu les quitteras, et ces riches édifi- » ces qui se dressent dans les airs seront la » proie de ton héritier [3]. » Même avis quelques odes plus bas à *Postumus* sur le même mètre, avis tendant à lui rappeler la nécessité du voyage sur le Cocyte, suivi d'une visite aux Danaïdes et à Sisyphe [4] : car la pensée de la mort est ici bien en situation pour nous mettre sur le pied d'égalité avec les riches qui tiennent trop de place ici-bas.

Du moins, l'avare qui enterre son or y met

[1] . . . . ratio et prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, aufert.
(Epît., I, II, 25.)

[2] Ummidius quidam, non longa est fabula, dives
Ut metiretur nummos...
. . . . at hunc liberta securi
Divisit medium, fortissima Tyndaridarum.
(Sat. I, I, 95 et suiv.)

[3] Od. II, III, 17.

[4] Od. II, XV, 21.

de la modestie; mais ce qui était vraiment insupportable, c'était ce luxe d'édifices poussé jusqu'à l'extravagance, ces hautains palais de marbre dominant la fumée de Rome [1], ces brillants châteaux assis sur d'immenses fortunes [2], ces maisons de plaisance qui débordaient sur les mers d'Etrurie et d'Apulie [3], et dont les constructeurs devaient se tenir toujours prêts à satisfaire les lubies du maître blasé qui, subitement dégoûté de Baies, s'éprenait d'une belle passion pour Teanum [4]; c'étaient ces lacs artificiels, grands comme des mers intérieures, et ces immenses plantations d'essences d'ornement dont le luxe stérile disputait à la charrue ses derniers ar-

[1] Fastidiosam desere copiam et
Molem propinquam nubibus arduis;
Omitte mirari beatae
Fumum et opes strepitumque Romae.
(Od. III, xxix, 9.)

[2] Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.
(Epît. I, xv, 46.)

[3] Caementis licet occupes
Tyrrhenum omne tuis et mare Apulicum...
(Od. III, xxiv, 3.)

[4] . . . . lacus et mare sentit amorem
Festinantis heri; cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium : Cras ferramenta Teanum
Ferretis, fabri... (Epît. I, i, 84.)

pents [1]. Il serait, d'ailleurs, oiseux d'insister sur des faits aussi connus mais que nous devions cependant rappeler pour l'intelligence des sentiments qu'un tel état de choses pouvait exciter dans le cœur du petit propriétaire de Tibur.

En général, Horace, si nous lui faisons grâce de ses puérilités d'écolier dans le premier âge [2] et de ses excessives prétentions au sublime dans certaines odes, Horace a toujours manifesté par-dessus tout une profonde répugnance pour le faste et l'affectation en toutes choses. Chez un stoïcien, ce qui lui paraît le plus exorbitant, c'est son outrecuidante royauté [3], chez un poète cyclique, c'est la crânerie de l'exorde [4]. D'un magistrat c'est la robe qu'il bafoue; ce n'est pas son élévation scandaleuse et ses abus de pouvoir qui l'émeuvent; c'est à son laticlave qu'il en a, c'est aux cordons de sa chaussure d'ordonnance parés de la lunule sénatoriale [5], à ses équipages encom-

[1] Jam pauca aratro jugera regiae
Moles relinquent... (Od. II, xv, 1.)

[2] Vid. chap. I.

[3] Sat. I, III, 138.

[4] *Art. Poet.*, 136.

[5] Nam ut quisque insanus nigris medium impediit crus
Pellibus et latum demisit pectore clavum...
(Sat. I, VI, 27.)

brants et à sa statue d'airain [1]. De même, à part les usuriers qui sont par trop vils, ce qui le choque chez les riches, ce n'est pas l'origine plus ou moins honnête de leur fortune, c'est son étalage; ces gens-là dépassent insolemment la moyenne qu'on doit observer en toute chose, ils renversent outrageusement l'équilibre et il n'y a pas jusqu'aux ladres qui n'accaparent une portion démesurée de l'estime publique [2]. Ce n'est pas seulement immoral, c'est bien pis, c'est indécent.

Il faut le reconnaître, toute cette guerre soutenue au nom du goût, qui ne se sépare pas de la morale, paraît bien désintéressée, comme elle l'est en effet pour celui qui, dans l'analyse rapide d'un caractère, néglige les nuances et subordonne l'accessoire au principal. Mais si quelqu'un, plus difficile à contenter, voulait chercher malice à Horace, peut-être réussirait-il à distinguer, tout au fond de sa sagesse, quelques atomes de jalousie et à prouver que dans le philosophe il restait un peu du petit propriétaire. Pour ob-

[1] Latus ut in Circo spatiere et aëneus ut stes...
(Sat. II, III, 183.)

[2] . . . . . quia tanti, quantum habeas, sis. (Sat. I, I, 62.)

nir ce résultat, il est une circonstance très importante à relever : avant la donation que lui fit Mécène, Horace était peu sensible à l'impression que devait lui causer plus tard la vue des grandes propriétés. Dans les Epodes, il n'y a rien pour les riches; dans le premier livre des Satires, ceux qu'il mord avec le plus de plaisir, ce sont les nobles indignes et les adultères (mais ces derniers aussi seront épargnés le jour où il deviendra très délicat de parler d'adultère dans la maison de Mécène). Il taquine, il est vrai, les avares, mais c'est principalement dans la première satire qu'il fit après les autres, et encore il ne met guère sur le tapis que les avares de la seconde classe, les ladres : ce n'est que dans la troisième satire du livre second qu'il leur donne tout Anticyre [1]. En somme, c'est plutôt quand il a son domaine, *non ita magnus* [2], qu'il s'avise de critiquer ceux qui sont par trop étendus. Que conclure de là? Que l'appétit vient en mangeant? Ce serait une erreur et une injustice. Mais ne pourrait-on pas dire que, tant qu'il ne fut riche que d'espé-

[1] Sat. II, III, 83.

[2] Sat. II, VI, 1.

rance, cette sorte de richesse ne lui fournit pas de point de comparaison avec les biens matériels et qu'il ne lui était pas inutile de devenir, lui aussi, propriétaire, pour essayer de racheter la distance qui le séparait des autres en retranchant de leurs biens les soucis et les dangers, et en ajoutant au sien la modération et la sécurité avec beaucoup d'autres avantages? S'il ne possède pas les vignes des grands crus, les ruches remplies d'abeilles [1], les vastes prairies où Pompeius Grosphus élève ses magnifiques troupeaux [2], s'il n'emmagasine pas dans d'immenses greniers toutes les récoltes de l'Apulie [3] (on voit que c'est la propriété foncière qui le frappe), si sa terre est petite, *parva rura* [4], il a des trésors inestimables : il a sa lyre fidèle jusqu'à la fin [5],

[1] Quanquam nec Calabrae mella ferunt apes...
(Od. III, XVI, 33.)

[2] Te greges centum siculaeque circum
Mugiunt vaccae... (Od. II, XVI, 33.)

[3] Contemptae dominus splendidior rei
Quam si quidquid arat impiger Apulus
Occultare meis dicerer horreis
Magnas inter opes inops. (Od. III, XVI, 25.)

[4] Od. II, XVI, 37.

[5] Spiritum Gracae tenuem Camenae
Parca non mendax dedit... (*Ibid.*, 38.

car Apollon a reçu son vœu favorablement [1]; il a la sagesse dont il ajoute l'éloge à celui de son domaine comme si elle en faisait partie [2], et il a, pour couronner le tout, le mépris des envieux et des sots [3]; il n'a pas de ruches, mais c'est lui qui est l'abeille. Ni l'ivoire, ni les lambris dorés ne reluisent dans sa demeure, mais on y voit briller l'honneur et la bonne foi [4]. Ce sont les riches qui viennent à lui, ce sont les riches qui sont les pauvres. L'adage « contentement passe richesse » devient cette fois une vérité, tant il apporte à l'appui de bon sens et d'esprit.

De l'esprit, il en met même parfois un peu plus qu'il ne faut : ainsi il est permis de trouver beaucoup trop ingénieux le langage d'Ofellus qui, dépossédé de son champ par un

[1] Od. I, xxxi, 18.

[2] Neve putes alium sapiente bono que beatum...
(Epît. I, xvi, 20.)

[3] . . . . dedit et malignum
Spernere vulgus. (Od. II, xvi, 39.)

[4] Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo lacunar
. . . .
At fides et ingeni
Benigna vena est pauperemque dives
Me petit... (Od. II, xviii, 1 et suiv.)

vétéran et réduit à le cultiver pour autrui [1], se console par des réflexions générales sur les causes de mutation de la propriété [2] : Virgile exproprié n'y avait pas pensé. De même, avec la meilleure volonté du monde, Iccius ne pouvait pas se figurer que les revenus d'Agrippa, qu'il touchait comme intendant, faisaient partie de sa fortune personnelle [3], et Julius Florus pouvait difficilement admettre qu'on est propriétaire d'un champ dont on achète les produits sur le marché [4]. Enfin, quand l'auteur fait contre les jardins de la ville la sortie qui donna naissance au vers célèbre :

Naturam expellas furca tamen usque recurret [5],

n'est-on pas tenté de penser qu'il les trouve trop verts?

[1] . . . . puer hunc ego parvus Ofellum
Integris opibus novi non latius usum
Quam nunc accisis. (Sat. II, II, 112.)

[2] Nam propriae telluris herum natura neque illum,
Nec me, nec quemquam statuit nos expulit ille,
Illum aut nequities aut vafri inscitia juris... (*Ib.*, 129.)

[3] Fructibus Agrippae siculis, quos colligis, Icci,
Si recte frueris, non est ut copia major
Ab Jove donari possit tibi. (Epît. I, XII, 1.)

[4] Qui te pascit ager tuus est, et villicus Orbi,
Cum segetes occat tibi mox frumenta daturas,
Te dominum sentit. (Epît. II, II, 160.)

[5] Nempe inter varias nutritur silva columnas...
(Epît. I, X, 22.)

CHAPITRE IX.

LA RELIGION D'HORACE.

Plus de foi et trois religions ; les dieux romains enfants de la peur ; importation des dieux grecs. — Les libertés qu'Horace prend avec les dieux ; sa dévotion ; ses demi-croyances. — Culte extérieur ; rien pour l'âme.

Nous venons de montrer Horace aux prises avec ses passions, et ce qui augmente le mérite de la lutte qu'il a soutenue contre elles avec des avantages plus que partagés, c'est qu'il n'avait guère à compter sur le secours de la religion. Jeté dans un siècle et dans un monde sans foi, Horace nous offre en sa personne un spécimen de la nature humaine d'autant plus humain, pour ainsi dire, que l'homme ne connaît pas encore sa double nature. Ce n'est pas le grand

seigneur dépossédé du paradis, c'est le possesseur éphémère des biens d'ici-bas, c'est l'être qui ne se doute pas de sa grandeur, et encore moins de celle de la femme, l'être qui s'agite et agit, sans s'inquiéter si Dieu le mène. Il trouve en soi son principe, sa fin, son tout, prenant à la vie tout ce qu'elle peut donner et ne demandant rien à la mort. C'est le *moi* tout nu, sans pudeur, comme une statue antique.

Et la nature humaine ne perd rien à être ainsi examinée rétrospectivement et rajeunie de dix-neuf siècles. Elle a retrouvé, depuis, une origine plus noble ; mais, dans son ardeur à embrasser ses nouvelles destinées, elle a peut-être un peu trop rougi de son premier état. C'est un tort, car la transformation n'est pas aussi complète qu'on pourrait se le figurer. Certes l'amour de la famille, de la patrie, de l'humanité, l'amour divin ont donné naissance à de nouvelles vertus et ont inspiré d'admirables discours en prose et en vers ; et, cependant, il n'est rien encore de tel que les passions pour donner le branle à l'activité humaine. Toute la question est de les maintenir en équilibre et de les concilier moins avec la morale

qu'avec l'ordre social. Ce que nous appelons vertu n'est que l'exception et, encore aujourd'hui, la société serait bien malade si elle comptait, pour faire paître ceux qu'Alceste, après Plaute, appelle des loups, sur une autre vertu que la *virtus* romaine, c'est-à-dire la force. D'ailleurs l'antiquité, où les passions avaient le champ plus libre, n'a pas toujours manqué de grandes âmes rebelles à la loi naturelle pour obéir à la loi divine; elle n'est pas vide de beaux exemples et elle a connu la piété envers les dieux et envers les hommes. Pour n'en rappeler que deux traits, le dévouement d'Antigone, renonçant à la clarté du soleil, n'est-il pas, en quelque sorte, plus complet que celui de Pauline aspirant à la lumière céleste, et, parmi les couronnes des vierges martyres, celle dont Iphigénie se pare pour le sacrifice ne garde-t-elle pas encore son éclat virginal?

Mais, au temps d'Horace, cette obscure lueur qui montait des enfers s'est évanouie, la lune brouillée qui guidera tant bien que mal dans l'Averne Enée et le fidèle Achate, n'est pas encore levée; la nouvelle aurore tarde à paraître et ce n'est pas du côté de la religion qu'Horace peut s'orienter pour se

conduire lui-même et donner aux autres des préceptes de conduite dont on peut encore aujourd'hui faire son profit. Ce serait prendre le bien d'autrui que de décrire, ici, après les excellents ouvrages de M. Boissier [1], l'état des âmes dans les hautes classes de la société romaine au siècle d'Auguste; mais il n'est ni défendu ni inutile de rechercher les traces que la religion, en partant, laissa dans l'esprit, sinon dans l'âme d'Horace, *excedens terris vestigia fecit.*

La religion, ou plutôt les religions romaines, telles qu'elles étaient inventoriées par Varron dans les *Antiquités divines* [2], se divisaient, comme le peuple romain, en trois classes : la première, qu'il appelait *mythique* et qui avait été *révélée* par les poètes, avait, comme les chevaliers, sa place marquée au théâtre; la deuxième, celle de la *nature*, due aux méditations des physiciens-philosophes, tels qu'Héraclite ou Pythagore, avait l'école pour enceinte et le monde pour objet; la troisième, la religion *civile*, n'était autre que le culte

[1] *Etude sur la vie et les œuvres de M. Terentius Varron.* Gaston Boissier, Hachettte, 1861. *La religion romaine*, du même auteur. Hachette, 1874.

[2] *Op. cit.*, p. 206.

établi par les ancêtres [1] : celui-ci, toujours en possession des temples où les prêtres le célébraient sans rire, occupait une grande place dans la vie publique et dans la vie privée des citoyens. D'ailleurs, entre ces trois religions, les séparations n'étaient pas absolument tranchées, et Varron reconnaissait que la troisième s'était inspirée des deux autres : de plus, dans son livre, elles avaient cette autre ressemblance qu'il les décrivait avec une égale science et un égal scepticisme.

Horace, qui n'était pas savant, était-il sceptique? C'est une question qu'il ne s'est probablement jamais posée. Il s'est beaucoup occupé des philosophes et s'en est aussi moqué ; mais il ne s'est jamais même moqué de leur théologie. Si les nombres l'ont parfois empêché de dormir, c'étaient les nombres usités en poésie, et non ceux auxquels Pythagore attribuait l'origine des dieux. Dans Epicure, ce qui l'intéressait, c'était quelque chose de moins subtil et de plus substantiel que le vide et les petits corps : aussi bien ce

[1] Prima theologia maxime accommoda est ad theatrum, secunda ad mundum, tertia ad urbem. (*Civit. D.*, VI, 5.)

n'était pas de cette viande creuse que se nourrissaient ces pourceaux d'Epicure, gras, polis, à la peau bien tenue et luisante [1], ces *jouisseurs*, comme on dirait maintenant, *fruges consumere nati*, parmi lesquels il se range quelquefois, pour redevenir ensuite lui-même, plus gaillard que jamais, comme les compagnons d'Ulysse quand Circé les eut redressés sur leurs pieds.

La religion civile, avec ses festins, et la religion, dite mythique, avec ses contes, offraient d'autre part à la chair des perspectives plus consolantes et à l'esprit des tableaux plus réjouissants que les systèmes des philosophes repus de chimères. Varron, nous l'avons vu, fait remarquer que, de son temps, les trois religions se mêlent et se confondent : ce qui est sûr, c'est que la religion civile avait absorbé la religion mythique avec une remarquable facilité. Déjà, de tout temps et par eux-mêmes, les ancêtres, si célèbres par leur bravoure à la guerre et leur superbe en politique, avaient été, en fait de religion, d'une pusillanimité exceptionnelle. La vie, la mort, les maladies, les accidents, les phases de

[1] Epît. I, IV, *in fine*.

l'existence, les phénomènes de la nature, ils avaient tout divinisé; chaque dieu avait sa fonction, c'était la subdivision du travail poussée jusqu'à la minutie. Tout ce qu'ils n'expliquaient pas était dieu, et comme, dans leur ignorance, ils n'expliquaient rien, tout était dieu. Depuis *Cuba* qui les couchait dans le berceau, jusqu'à *Libitina* qui les couchait dans la tombe, ils ne sortaient pas de leur tutelle. Dans la nature, les dieux ne pullulaient pas moins : les sources, les fleuves, les bois, les arbres, les pierres, tout y était divinisé par la magie de la peur [1]. Ces dieux, on ne les avait jamais vus, et pour cette bonne raison qu'on n'osait pas les regarder; ils n'avaient pas de formes; bien plus, ils n'avaient pas de noms propres, à peine des surnoms, des adjectifs pris substantivement.

On comprendra, et c'est à quoi nous voulions arriver en rappelant sommairement ce qui a été bien mieux exposé ailleurs, que, dans un pays ainsi ouvert à toutes les superstitions, les dieux de la Grèce, ces dieux humains, revêtus d'une beauté visible, et faits pour le plaisir des yeux, pénétrèrent comme

[1] Boissier, *Etude sur Varron*, p. 238.

des hôtes attendus [1]. Ce n'était pas, d'ailleurs, tout à fait une exception : quand on conquérait un peuple, les dieux étaient parfois compris dans le butin ; on commençait même par eux, c'était autant de pris sur l'ennemi. Pour les dieux de la Grèce, on fut plus pressé, on en fit venir de près et de loin, d'abord des colonies grecques de l'Etrurie et de l'Italie méridionale : les suprêmes périls y contribuèrent [2], et ce peuple si constant dans l'adversité, quand il se vit *in extremis*, ne sut plus à quel dieu se vouer. Pour de grands dangers venant de l'extérieur il fallait de grands dieux importés d'outre-mer : Jupiter *stator*, Jupiter *lapis*, etc., ne suffisaient plus ; Jupiter *Maximus* n'était pas de trop contre Annibal avec Fabius Maximus [3]. Toutefois les dieux

[1] « Les fables grecques, » dit M. Boissier, « n'eurent » rien à supplanter pour s'établir à Rome ; elles ne ren» contrèrent en face d'elles que le vide, et purent l'occuper » presque sans qu'on s'en aperçut. » (*La relig. rom.*, vol. I, c. II, p. 43.)

[2] multoque in rebus acerbis
Acrius advertunt animos ad religionem.
(Lucrèce, III, 54.)

[3] Voici les principales dates auxquelles ces dieux furent appelés au secours de Rome : d'abord le règne des Tarquins, où fut installée la grande triade, Jupiter, Junon,

helléniques, malgré le bon accueil qu'on leur faisait, n'étaient pas tous officiellement reconnus d'une manière générale : on envoyait un autre Fabius, un peintre comme on pouvait l'être alors, interroger l'oracle d'Apollon; on immolait même des victimes à ce dieu célèbre, mais on ne l'établissait pas dans un temple; on faisait venir, en grande cérémonie, la pierre noire de Phrygie, la grande déesse, et l'on laissait dans leur patrie les belles statues en marbre blanc de Paros. La plupart des dieux grecs demeurèrent ainsi longtemps dans la situation d'*alliés*, et attendirent plusieurs siècles la grande naturalisation.

Ce qui nous intéresse, c'est qu'au temps où Horace prend sa lyre, la ligne de démarcation entre la religion civile et la religion mythique, entre les dieux grecs et les dieux ro-

Minerve; en 496 avant Jésus-Christ, le culte de Cérès Demeter entre dans la ville avec celui de Liber et Libera, tous deux pseudonymes de Dionysios et de Perséphone; en 399, a lieu le premier *lectisternium*, cérémonie qui se rattache au culte de l'Apollon de Cumes; en 291, dans une peste, on va chercher à Epidaure le serpent d'Esculape; en 217, après Trasimène, on décrète un temple à Vénus Erycine; en 205, on va chercher à Pessinonte la Grande Déesse. (Voir *Les dieux de l'ancienne Rome* de L. Preller, traduction L. Dietz, Paris, Didier, 1866.)

mains n'est plus visible qu'à l'œil des érudits. Cronos s'est identifié avec Saturne, et Zeus s'est incarné dans Jupiter; celui-ci a gardé son nom latin, et, à l'inverse, Liber a perdu le sien au profit de Bacchus qui n'en a pas changé ; il en est de même d'Apollon qui a retrouvé pour la bataille d'Actium son carquois volé par Mercure et, maintenant, regarde du haut du Palatin le temple de Castor et de Pollux, les vainqueurs du lac Régille, situé en bas, sur l'ancien marais du forum. De même, du côté des déesses, la Junon grecque, l'épouse acariâtre, a fait oublier *Viriplaca* qui mettait la paix dans les ménages, Aphrodite a prêté la ceinture de la mère d'Enée aux Vénus de l'Hespérie (*Cloaca*, *Marina*, *Flora*), Artémis a joint à ses noms grecs d'Hécate et de Phœbé ceux de Diane, de Lucine, de Trivie, et s'est multipliée pour satisfaire à toutes les dévotions dont elle est l'objet. Tout cet ensemble, religion civile et religion mythique, dieux italiques et dieux helléniques, offrait, en définitive, une ample matière à la crédulité populaire. Mais combien y avait-il encore de croyants parmi les *honnêtes gens ?* Fort peu, sans doute, et, dans ce peu, Horace doit-il être compris?

Remarquons d'abord qu'il n'est pas toujours très respectueux envers les dieux, et qu'il détourne çà et là les formules sacrées de leur usage pour en tirer des effets comiques. Ainsi l'évocation solennelle de Diane par Canidie dans l'Epode v [1], le serment non moins solennel qu'Horace prête au nom de la même déesse dans l'épode XVII [2], ne font point prévoir qu'il sera, dans d'autres temps, son chantre officiel. Jupiter n'est pas non plus très avantageusement représenté, dans la première satire, sous les traits d'un personnage bouffi de colère [3] : passe encore pour Priape qui éclate de rire, non sans fracas [4]. Enfin le Dieu-prophète, dont les blanches épaules sont vêtues de nuages dans la seconde ode du livre premier [5], pourrait bien, s'il connaît mieux le passé que l'avenir, se rappeler qu'il est intervenu, il n'y a pas longtemps, d'une façon

[1] Nox et Diana, quae silentium regis,
Arcana quum fiunt sacra,
Nunc, nunc adeste... (Epod. v, v. 51.)

[2] Per et Dianae non movenda numina... (Epod. XVII, v. 3.)

[3] Sat. I, I, 20.

[4] Nam displosa sonat quantum vesica, pepedi,
Diffissa nate, ficus... (Sat. I, VIII, 46.)

[5] Nube candentes humeros amictus,
Augur Apollo. (Od. I, II, 31.)

grotesque, dans la cinquième satire du livre second, où l'auteur se moque de Tirésias, d'Ulysse, un peu d'Octave [1], et avant tout du même dieu-prophète et de ses oracles « qui sont toujours véridiques, quand ils ne » sont pas menteurs [2]. » Aujourd'hui ce serait de l'impiété, mais les religions d'alors admettaient ces licences poétiques; les dieux d'Homère qui savaient rire et plaisanter eux-mêmes à l'occasion, savaient par contre supporter le rire, et Jupiter tendait volontiers les joues, *buccas*, aux poètes divins qui voulaient le montrer irrité, comme Horace, ou souriant, comme Virgile [3] : la question était de le faire à propos. Les Athéniens avaient montré que l'irrévérence ne suppose nullement l'indifférence en matière de religion : chez eux, on plaisantait les dieux, mais on ne plaisantait pas avec les incrédules; tout dépendait du temps, du lieu, de la forme; il ne fallait pas mêler les genres, la comédie et

[1] Tempore quo juvenis Parthis horrendus, ab alto
Demissum genus Aenea, tellure marique
Magnus erit, forti nubet procera Corano... (Sat. II, v, 62.)

[2] O Laertiade, quidquid dicam, aut erit aut non :
Divinare etenim magnus mihi donat Apollo... (*Ib.*, 59.)
Cette satire est à peine antérieure à l'ode précitée.

[3] *Enéid.*, I, 258.

la tragédie : le mur qui les séparait était comme celui des villes, *sanctus*, et le transgresseur encourait la peine capitale. Or, puisqu'un Athénien de la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ trouvait le moyen de se moquer des dieux en y croyant, un romain de la fin du premier siècle pouvait bien, en bonne conscience, *salva pietate*, se permettre à leur égard un peu d'ironie.

Quoi qu'il en soit, Horace doit-il être rangé dans le nombre des fidèles que le paganisme pouvait compter encore dans le monde de la politique et des lettres? Nous laisserons le lecteur juge en cette affaire : d'abord, Horace est dévot, il est pratiquant; il observe les fêtes, celles qui sont obligatoires, comme la fête de Neptune, où il s'invite chez Lydie [1], celle de *Diana nemorensis* où il tue chez lui le porc de l'année [2], et même celles qui ne sont pas obligatoires, du moins pour lui, comme la fête des matronales qui n'intéresse que les gens mariés [3]; c'est un vœu qu'il a fait [4], car il fait

[1] Od. III; XXVIII.

[2] Od. III, 22.

[3] Martiis caelebs quid agam Calendis... (Od. III, VIII, 1.)

[4] Voveram dulces epulas et album
Libero caprum... (*Ibid.*, 6.)

des vœux : il promet de suspendre un ex-voto dans le temple de Vénus marine, à la bonne place [1]. Il ne fait pas non plus ses ablutions dans une fontaine, sans rendre hommage à la nymphe qui lui donne son nom [2]. Il a des visions, il voit Bacchus à travers les poètes grecs [3], comme Virgile voyait les paysages de la Cisalpine à travers ses souvenirs de Théocrite. Il ne chasse pas les mauvais démons, mais il attire les bons, et, à sa prière, Pan, le dieu de la montagne arcadienne, vient, sous le nom de Faunus, passer la belle saison sur le Lucrétile, devenant ainsi son voisin de campagne [4]. Il y a plus, il est le compositeur officiel de la musique religieuse, pour les paroles du moins ; il fait en vers des hymnes comparables à celles que l'église chrétienne appellera plus tard des proses : telle est l'ode

[1] Nunc arma defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit,
Laevum marinae qui Veneris latus
Custodit... (Od. III, xxvi, 3.)

[2] Ora manusque tua lavimus, Feronia, lympha.
(Sat. I, v, 24.)

[3] Quo me, Bacche rapis tui
Plenum ? (Od. III, xxv, 1.)

[4] Velox amoenam saepe Lucretilem
Mutat Lycaeo Faunus... (Od. I, xvii, 1.)

à Mercure, le dieu qui, dans le gouvernement d'en haut, occupe le ministère du commerce et du vol [1]; telles sont celles où il chante les louanges de Latone et de ses enfants [2], et celle où il célèbre Apollon, vengeur de sa sœur Diane [3]; puis, la même année (17. av. J.-C.), le Chant Séculaire dans lequel Rome, par la bouche de vingt-sept jeunes garçons et de vingt-sept jeunes filles, se mettait décidément sous la protection de ces deux brillants rejetons de Jupiter qui, ce jour-là, leur cédait la place.

Et puis, on n'est pas doué d'imagination sans avoir aussi une certaine dose de religiosité. Il faudrait être aussi savant que peu poète pour ne pas accorder quelque créance à une religion qui vous invite à fêter le créateur dans ses créatures, à une religion tellement poétique qu'elle n'est, pour ainsi dire, plus que de la poésie. Il faudrait être insensible aux beautés de la nature pour ne pas aimer des dieux ornés d'épithètes qui rappellent les plus beaux sites de l'Italie et de la Grèce,

[1] Od. I, x.
[2] Od. I, xxi.
[3] Od. IV, vi.

Neptune gardien de la sainte Tarente [1]; Apollon, le dieu de Délos, de Patare [2], de Sminthée et d'autres lieux, qui lave sa chevelure dans le Xanthe [3] et dans la fontaine Castalie [4], Apollon présent partout; Diane entrevue sur l'Algide glacé ou sur le sombre Erymanthe [5], et Vénus qu'on adore à Cythère, à Chypre, à Memphis, Vénus « qui peuple la » mer chargée de vaisseaux et la terre cou- » verte de moissons [6]. » De plus, nous savons qu'Horace, avant Boileau, croyait « que » c'est Dieu qui tonne [7] », et que les éclats de la foudre lui dessillaient les yeux de façon à lui faire voir Jupiter à travers les nuages.

On peut donc, dans un certain sens, et en y mettant de la complaisance, dire qu'il a été en son temps, non seulement un dévot (la pratique était alors si commode), mais, autant que pouvait l'être un homme qui avait fait ses

[1] Od. I, xxviii, 29.
[2] Od. III, iv, 64.
[3] Od. IV, vi, 26.
[4] Od. III, iv, 61.
[5] Od. I, viii, 29.
[6] Quae mare navigerum, quae terras frugiferentes
Concelebras... (Lucr., I, 3.)
[7] Boileau, Sat. i, 162.

études de philosophie dans la « bonne [1] » Athènes, un croyant. Sa foi, c'était, tout au moins, la foi de l'artiste épris de l'idole sortie de son ciseau, la foi du virtuose qui chante avec âme sa partie dans une fête religieuse et se convertit lui-même pour une heure; mais il avait toujours cela de plus que Varron. On a dit que Sénèque était le plus honnête homme d'une époque où il n'y en avait pas : de même Horace était un des plus croyants d'une société où personne ne croyait. Mais la conviction a-t-elle persisté dans son cœur au delà du temps nécessaire pour mettre en mouvement son imagination? L'influence qu'elle a pu avoir sur sa poésie lyrique s'est-elle étendue au reste de ses œuvres et de sa vie? A-t-elle laissé des traces dans sa philosophie et sa morale? C'est à peine si la question a besoin d'être posée.

Ce que le paganisme a eu de commun avec toutes les religions, c'était d'attacher une grande importance au culte extérieur; ce qui lui était propre, c'était d'en attacher infiniment peu à la culture de l'âme. La religion

[1] Adjecere bonae paulo plus artis Athenae...
(Epît. II, II, 43.)

païenne n'est donc entrée pour rien dans la morale d'Horace : cette étude du cœur humain dans lui-même et autour de lui, ces méditations spirituelles qui roulaient sur une sorte de casuistique du bonheur, ces retraites dans son ermitage où il se levait à matines [1], cet ascétisme voluptueux, tout cela n'a rien à voir avec la religion descendue de l'Olympe à Rome en passant par Athènes. Avant cette importation elle avait encore ce qui est le couronnement nécessaire de toute religion, quelque chose comme une sanction, une loi morale avec une justice chargée de l'appliquer pendant la vie [2] et même après la mort ; mais, dans le voyage, elle avait perdu tout cela. Ces belles traditions orphiques sur le châtiment des méchants et la récompense des justes après les épreuves de la vie, ces images de la destinée humaine enchâssées dans l'Ode de Pindare et dans les Dialogues de Platon, Horace les laisse où elles sont : c'est Virgile qui les en détachera, mais Virgile est en avance sur le siècle d'Auguste. Voilà surtout ce qui manque à cette religion décorative qui

[1] Ni posces ante diem librum cum lumine...
(Epît. I, II, 35.)

[2] Od. II, LXVIII.

tenait tant de place dans le livre de Varron, c'est la crainte ou l'espoir de la vie future, c'est une échappée de lumière; les vœux et les prières n'y ont pour objet que le bonheur présent dont les esprits sérieux sentent le vide et la fragilité; les sacrifices, les offrandes sont des prêts à usure. Même dans une ode, très remarquable parce qu'elle est unique dans Horace [1], où le poète attribue à la prière d'autant plus d'efficacité qu'elle part d'un cœur plus pur, il ne s'agit pour celle qui s'adresse aux dieux que d'obtenir la clémence des vents pour sa vigne et d'écarter de ses champs la maladie du blé et les ravages de l'épizootie.

Où donc Horace a-t-il fait l'éducation de son âme? Car on a beau avoir beaucoup d'esprit, on peut avoir de l'âme. Où a-t-il pris ce souci du juste et de l'honnête [2], cet amour de la règle qui l'anime dans la lutte serrée qu'il soutient contre les passions, en commençant à la vérité par celles de son prochain? Cette

[1] Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente mica. (Od. III, XXIII, 17.

[2] Epît. I, I, 11.

sagesse relative, qui lui en a tracé le modèle? Qui lui a indiqué le troisième chemin entre les deux routes classiques de la volupté et de la vertu, les seules entre lesquelles Hercule fut appelé à choisir? Et, comme ce chemin est glissant, quand il appuie du bon côté, du côté de la vertu, d'où vient qu'il lui rend hommage, au moins en passant, et qu'il formule en son honneur quelques maximes dignes de figurer dans les codes des religions les plus sublimes? Par exemple, celle-ci : « La haine du mal chez l'homme de bien naît » du pur amour de la vertu [1]. » Et ces maximes-là mêmes qui les a émises pour la première fois? Quel en est l'inventeur, *quis auctor?* Après l'avoir cherché vainement dans les temples, nous le trouverons peut-être dans les écoles de philosophie.

[1] Oderunt peccare boni virtutis amore. (Epît. I, XVI, 52.)

CHAPITRE X.

LA PHILOSOPHIE D'HORACE.

La rhétorique et la philosophie. — La recherche du bonheur; les stoïciens et les épicuriens ; la morale et la vertu dans l'antiquité ; Horace est épicurien. — Sa philosophie pratique ; comment il supporte la maladie. — Craint-il la mort ? Parallèle avec Montaigne ; la mort et le printemps ; la mort vue de près ; les entourages de la mort. — Le sophisme de Montaigne ; sa préoccupation constante ; la pensée de la mort moins importune à Horace ; elle l'anime et le console. — Les dangers de la mort à Tibur, à Rome, sur mer.

Nous avons appris par Horace qu'il avait, comme tous les jeunes gens de bonne famille, fait sa philosophie à Athènes. Mais ces études, qui, d'ailleurs, n'étaient guère qu'un complément d'humanités, furent brusquement interrompues : en tous cas, la tentative

qu'il fit, dit-il, « pour distinguer ce qui est » droit de ce qui est de travers [1], » eût pu être poussée plus loin sans grand profit pour son éducation morale. Cicéron, qui avait fait le même stage qu'Horace beaucoup plus sérieusement et dans un âge plus avancé, Cicéron qui devait plus tard enrichir Rome des dépouilles de la philosophie grecque, n'y fit guère d'abord de conquêtes que dans les parties voisines de l'éloquence et dans la province de la dialectique. Car ce qu'on venait surtout chercher auprès des professeurs en renom, c'était moins la sagesse que la science, et principalement la science et l'art de la discussion, *disputatio*. Les écoles étaient comme des gymnases où les stoïciens luttaient « à poings fermés [2] », tandis que leurs adversaires attiraient le public par des exercices plus variés et faisaient des prodiges de souplesse. La vogue était surtout au gymnase qui, s'ornant du nom de Nouvelle Académie, avait pris l'enseigne et la maison de Socrate pour y exercer l'industrie de Gorgias. Mais, à côté de cette philosophie du jour, futile, bruyante

[1] Epît. II, II, 44.

[2] Zeno, cum compresserat digitos pugnumque fecerat, dialecticam aiebat ejusmodi esse. (Cic., *Orat.*, XXX.)

et appropriée à l'usage de la jeunesse, il y avait l'autre, celle qui n'est pas soumise à l'influence du temps, celle qui, comme dit Cicéron, n'est pas autre aujourd'hui, autre demain, autre à Rome, autre à Athènes; celle « qui convient également aux jeunes et aux vieux [1] », et plutôt encore à ceux-ci : c'est pourquoi Cicéron et Horace s'y porteront de plus en plus à mesure qu'ils avanceront en âge. Celle-là, elle était déposée dans les livres immortels de Platon, de Zénon, d'Epicure pour être l'aliment des âmes méditatives et soucieuses de leur destinée.

Ainsi, lorsqu'on parle de philosophie chez les anciens, il faut s'entendre : le mot *amour de la science*, qui veut dire également *amour de la sagesse*. est fort compréhensif et s'applique à des objets divers : pour les uns, la philosophie est une seconde rhétorique, pour les autres, elle est une seconde religion. Religion peu expansive, intérieurement révélée à quelques hommes supérieurs qui, s'écartant de la foule, avaient cherché, les uns d'un côté, les autres d'un autre, une solution aux problèmes qui inquiètent l'humanité : de là diffé-

[1] Epit. I, 1, 26.

rentes sectes ayant toutes la prétention de conduire l'homme à la félicité. « O philosophie, guide de la vie, » s'écrie Cicéron, « toujours en quête des vertus, *virtutum indagatrix* »; il aurait dit plus justement, toujours en quête du bonheur. En effet, prenons les deux extrêmes : selon Epicure, nous devons rechercher tous les plaisirs, la vertu comprise, et fuir la douleur ; selon Zénon, la vertu est le seul plaisir et doit être le seul objet de notre poursuite : la douleur le gênant, il la nie et la supprime, s'écartant ainsi du bon sens beaucoup plus que du système d'Epicure. Les moyens diffèrent, la fin est la même. C'est toujours la révolte de l'homme contre les lois de la nature physique et l'éternel effort pour remonter le cours du destin...

at ille
Labitur et labetur in omne volubilis aevum... [1].

On a, il faut l'avouer, la consolation de protester et de dire, comme Pascal, que l'homme est plus noble que l'univers qui l'écrase ; en attendant, on est écrasé et l'univers demeure, impassible et sourd.

[1] Epît. I, II, 43.

Seulement voici la différence : l'homme, tel que le christianisme l'a modifié, peut, en se conformant à la loi et en suivant les règles, appeler de cette justice d'ici-bas, « justice » municipale, » comme disait Montaigne, à la justice d'en haut; et ceux mêmes auxquels le christianisme ne suffit plus, peuvent en trouver l'équivalent dans un spiritualisme qui admet les mêmes craintes et les mêmes espérances. C'est très heureux, mais que faire si l'on était venu au monde trop tard et trop tôt, dans cette période de transition où le ciel, débarrassé de cette religion monstrueuse « dont la vision pesait, comme un cauche- » mar, sur les mortels effarés [1], » n'est plus qu'un vaste cirque où les atomes courent dans le vide les uns après les autres? Certains sages inspirés y ont bien placé quelques hommes pieux qui ont rendu de grands services à la patrie, comme celui de détruire Carthage [2]; mais tout le monde ne peut pas détruire Carthage, et le songe de Scipion est trop beau pour être autre chose qu'un songe, *somnia optantis*. En réalité, si les âmes sim-

[1] Lucret., I, 65.

[2] Cic., *De Rep.*, VI, XI, 11.

ples, les vieilles dévotes qu'effrayait encore le Ténare avec son épouvantable entrée [1], si ces êtres naïfs s'occupaient beaucoup plus dans leurs prières d'obtenir les biens et d'éviter les maux de la vie présente que de faire la même assurance sur la vie future, à plus forte raison les esprits cultivés par la philosophie, une fois revenus des légendes de leur enfance, ne pouvaient-ils, dans leurs excursions en dehors de la nature humaine, s'arrèter à rien de fixe. Ils devaient retomber nécessairement sur eux-mêmes et y chercher des forces pour soutenir les attaques des passions et du malheur. Telle est la tactique de la vertu chez les anciens, vertu armée d'orgueil, cuirassée d'insensibilité, et toujours sur ses gardes. Aussi ont-ils poussé très loin cette partie de la morale qui tend à rendre l'âme indifférente aux choses fortuites, avec cette distinction que les stoïciens promenaient leur vertu à travers les hasards de la vie et que les épicuriens la remisaient à l'écart, ce qui était plus logique.

Indépendamment de son penchant naturel, Horace avait trop de bon sens pour se ran-

[1] *Tuscul.*, I, xxi, 48.

ger du côté des stoïciens. Il abandonnait bien de temps en temps le parti d'Epicure, en sa qualité d'irrégulier [1], et, suivant l'exemple de Pythagore décrochant le bouclier d'Euphorbe, il prenait aux stoïciens comme siennes quelques-unes de leurs sentences dignes d'être immortalisées par la poésie. Il allait même, par curiosité probablement, s'enrôler pour un jour dans leur cohorte où il se distinguait par un amour subit de la discipline [2]. Mais ce beau zèle ne durait pas; tout cela, nous l'avons vu, finissait ordinairement par une sortie peu respectueuse [3], et il profitait du moment où l'on ne le regardait pas [4], dit-il, pour retourner au camp d'Epicure avec le butin pris sur l'ennemi. Et cela se comprend : toutes ces images du sage « renfermé dans sa » carapace ronde et bien polie, » de la conscience du juste comparée à « un mur d'ai-

[1] Nullius addictus jurare in verba magistri.

(Epît. I, I, 14.)

[2] Virtutis verae custos rigidusque satelles.

(Epît. I, I, 17.)

[3] Voir notamment l'épître à Tibulle, I, IV, *in fine*, et la chute de l'épître I, I.

[4] Nunc in Aristippi furtim praecepta relabor.

(Epît. I, I, 18.)

» rain [1], » sont brillantes, mais froides. Cette vertu, du même métal que les tables de bronze des lois décemvirales, donne des frissons et glace les cœurs. La religion est sans lien, la foi sans objet, le mérite sans couronne : faute de Dieu, le sage en est réduit à se proclamer dieu lui-même [2]. Horace aussi fait des dieux, comme le statuaire, même des seconds de Jupiter [3], et les siens boivent le nectar [4] : mais, personnellement, il s'en tient au Cécube et à la condition mortelle.

Au fond, il a raison : il ne s'agit que de bien conduire sa vie et d'en bien profiter, puisque la vie est le *nec plus ultra*. Il n'est pas question de combattre les passions, mais de les empêcher de se combattre entre elles, et nous connaissons les efforts déployés et les heureux résultats obtenus par Horace dans

[1] Fortis, et in se ipso totus, teres atque rotundus...
(Sat. II, VII, 86.)

. . . . Hic murus aheneus esto,
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.
(Epît. I, I, 60.)

[2] Ad summam sapiens uno minor est Jove... (*Ib.*, 106.)

[3] Orte Saturno, tibi cura magni
Caesaris fatis data, tu secundo
Caesare regnes. (Od. I, XII, 50.

[4] Od. III, III, 12.

cette œuvre de pacification. C'est fort bien; mais qu'arrive-t-il quand l'harmonie de la vie est faussée par la maladie ou menacée d'une dislocation générale par la mort? Quelle figure fera notre philosophe dans ces moments critiques?

Deux mots d'abord sur la maladie qui est aussi une passion, et dans le vrai sens du mot. On sait que la tempérance, vertu essentiellement hygiénique et philosophique, peut aider à la prévenir; or, nous n'ignorons pas qu'Horace est sensuel et qu'il aime tout ce que la nature physique a fait de bon et de beau; ce ne sont pas les appétits qui lui manquent, mais il ne s'y livre pas inconsidérément et, s'il dépasse parfois les bornes de la sobriété, il revient facilement en deçà. Sans doute il soigne sa chair, il se plaît à le dire [1]; il a un bon ordinaire, sans luxe et sans parcimonie [2], comme un homme qui ne tient pas à l'estime de son héritier; seulement, il se ménage et prend soin de sa personne, et c'est ce qui explique sa longévité

[1] Epît. I, II, 29; I, IV, 15.

[2] Scire volam quantum simplex hilaris que nepoti
Discrepet et quantum discordet parcus avaro.
(Epît. II, II, 192.)

relative, car, bien qu'il soit mort à cinquante-sept ans, il fut le doyen des poètes du temps [1]. S'il a du bon vin dans son cellier pour les jours de fête [2], il a de la mauve et de la chicorée dans son jardin pour le lendemain [3]. Il se traite et se soumet au régime, même en voyage : attaché à l'ambassade de Brindes, il se sépare du gros de la société quand on va trop vite, et, d'une étape, il en fait deux [4]. Au forum d'Appius, l'eau lui est contraire : il a le courage d'observer une diète d'autant plus méritoire que les autres voyageurs soupent sans pitié [5]. Il évite les exercices violents comme celui de la balle, de peur de se fatiguer la vue [6] et sans doute le corps. En général, il craint de se faire de la bile, et, à table, il s'abstient des préparations

[1] Lucrèce était mort vers quarante-trois ans, Catulle à trente-trois ans, Licinius Calvus à trente-cinq ans; Virgile meurt à cinquante et un ans, Tibulle à trente-cinq, Prosperce avant trente ans.

[2] Od. III, xxi, et IV, xi, 6.

[3] Od. I, xxxi, 16.

[4] Hoc iter ignavi divisimus... (Sat. I, v, 5.)

[5] . . . . ventri
Indico bellum, coenantes haud animo aequo
Exspectans comites. (Sat. I, v, 7.)

[6] Lusum it Maecenas, dormitum ego Virgiliusque
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis.

et des mélanges qui la provoquent [1]. Il apprécie la volupté, mais il ne veut pas l'acheter au prix de la douleur [2] physique ou morale, de la maladie ou de la passion.

Quant à la première de ces épreuves, il a ses raisons pour la fuir, car il n'est pas bon malade. Chez lui, dès que le corps se détraque, tout va de travers, la tête tourne, on ne sait comment le soigner, il ne veut rien entendre et envoie promener les remèdes ; il ne peut plus sentir personne, ni médecins, ni amis ; il demande ce qui lui est nuisible et rejette ce qui lui est salutaire ; il ne sait pas où il sera bien : à Rome, le vent le pousse du côté de Tibur ; à Tibur, du côté de Rome [3].

Mais s'il craint la maladie qui suspend la jouissance de la vie, *vitai praemia*, a dit Lucrèce [4], craint-il la mort qui nous la ravit définitivement, ce qui est toujours désagréable, et surtout lorsque, comme Horace, on n'a pas d'héritiers en ligne directe à qui laisser ses biens ? Non, l'on ne peut pas dire qu'il craigne la mort, ce serait le fait d'une âme pu-

[1] Sat. II, II, 73.
[2] Epît. I, II, 55.
[3] Epît. I, VIII, 12.
[4] *Rer. nat.*, III, 969.

sillanime, mais il y pense plus souvent qu'un autre. Et, en effet, la plupart du temps, l'idée de la mort affecte péniblement les personnes suffisamment pourvues des biens d'ici-bas, même celles à qui la foi présente la perspective d'une éternité de bonheur, et les efforts qu'elles font pour l'écarter prouvent qu'elle leur est plus présente et plus importune qu'aux déshérités du sort. Mais si cette facilité, cette douceur de la vie se rencontre, chez celui qui en a la jouissance, avec une nature nerveuse et sensible, comme l'est celle d'un poète, on comprend que la pensée de quitter sa bonne place au banquet de la vie l'obsède au point qu'il ne peut l'éluder et qu'il est forcé, bon gré mal gré, de lui faire face pour en avoir raison. Un poète moderne se rejette alors vers l'infini que lui ouvrent la religion et la philosophie :

Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

Mais le poète romain n'a pas les mêmes espérances où se rattacher; il est contraint de se ramener en soi, faute de mieux; il est réduit à puiser dans la vie même de quoi se consoler de la perdre; c'est, nous l'avons vu, le cas d'Horace. Nous allons rechercher dans

ses œuvres les traces de cette disposition de son âme et de ses efforts pour réagir contre elle. Et, pour en mieux mesurer l'efficacité, il ne sera pas sans intérêt de le comparer avec celui de nos moralistes qui ressemble le plus aux anciens par son attention à se fortifier contre les accidents de la vie mortelle : on comprend qu'il s'agit de Montaigne.

Nous lisons dans le *Traité de littérature romaine* de M. W. Teuffel que « la philosophie » d'Horace est celle d'un homme arrivé à » l'âge mûr qui a les passions derrière lui et » la mort devant [1]. » Tout est dans tout, et il y a plusieurs personnes dans Horace; mais ce jugement, dans sa gravité et dans sa généralité, représente plutôt l'opinion moyenne que peut se faire sur la poésie horatienne celui qui s'attache surtout aux passages les plus célèbres des éditions *ad usum scholarum*; seulement ce même jugement se trouve en défaut quand on le confronte avec un grand nombre de pages qui se rencontrent dans la collection complète des œuvres si variées de notre capricieux poète. En effet, dans ses premières odes mêmes, la mort qu'il a vue

[1] *Littér. rom.*, Horace et son diagnostic.

de près à Philippes et à laquelle il a fait maintes allusions dans ses satires où déjà il croit entendre ses ailes noires tournoyer autour de lui [1], la mort est un des sujets familiers et presque favoris de ses méditations. On n'a que le choix entre les passages qui s'y rapportent et dont le plus souvent cité est celui de l'Ode IV du premier livre : « La pâle » mort heurte d'un pied qui nivèle tout la » cabane du pauvre et le palais des rois [2]. » La mort est donc devant lui, quoi qu'en dise le célèbre critique, avant qu'il ait atteint l'âge mûr, et la première ode du livre quatrième, qui est de l'an 16 avant J.-C. (il avait alors cinquante-quatre ans) vient contredire la seconde épître du second livre où il dit qu'il est forcément guéri des passions et atteste que de temps en temps encore il reçoit leur visite : « Après une trêve aussi longue, » voici Vénus que tu me déclares de nouveau » la guerre [3]. » Et quelle guerre ! Mais, pour l'instant, nous laissons Vénus de côté pour

[1] Sat. II, I, 58. Cf. Sat. I, IV, 126.

[2] Od. I, IV, 13. Cf. Od. I, III, 17 ; I, XXVIII, 10 : II, III, 3 et 25.

[3] Od. IV, I, 1.

ne nous occuper que de l'autre ennemi d'Horace : la mort.

Toute la vie des philosophes, dit Cicéron, est un commentaire de la mort. On peut en dire presque autant de la vie et de la poésie d'Horace, mais le commentaire peut être plus ou moins gai. L'effet que produit sur le maître de Tibur le terme certain à échéance incertaine est, pour ainsi dire, double : il est pénible, sans doute, mais cette peine n'est pas exempte de vague et de douceur. Il est rare qu'il cherche à s'y soustraire. Tout au plus, lors des premières chaleurs de l'automne, dans la saison des fièvres pernicieuses, évitera-t-il la vue des pompes funèbres qui défilent sur le forum [1] ; ou bien il fera la leçon à ceux qui n'en finissent pas de pleurer la mort d'un autre et à ceux qui consultent les devins sur la leur [2] ; toutefois, en somme, il sent que le meilleur moyen de s'en tirer avec le pâle spectre n'est pas de le chasser avec une fourche parce qu'il reviendrait obstinément, mais de s'y habituer et de s'y apprivoiser : « Cette fin est triste, mais la patience

[1] . . . . Dum ficus prima calorque
Designatorem decorat lictoribus atris. (Epît. I, VII, 5.)

[2] Od. II, IX, 9, et I, XI.

» allège les maux sans remède ici-bas [1]. » S'il repousse la mort à l'automne, au printemps il lui fait meilleur accueil. Ainsi l'ode où nous venons de la voir dans son rôle impitoyable lui est inspirée par la vue du renouveau, « alors que la terre s'ouvre aux douces in- » fluences du zéphyr [2]. » De même Montaigne, « en la saison la plus licencieuse de son » âge, » s'entretenait « des imaginations de » la mort » :

Jucundum quum aetas florida ver ageret [3].

Et, à la fin de la vie d'Horace, c'est encore la belle saison qui lui suggère de sombres pensées : « La neige s'est enfuie ; la plaine » se pare à nouveau de son gazon et les ar- » bres de leur chevelure... La lune dans son » cours nous ramène les saisons disparues ; » mais nous, quand nous sommes allés re- » joindre le père Enée..., nous ne sommes » plus que de l'ombre et de la poussière [4]. » A la gaieté de la nature et de la vie il répond

[1] Od. I, xxiv, 19.
[2] Od. I, iv.
[3] Liv. I, c. xix ; vol. I, p. 96, édit. Leclerc.
[4] Od. IV, vii, 1 et suiv.

par la tristesse : au contraire, quand un accident fâcheux lui arrive, ainsi quand il vient d'être à demi écrasé par l'arbre maudit que nous connaissons déjà, sa description des enfers est éclairée par une douce gaîté et l'archet d'or d'Alcée brille au milieu des ombres qui l'admirent [1]. Ailleurs l'idée fixe lui revient au moment où nous l'attendons le moins : ainsi, dans l'épître aux Pisons, il est question de grammaire, et, tout à coup, le poète prend un ton mélancolique pour nous rappeler « que les humains et les œuvres humaines doivent payer leur tribut à la mort », y compris les signes de nos pensées [2]. Mais ceux-ci renaîtront; les mots, comme les saisons, ont leur rotation : « Beaucoup d'entre » eux ressusciteront après leur mort... [3]. » Enfin il n'y a pas jusqu'au rat de ville qui ne dise à son convive : « Donne-toi du bon » temps, car la vie est courte [4]. »

La vie est courte, hâtons-nous d'en jouir, voilà, nous aurons l'occasion de le voir, le refrain qui ôte à ces petits sermons sur la

[1] Od. II, XIII, 21 et suiv.

[2] Ad Pison., 63.

[3] Multa renascentur quae jam cecidere... (*Ibid.*, 70.)

[4] Vive memor quam sis aevi brevis... (Sat. II, VII, 97.)

mort leur caractère édifiant pour les restituer au genre léger de l'ode anacréontique. Quoi qu'il en soit, il est certain que, de nos jours, ceux qui, étant honorés de l'amitié d'un poète, recevraient de lui des avertissement en vers du genre de ceux qu'il adresse à certains de ses amis, pourraient en témoigner plus d'étonnement que de satisfaction ; par exemple, si l'on nous écrivait comme à Postumus : « Hé-
» las ! Postumus, Postumus, les années s'en
» vont d'une fuite insensible, et toute la
» piété du monde ne peut retarder l'arrivée
» des rides et de la vieillesse qui vient sur
» toi [1]. » De même l'allusion suivante devait être dure à digérer pour le personnage qu'elle a pu viser : « Tu fais scier des blocs de mar-
» bre quand tu es déjà sous le coup de la
» mort, et, au lieu de penser à la tombe, tu
» bâtis des palais [2]. » Et que dirions-nous d'une invitation à la campagne ornée d'une morale comme celle qui est faite à Tibulle dans la quatrième épître du premier livre ? « Songe que chaque soleil qui se lève pour
» toi est le dernier qui t'éclaire. » Hélas ! il

[1] Od. II, XIV, 1 et suiv.

[2] Od. II, XVIII, 17.

mourut tout jeune [1]! Quant à Torquatus [2], le convive de l'épître suivante, il en est quitte pour recevoir le conseil de ne plus autant courir après la fortune ; mais Horace lui réservait l'ode du livre quatrième, où, après le passage déjà cité [3], il lui dit : « Lorsque tu » seras mort une bonne fois et que tu auras » subi le jugement solennel de Minos, ce » n'est pas ta noblesse, Torquatus, ce n'est » pas ton éloquence, ce n'est pas ta piété qui » te remettront en vie [4]... »

Et pourtant, à Rome, cela passait très bien et l'on ne s'en formalisait pas. A quoi cela tient-il? Sans doute à ce que chez les anciens la mort naturelle, plus rapide dans une vie et dans un climat moins tempérés, et la mort violente infiniment plus fréquente au milieu des proscriptions, des guerres civiles, des expéditions lointaines, des combats de gladiateurs, etc., diminuaient l'aversion naturelle à l'homme pour le dénouement fatal et le lui

[1] Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.

(Epît. I, IV, 13.)

[2] Peut-être le petit-fils de Lucius Manlius Torquatus, consul l'année de la naissance d'Horace. (Od. III, XXI, 1.

[3] Od. IV, VII, 1.

[4] *Ibid.*, 21.

faisaient envisager avec plus d'assurance. On était alors familier avec la mort comme en 93 avec le dernier supplice, et, si celui-ci est devenu fort rare aujourd'hui, si la vie humaine paraît plus sacrée, cela vient, entre autres causes, de ce que la mort nous répugne plus que jamais pour nous-mêmes. Mais, indépendamment de cette première cause, il en est une autre qui agit encore plus puissamment sur nous pour produire le même résultat. En effet, de nouvelles opinions sur la destinée humaine ont changé la nature du dénouement qui reste ici-bas incomplet et gros d'incertitudes. Les croyances religieuses, et, pour ceux qui n'en ont pas, les mœurs, l'éducation, l'usage, les appareils sombres et les cérémonies lugubres dont on entoure la mort, tout cela contribue à nous inspirer, soit des craintes, soit tout au moins de douloureuses inquiétudes. Aussi, après avoir caché le cercueil sous des couronnes, nous hâtons-nous de penser à autre chose.

De là, dans un siècle plus croyant, les terreurs de Pascal à qui l'accident du pont de Neuilly suggère des idées beaucoup plus noires que les dangers évités n'en inspiraient à Horace. Montaigne, au contraire, est plutôt

un ancien sur ce chapitre : il vit la mort de plus près qu'Horace le jour où « l'un de ses » gents, grand et fort, monté sur un puissant » roussin qui avait une bouche désespérée », l'ayant heurté comme il se promenait à cheval et l'ayant envoyé « à dix ou douze pas » au delà, n'ayant ni mouvement ni senti- » ment non plus qu'une souche », il fut « plus de deux grosses heures tenu pour tré- » passé [1]. » Et il ajoute : « C'eût été, sans » mentir, une mort bien heureuse, car la fai- » blesse de mon discours me gardait d'en » rien juger et celle du corps d'en rien sen- » tir; je me laissais couler si doucement et » d'une façon si molle et si aisée que je ne » sens guères aultre action moins poisante » que celle-là estait. » C'est ainsi que se délecte dans sa douleur qu'il savoure l'amant qui veut mourir du mal d'amour : « Viens, » mort, mais si secrètement que je ne te sente » pas venir, de peur que le plaisir de mourir » ne me rende la vie [2]. » Chose remarquable, ces deux philosophes, Montaigne et Horace, s'ingénient en diverses manières à prévenir

[1] L. II, c. VI, v. 1, p. 449, édit. Leclerc.

[2] Cervantes, *Don Quichotte*, c. XXXVII.

le coup de la mort et à se munir contre lui, et, lorsqu'ils en ont reçu les atteintes, ils n'en gardent qu'un souvenir agréable ou plaisant : ils semblent dire que la mort aurait bien fait de les débarrasser de la crainte de la mort.

Mais alors pourquoi tant raisonner et se fabriquer des armes de parade contre un ennemi qu'on accueillera si pacifiquement? Pourquoi venir troubler dans sa tranquillité le philosophe pratique qui « au lieu de penser » à la tombe, bâtit des palais ? » Après tout, celui-ci est dans le vrai; il vit comme s'il ne devait jamais mourir, il suit la loi naturelle; laissez-lui le sommeil dont la nature, dans sa prévoyance, lui accorde le bienfait : d'ailleurs, il a le sommeil dur et vous ne le réveillerez pas.

Cette contradiction apparente peut s'expliquer : d'abord la joie d'avoir échappé au danger passé se concilie fort bien avec l'appréhension du danger futur; et puis, convictions religieuses à part, quand on s'occupe de mourir on n'a pas le loisir de s'occuper de ce qui suit, on ne peut pas faire deux choses à la fois. En outre, ce qui frappe les moralistes, surtout quand ils sont poètes, et Montaigne n'est souvent qu'un poète en prose, ce qui les préoccupe et les intrigue, c'est moins la mort

elle-même que l'au delà de la mort. Et cette disproportion entre l'immensité du temps et la brièveté de notre existence, ces longs espoirs d'un être si borné les étonnent surtout à l'heure où la vie leur offre tous ses biens et quand leurs facultés de penser et de sentir sont en pleine activité [1]; c'est alors que la nécessité de renoncer un peu plus tôt ou un peu plus tard à cette douce « habitude d'être » et d'agir, » et de jouir, fait le plus d'impression sur leur âme, comme la glace sur un corps chaud qui frissonne et se plaint. Etudions les effets de cette impression sur ces deux hommes également bien partagés du côté du génie et de la fortune, Horace et Montaigne : nous les avons déjà comparés dans les dangers de mort; comparons-les quand ils sont dans leur état normal.

Montaigne est, comme Horace, un philosophe libre des soucis de l'existence matérielle, et, comme lui encore, renfermé dans sa propriété, bien plus, dans sa tour [2] et

[1] « Je trouve que j'ai bien plus à faire à digérer cette » résolution de mourir quand je suis en santé, que quand » je suis en fiebvre. » (*Essais*, I, XIX, vol. I, p. 101, édit. Leclerc.)

[2] L. III, c. III, v. 2, p. 252.

dans la contemplation de lui-même. Sans doute, il a une famille, mais c'est à peu près comme s'il n'en avait pas : sans aucun goût pour le mariage en général, ni pour sa femme en particulier [1], il s'est trouvé marié un beau jour, dieu sait pourquoi : « On m'y mena, » dit-il, « et y fus porté. » Il a perdu des enfants en nourrice, deux ou trois, il ne sait pas au juste [2], et il les a perdus « sinon sans » regret, au moins sans fascherie. » Il lui reste il est vrai une fille déjà nubile, mais il ne « s'empesche pas de son gouverne- » ment [3]. » Il s'est donc placé, comme Horace et plus résolument encore que lui, dans les meilleures conditions pour avoir toute la liberté d'esprit possible : tous deux ils font la solitude parce qu'ils appellent la paix, *solitudinem faciunt quia pacem appellant*; mais le vide une fois fait et la carrière débarrassée des obstacles, le terme paraît à découvert. Les tracas qui hérissent notre chemin, les malheurs qui se dressent sous nos pas nous cachent la mort qu'une vie toute unie laisse apercevoir de loin : le vulgaire s'applique un

[1] *Essais*, III, v, vol. II, p. 286, édit. Leclerc.
[2] *Ibid.*, I, XL, vol. I, p. 379.
[3] *Ibid.*, III, v, vol. II, p. 393.

bandeau sur les yeux pour ne pas soutenir sa vue, le philosophe l'affronte et s'enhardit contre elle.

On va voir lequel des deux, de Montaigne ou d'Horace, s'est le plus heureusement approché de cette insensibilité qui, pour les animaux, y compris la plupart des hommes, est un don de nature. Les deux parties de la volupté étant de rechercher le plaisir et de fuir la douleur, tandis qu'Horace va de l'une à l'autre suivant l'âge et les occurences, Montaigne s'attache plutôt à la seconde partie; celui-là paraît plus sensuel et plus endurant, celui-ci plus sensible et plus douillet. Tous les deux sont sceptiques, mais leur scepticisme n'est pas toujours sûr de lui-même : en raison de la différence des tempéraments, des religions, des temps, des lieux, il reçoit les impressions variables de l'imagination et se teint d'une couleur différente. L'idée de la mort, telle que Montaigne se la représente et cherche à la conjurer, cette idée qu'il voudrait fuir, s'il était possible, même en se cachant « soubs la peau d'un veau [1], » est accompagnée d'un cortège de circonstances

[1] *Essais*, I, XL, vol. I, p. 371. édit. Leclerc.

terribles. D'après lui, notre premier mouvement et par conséquent le sien, c'est « qu'en » la mort nous regardons principalement la » douleur, » et non seulement la douleur physique qui frappe les sens, mais la douleur morale qui agit sur l'imagination : « Ce sont » ces mines et appareils effroyables, de quoi » nous l'entournons, qui nous font plus de » peur qu'elle..., les cris des mères, des fem- » mes et des enfants; la visitation de person- » nes estonnées et transies; l'assistance d'un » nombre de valets pasles et esplorez; une » chambre sans jour, des cierges allu- » mez [1]... » Il se voit déjà sur son lit de mort, tel que l'a dépeint Robert Fleury, dressant avec effort son corps amaigri et tendant à la pâle hostie ses lèvres desséchées. Au contraire, l'imagination du poète païen lui fait grâce de ces préliminaires : il entre de plain-pied dans la tombe; pour lui, la maison de Pluton, *domus Plutonia*, n'a pas de vestibule; la mort n'est qu'un point noir, ou plutôt une ligne noire à l'horizon de la vie, *mors ultima linea rerum est* [2].

[1] *Ibid.*, I, XIX, vol. I, p. 110.
[2] Epît I, XVI, 79.

Et, si les approches de la mort ne font pas d'effet sensible sur l'esprit d'Horace, ses suites aussi lui semblent moins formidables et plus simples qu'au philosophe chrétien. Il n'a aucune opinion sur l'immortalité de l'âme et, en ce qui touche l'immortalité de la gloire consacrée par Libitine [1], il ne la fait pas entrer, comme Cicéron, dans ses calculs d'outre-tombe. La mort, c'est tout uniment la privation de la vie, comme la nuit est la privation de la lumière ; l'expression *defunctus* n'est pas seulement un euphémisme, comme le pense Montaigne ; ce n'est pas une figure substituée au mot exact et déplaisant, on peut laisser à celui-ci son sens propre : *defunctus est*, il a joué son rôle, il a fini et tout est fini pour lui ; le reste ne vaut pas l'honneur de nous troubler. Ce n'est pas Horace qui s'écrierait, comme un autre poète né dix-neuf cents ans plus tard, dans un accès de désespoir :

... Je ne sais comment je vais je ne sais où.

Il ne va nulle part ; il n'a même plus à traverser le Styx, comme le spectre de Patro-

[1] Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.
(Epît. II, I, 49.)

cle. La noire Proserpine [1] et le noir troupeau [2], le palais diaphane de Pluton, *exilis* [3], où l'on ne règne plus par la grâce des dés dans les festins que la jeunesse et la beauté enchantent de leur présence, tout cela n'est qu'une quantité négligeable ailleurs qu'en vers; le séjour des ombres n'est plus qu'une ombre lui-même et le brouillard qui couvre notre avenir en ce monde s'épaissit encore quand nous regardons plus loin [4].

Pour Montaigne, il a beau faire, il ne peut s'abstraire à ce point de l'avenir et s'ôter de devant les yeux ce second royaume des morts que le christianisme a peuplé d'élus et de damnés en l'éclairant d'une lumière beaucoup plus large que le demi-jour dont Virgile, après Pindare [5], entoure ses bienheureux [6]. Un homme qui a vu « cuire [7] » des hérétiques est

[1] . . . . furvae regna Proserpinae.
(Od. II, XIII, 21.)

[2] Od. I, XXIV, 18.

[3] Non regna vini sortiere talis. (Od. I, IV, 17.)

[4] Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit deus... (Od. III, XXIX, 29.)

[5] Olymp. II, v. 109.

[6] . . . . solemque suum, sua sidera norunt.
(Enéid., VI.)

[7] L. I, c. XXIX, v. 1, p. 228, édit. Leclerc.

obligé de penser quelquefois, malgré lui, aux flammes de l'enfer. Et cependant il fait pour secouer ces images des efforts visibles ; bien qu'il laisse aller son imagination « la bride » sur le cou, » on sent qu'il la tire toujours du côté de l'antiquité pour y chercher sa pâture. Là il est sur son terrain, il y séjourne comme chez lui, s'appropriant ce qu'il trouve à sa convenance, semant des idées, bâtissant des systèmes et s'y enfermant comme dans un autre château de Montaigne dont les fenêtres regardent l'orient de l'humanité tandis que les volets sont fermés sur le reste. Par moments l'illusion est si forte qu'il se croit tout à fait païen et se laisse aller à faire l'éloge du suicide [1]. Dans sa singulière apologie du prétendu apologiste de la foi chrétienne, il se plaît à épaissir ces ténèbres volontaires. La religion, pour lui, est une chose absolument fortuite : « Nous nous sommes rencontrez au » païs où elle estait en usage; » sans doute, il admet qu'il faut « accompaigner nostre foy » de toute la raison qui est en nous ; » mais il vient de dire que les moyens purement humains n'en sont « aucunement capables, » et

[1] L. I, c. LX, *in fine* ; l. II, c. III, *in fine*.

il ajoutera que « la foiblesse de nostre juge-» ment nous y ayde plus que la force [1] »; et, après avoir ainsi clos la question, il se retournera avec empressement du côté des anciens qui lui offrent un fertile champ de contradictions d'une étendue à réjouir son scepticisme. Admirateur de leur vertu, il lui est doux d'en attaquer le principe et la racine. *Ce sont petits chemins tout parsemés d'erreurs*; *on n'y saurait marcher que sur de bons sophismes.* Il s'y promène avec délices et va foulant aux pieds et abattant tout ce qui fait mine de rester debout. Mais il n'est pas de joie sans mélange; après cette exécution, il a beau se réfugier dans sa tour ou, comme il le dit, dans son arrière-boutique, il ne peut pas s'affranchir d'une arrière-pensée tenace et importune; l'infini le gêne, comme Pascal, qui lui en voudra d'avoir inventé, le premier, les « deux » raisons », celle qui raisonne et celle qui ne raisonne pas; comme Pascal, il se sent perdu parmi « ce bransle admirable de la voulte cé-» leste, la lumière éternelle de ces flambeaux » roulants si fièrement » sur nos têtes, « les » mouvements espoventables de cette mer in-

[1] L. II, c. XII, *passim.*

» finie [1], » et à cette immensité, cette stabilité de la matière, il oppose le néant de la nature humaine « toujours au milieu entre le » naître et le mourir [2]. » Quel échec pour la raison ! « Tu ne veois, ô homme, que l'ordre » et la police de ce petit caveau où tu es » logé... c'est une loi municipale que tu allè» gues, tu ne sais pas quelle est l'univer» selle [3]. » Tu n'as même pas le droit d'affirmer que tu ne sais pas; tu en es réduit à t'écrier : « Que scay-je? » Et ce n'est pas seulement le cri de la raison qui se ferme à la vérité, c'est aussi le cri de l'âme qui s'ouvre à la crainte, c'est la parole d'un demi-croyant.

Certes cette société continuelle avec la mort, ce « frère il faut mourir » qui s'impose au moment où l'on y pense le moins tendrait à rendre, pour emprunter à Montaigne une de ses images, le voyage de la vie comparable à celui du condamné à la peine capitale dans le trajet de la prison au lieu désigné pour l'exécution : heureusement ceux qui sont le plus sujets à ces accès de mélancolie sont des philosophes et la même philosophie qui

[1] L. II, c. XII, vol. I, p. 542, édit. Leclerc.
[2] *Ibid.*, p. 750.
[3] *Ibid.*, p. 642.

leur représente le mal leur fournit des remèdes ou des palliatifs pour le calmer ou le guérir. Il nous reste à examiner de quelle nature sont ceux dont nos deux moralistes ont fait usage.

Montaigne, comme un malade impatient, essaie à la fois de divers remèdes qui s'accordent mal ensemble. Nous avons vu qu'il confond la mort avec la douleur : « En la mort, » dit-il, « nous regardons principalement la » la douleur [1], » et, incontinent, il se paie de la raison contraire : « La mort ne se sent que » par le discours [2], » c'est-à-dire la raison... « C'est l'impatience de l'imagination de la » mort qui nous rend impatients de la dou- » leur; touts les maulx qui n'ont aultre dan- » gier que du mal, nous les disons sans dan- » gier; » exemple : « celuy des dents ou de la » goutte, d'autant qu'il n'est pas homicide » ; c'est-à-dire dans la douleur ce que nous craignons, c'est la mort. On voit le cercle vicieux : c'est l'idée de la mort qui rend la douleur insupportable, et c'est l'idée de la douleur qui fait le même effet sur la mort.

[1] L. I, c. LX, v. 1, p. 295, édit. Leclerc.
[2] Cf. l. III, c. XII, v. 2, p. 547.

Ce stoïcisme est beaucoup plus ingénieux que l'autre qui s'obstine à dire à la douleur : « Tu n'es pas un mal », comme l'enfant qu'on punit vous répond : « Cela m'est bien » égal, » alors que cela lui est très sensible. Montaigne a trouvé mieux que Posidonius : le mal consistant dans l'union de la mort et de la douleur, séparons-les, nous n'aurons plus que deux demi-maux qui seront « de » bien meilleure composition. » En attendant, comme son raisonnement ne lui donne non plus qu'une demi-sécurité, il le fortifie par des exemples à l'appui tirés curieusement de ses capricieuses lectures. Qu'est-ce que la douleur, quand on le veut bien ? Rien ou peu de chose [1] : « Nous sentons plus un coup de ra- » soir du chirurgien que dix coups d'espée en » la chaleur du combat. » Et les Suissesses et les Egyptiennes qui accouchent sans y penser ! Et le « garsonnet » de Sparte qui ayant « desrobé un regnard endura plustot qu'il lui » eust rongé le ventre que de se découvrir... » Qui n'a ouï parler à Paris de celle qui se » fait escorcher, pour seulement en acquérir » le teint plus frais ? » Il y a même, ajoute-t-il,

[1] L. I, c. LXVIII.

des gens qui arrachent les dents sans douleur... pour les patients et maints cas semblables.

Voilà pour la douleur. Et maintenant la mort, si nous la considérons isolément, quoi de plus simple et de plus vulgaire? Ici encore les exemples fameux ne manquent pas. Il y a d'abord la mort accidentelle qui, une fois signalée, n'aura plus le droit de nous surprendre : ainsi un de nos rois qui fut tué en se jouant (et précisément Montaigne peut également citer un sien frère qui fut également blessé mortellement en jouant à la paume); Æschyle « assommé d'un toit de tortue ; un » autre mort d'un grain de raisin ; etc. » Et la mort volontaire ne l'intéresse pas moins que la mort accidentelle : il a pu l'étudier aussi de près dans la personne d'un de ses amis intimes. On sait l'histoire des cinquante Albigeois qui, à « Castelnau Darry [1], » souffrirent à la » fois d'estre bruslez vifs en un feu, avant » desavouer leurs opinions »; enfin on a même vu des enfants qui se tuaient pour éviter quelque incommodité. Car, dit-il, « il n'est » rien de quoy je m'informe si volontiers que

[1] C'est l'orthographe du temps.

» de la mort des hommes [1]. » Ce sujet l'attire tellement qu'il y revient à diverses reprises et les héroïnes qu'il cite dans son chapitre des *Trois bonnes femmes* [2], obtiennent cet honneur singulier « (il n'en est pas à douzai- » nes) », pour s'être donné la mort avec leurs maris, ou, du moins, comme la Pauline de Sénèque, pour l'avoir tenté sans succès. Il ne fait d'ailleurs ici qu'admirer dans certains cas particuliers le suicide sur lequel il a laissé entrevoir une opinion générale conforme à la doctrine païenne. Mais il ne fait pas attention que les trois bonnes femmes et les Albigeois sont entraînés par des passions et des convictions profondes : leur insensibilité n'est point une règle pour les autres et surtout pour lui, l'homme des convictions molles et des passions disciplinées. Il est bien plus dans son rôle et dans sa nature nonchalante quand, au lieu de ces espèces de morts qui sont, pour ainsi dire, en action, il décrit la mort passive qui vous enveloppe délicatement de ses bras aussi doux que ceux du sommeil, quand il dépeint, à vous faire envie, cette vo-

[1] L. I, c. XIX.
[2] L. II, c. XXXV.

luptueuse défaillance, ce charmant état de langueur où nageait son imagination après son épouvantable chute [1]. Comment! ce n'est que cela, et l'on plaint les mourants, parce qu'on les entend « rommeler et rendre par» fois des soupirs trenchants [2]? » On croit qu'ils sont agités de « grieves douleurs ; » on se trompe, ils ont « l'âme et le corps ense» veli et endormi. » C'est un premier sommeil avant le sommeil complet dont parle un autre sceptique, le prince de Danemark : Mourir, dormir.

Premier sommeil, si l'on veut, quoiqu'il soit passablement agité; mais on a beau en écarter les mauvais rêves, tous les raisonnements ne feront pas évanouir la plus effrayante des visions qui assiègent la couche du chrétien de croyance ou d'habitude, quand il meurt, la vision de l'éternité. Celle-là, Montaigne ne l'évite pas, son imagination ne lui en fait pas grâce : car il est incrédule juste assez pour croire que tout est possible : ses devoirs religieux observés pendant sa vie et sa fin édifiante prouvent que son scepticisme

[1] L. II, c. VI.

[2] L. II, c. VI, vol. I, p. 450, édit. Leclerc.

admettait toutes les craintes et toutes les espérances.

Pourquoi, dans le voyage autour de son âme, omet-il ce côté sombre? Pourquoi, lui qui pose tant de questions, craint-il de « poser » la plus redoutable », être ou n'être pas, et pourquoi sa plume si hardie recule-t-elle avant d'écrire là aussi : Que sais-je? Ce silence, de la part d'un intarissable causeur, est éloquent; à côté de la confession publique parfois si crue, c'est une confession mentale dont le secret se révèle tout seul. En vain Montaigne cherche à nous donner le change pour se le donner à lui-même; en vain il s'arrête à l'entrée de la mort, tout en se préparant à faire correctement le saut final. Ce n'est pas seulement le saut qui effraie le chrétien, c'est surtout la chute dans le néant ou dans l'éternité. Ce n'est pas le bord, c'est le fond de l'abîme qui produit le vertige, et le christianisme, qui a donné cette profondeur à la tombe, en a rendu le mystère plus terrible. Mais le cas n'avait pas été prévu par Sénèque, et Montaigne, renfermant ses craintes en lui-même, a retenu prudemment son stoïcisme dans les bornes où l'avaient porté « ces » grandes âmes de l'antiquité. »

Nés plus tôt, les Romains du temps d'Horace ne se sont pas rencontrés, pour emprunter à Montaigne ses expressions, au temps et au pays où la religion qu'il professe « estait en usage [1]. » Placés entre deux religions, celle du passé et celle de l'avenir, ils ne connaissaient pas les terreurs sourdes qui pouvaient troubler l'habitant du Périgord au seizième siècle : en pareille matière, il n'y a que l'absence de foi qui sauve. Pour eux, la mort se trouvait simplifiée : Où allons-nous ? Où nous étions avant de naître [2]. Quant aux préparatifs du voyage, s'ils nous importunent, le suicide est là qui les abrège. La vie n'est qu'un usufruit, il s'agit d'en user et d'en jouir le plus complètement possible : ce sera autant de pris sur le propriétaire, sur Pluton, le richard. A quoi sert de nous préparer à recevoir sa visite ? Cueillons les fruits, c'est-à-dire les jours, un à un, *carpe diem*, c'est le conseil qu'Horace donne à Leuconoé comme à Mé-

[1] *Essais*, II, XII, vol. II, p. 166, édit. Leclerc.

[2] . . . . neque hilum
Differre ante ullo fuerit jam tempore natus,
Mortalem vitam cum mors immortalis ademit.
(Lucret., III, 865.)

cène [1]; et hâtons-nous, ne perdons pas un instant [2]; rendons-nous tous les soirs ce témoignage : Aujourd'hui, j'ai vécu [3]. C'est le mot de Didon à la fin de sa vie [4] et celui du du philosophe à la fin de chaque jour. L'avarice du lendemain gâterait l'heure présente ; à chaque jour suffit sa jouissance; plus tard comme plus tard; disons à Libitine, la déesse du bon plaisir : Quand il vous plaira. Elle fondra sur nous comme un voleur, mais le volé qui sourit au voleur le vole à son tour [5]. Demain viendra s'il lui plaît et, en plus du plaisir de vivre, on aura celui de la surprise [6]. Un autre plaisir qui n'est pas à dédaigner consiste à faire attendre son héritier [7] : Horace, composant à lui seul toute sa famille,

[1] Od. I, xi, 23, et III, viii, 27.

[2] Exiguo gratoque fruaris tempore raptim.
(Epît. II, ii, 198.)

[3] . . . . Ille potens sui
Laetusque deget, cui licet in diem
Dixisse : Vixi... (Od. III, xxix, 41.)

[4] Vixi et quem dederat cursum Fortuna peregi.
(*Enéid.*, IV, 656.)

[5] Shakesp., *Othello*, scène ix.

[6] Grata superveniet, quae non sperabitur, hora.
(Epît. I, iv, 14.)

[7] Parcus ob heredis curam... (Epît. I, v, 13.)

en parle à son aise ; il faut vivre pour soi ; c'est aller de pair avec un fou que d'épargner tristement pour son successeur [1]; votre vin du Cécube n'est pas mis sous clef pour sa bouche, ni votre or pour ses mains avides [2]. Ainsi, loin de s'exercer à mourir d'avance pour obtenir « la plus morte mort » possible, loin de se familiariser par plaisir avec la mort, Horace, quand elle veut devenir trop familière avec lui, lui tourne le dos; il se rejette avec ardeur vers la vie, et, comme Antée quand il touchait la terre, il acquiert de nouvelles forces au contact de ses ailes noires [3]. Aussi est-ce avec mélancolie qu'il calcule les pertes que l'âge lui fait subir et qu'il assiste à cette mort successive par laquelle Montaigne se prépare à la mort complète [4] : « Rends-moi, » écrit-il déjà dans une de ses premières épitres à Mécène, « rends-moi ma » solide poitrine, mon front encadré de che- » veux noirs, rends-moi le doux parler, le beau » rire, et, devant une bonne table, le plaisir

[1] Assidet insano. (Epit. I, v, 13.)

[2] Cuncta manus avidas fugient heredis, amico
Quae dederis animo. (Od. IV, vii, 19.)

[3] Sat. II, i, 58.

[4] L. I, c. xix. V. p. 75, édit. Leclerc.

» de pleurer l'effrontée qui m'abandonne [1]. » Et, dans sa dernière à Julius Florus : « Un » à un, les années, dans leur marche, nous » volent tous nos biens : elles m'ont ravi les » jeux, l'amour, les festins, les dés [2]... J'en- » tends une voix qui me dit : Tu as assez » mangé, assez joué, assez bu ; il est temps de » t'en aller [3]. » Et il s'en ira, les yeux fixés vers les plaisirs qui s'en retournent, tandis que Montaigne regarde la mort qui s'avance.

Horace trouvait encore un autre avantage à s'orienter ainsi du côté de la vie et à ne donner à la mort qu'une valeur négative. En effet, quelle que soit l'attention qu'on mette à soigner son bonheur, il est trop souvent déparé par des chagrins cruels, des craintes, des déceptions, ou gâté par ses propres excès ; et alors, la vie étant un mal, la mort, libre des menaces de la vie future, devient le remède : sans cela, le remède pourrait être pire que le mal. La pâle mort n'est pas toujours si affreuse à contempler : la question est de l'envisager à propos, soit, ainsi que nous l'avons remarqué, dans l'éblouissement de la

[1] Epît. I, vii, 25.
[2] *Ibid.*, II, ii, 55.
[3] *Ibid.*, II, ii. 214.

jeunesse et de la fortune, quand la violence de la joie fait peur pour sa durée, soit dans les jours sombres. Au lieu de se fortifier sans cesse contre la mort, comme Montaigne, Horace la visite à ses heures pour se fortifier contre les misères de la vie : c'est son procédé pour consoler les âmes ou les aguerrir. Quand il écrit à Caius Dellius : « Souviens-toi de conserver dans le malheur ton » âme égale et d'en retenir dans la prospérité » les emportements désordonnés, en pensant » que tu es mortel [1] », c'est un avertissement qu'il adresse en même temps à tout le monde et à lui-même. C'est dans une semblable intention qu'est écrite la sixième épître du premier livre, adressée à un certain Numicius qui se laissait sans doute aller de confiance au vent de la fortune et auquel l'idée de la mort servira de contrepoids dans ses grandeurs ou dans sa chute : « Va t'extasier devant les merveilles de l'art... Donne-toi » bien du mal pour faire envie aux plus riches... A la fin de tout, tu iras rejoindre » Ancus et Numa là où ils t'ont précédé [2]. »

[1] Od. II, III, 1.
[2] Epît. I, VI, 17 et suiv.

Mais c'est la fosse commune et il y rencontrera aussi le pauvre expulsé de sa chaumière avec sa femme qui porte ses dieux dans les plis de sa robe et ses enfants en haillons [1]. Car le convoyeur des âmes entend l'appel du pauvre qui a fini sa tâche, « même quand il ne l'appelle pas [2]. » Horace, pour une fois sensible à la pitié, a encore ici recours au même calmant, l'idée de la mort, afin d'adoucir dans son cœur ce sentiment qui lui est d'autant plus pénible qu'il n'en a pas l'habitude.

C'est le fait d'un homme avisé que de se mettre en état de faire galamment honneur à sa dette envers la mort en recevant avec courtoisie ce créancier armé d'un titre toujours exécutoire. Mais c'est également faire preuve de sagesse que d'éviter, autant qu'il est possible, les occasions de le rencontrer, telles que la guerre, la peste, les voyages

[1] . . . . Pellitur paternos
In sinu ferens deos
Et uxor et vir sordidosque natos.
(Od. II, XVIII, 26.)

[2] . . . . hic levare functum
Pauperem laboribus
Vocatus atque non vocatus audit. (*Ibid.*, 38.)

lointains et les orages sur mer. La même prévoyance qui nous fait prendre un bouclier nous conseille aussi d'attendre le moment de nous en servir. Horace et Montaigne sont donc conséquents avec eux-mêmes lorsqu'ils se conduisent dans la vie avec une prudence qui tient le milieu entre la bravoure et son contraire. Mais nous ne saurions, sans dévier de notre sujet, pousser jusqu'au bout ce parallèle entre les deux moralistes : qu'il nous suffise de rappeler qu'après avoir tenu, à peu de chose près, pendant les guerres de religion, le rôle d'Atticus pendant les guerres civiles [1], Montaigne ne se montra pas inférieur en prudence à Horace lorsqu'il abandonna la ville de Bordeaux, dont il était maire, à elle-même et à la peste qui la dévastait. Ceci dit, donnons-nous entièrement à notre poète.

Nous avons déjà rappelé sa jeunesse émue devant les dangers physiques de la guerre et de la navigation, soit à Philippes [2], soit au

[1] L. III, c. I, vol. II, p. 204, édit. Leclerc. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que Montaigne se comporta bravement pendant les guerres civiles, et qu'en fuyant la peste il songeait plus au salut des siens qu'au sien propre.

[2] Od. II, VII, 9; III, IV, 26.

cap Palinure [1] ; or, par cet endroit-là, il resta toujours jeune et ses nerfs ne se raffermirent pas. Il avait besoin de la tranquillité matérielle comme de la tranquillité morale ; il ne lui fallait pas du tout de secousses et il craignait aussi bien le choc du monde extérieur que celui des passions. Le repos, le repos [2] ! C'est le cri qu'il pousse, le vœu qu'il forme en son nom et au nom de tous ceux qui, sur terre et sur mer, sont exposés aux coups du destin. Nous savons avec quel soin jaloux il sut garder le juste milieu en politique comme dans le reste, se tenant à distance respectueuse de celui qu'il appelle le second de Jupiter [3] et de sa foudre : trop heureux, s'il voulait bien l'oublier [4]. Quant à Jupiter, il y croit quand il tonne [5], d'autant plus qu'il a déjà été échaudé par ses éclats [6] ; en pareil cas, il

[1] Od., III, iv, 27 et 28.

[2] Otium divos rogat in patenti
Prensus Aegaeo... (Od. II, xvi, 1.)

[3] . . . . tu secundo
Caesare regnes. (Od. I, xii, 51.)

[4] Nec vixit male, qui natus moriens que fefellit.
(Epît. I, xvii, 10.)

[5] Caelo tonantem credidimus Jovem
Regnare... (Od. III, v, 1.)

[6] Od. I, xxxiv.

fait son acte de contrition avec une promesse de se convertir (il est peut-être sincère sur le moment), et une fervente prière à la fortune [1]. Mais ce qui reste principalement de tout cela, c'est la satisfaction d'avoir échappé au danger et de le dire, sans compter le profit qu'on peut tirer pour l'avenir d'un semblable avertissement. C'est un mal pour un bien, comme la contusion que lui fit l'arbre qu'il maltraita lui-même à son tour : elle lui inspira à la fois un peu plus de prudence à la campagne, peut-être un peu plus d'indulgence pour Rome et ses dangers, et certainement une charmante ode d'indignation comique [2].

Quand on est ainsi exposé aux accidents jusque chez soi, une telle fatalité n'est pas de nature à fortifier votre goût pour les voyages, surtout quand il est déjà naturellement très médiocre ; Horace n'aima jamais les déplacements et les voyages lointains : « Louera qui » voudra Rhodes, ou Mitylène, ou bien en- » core Ephèse et Corinthe assise sur deux

[1] Parcus deorum cultor et infrequens...
. . . . nunc retrorsum
Vela dare atque iterare cursus
Cogor relictos.. (Od. I, XXXIV.)

[2] Od. II, XIII.

» mers [1]. » Lui, il ne tient pas à revoir ces lieux qu'il a visités une fois pour toutes pendant sa courte campagne militaire ; il préfère le voisinage de « la source retentissante qu'habite la nymphe Albunée [2]. » Et, d'ailleurs, si l'on tient à louer Rhodes et Mitylène, ou Samos et Chios, il n'est pas besoin de se rendre sur les lieux : cela peut se faire aussi bien de loin, à Rome [3] et même à Tibur. Car Rome elle-même n'est pas sans offrir des dangers ; on y risque d'être écrasé par des pierres de taille ou par d'énormes poutres et d'être pris entre un lourd chariot et une voiture d'enterrement, sans compter les chiens furieux et les porcs effarés [4]. Il y a un fond de vrai dans cette exagération poétique, quoique le principal grief d'Horace contre Rome soit de ne pouvoir s'y appartenir, ni rester maître de son temps et de ses idées ; car c'est précisément le désir d'échapper à eux-

[1] Od. I, VII, 1.

[2] *Ibid.*, 12.

[3] Romae laudetur Samos et Chios et Rhodos absens...
(Epît. I, XI, 21.)

[4] Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum,
Tristia robustis luctantur funera plaustris....
(Epît. II, II, 73.)

mêmes qu'il blâme chez les voyageurs de la classe à laquelle appartient le Bullatius de l'épître déjà citée [1], et qui vont chercher au loin la santé de l'âme : « Ils laissent le ciel » de la patrie, mais ils emportent leur cœur, » tous ces coureurs d'outre-mer [2]. »

D'ailleurs, il n'est pas plus indulgent pour les chercheurs d'aventures qui partent en campagne avec l'idée de s'enrichir aux dépens des provinces ou des ennemis de Rome. En effet, les usages n'étaient pas changés depuis le temps où il avait suivi dans l'Orient Brutus et sa fortune ; l'escorte d'un général ou d'un gouverneur n'eût pas été complète sans la présence de quelques camarades de plaisirs ou d'études qui avaient leur fortune à faire ou à refaire. Mais ce moyen ne rendait plus comme autrefois, et Horace aurait pu ajouter son propre exemple à celui de Catulle qui s'en était mal trouvé [3]. L'imprudent auquel il fit la morale en pareille circonstance était un nommé Iccius, qui, s'en rapportant à la renommée sur ce qu'elle racon-

[1] Epît. I, XI.

[2] Coelum, non animum mutant, qui trans mare currunt.
(*Ibid.*, 27.)

[3] Il suivit Memmius, préteur en Bithynie.

tait des richesses de l'Arabie encore inconnue, partait pour les conquérir sous les auspices d'Aelius Gallus, gouverneur de l'Egypte [1]. « Comment, » lui dit-il, « tu jettes maintenant ton dévolu sur les richesses des Arabes et tu prépares des fers aux rois invaincus de la Sabée et à ces affreux Mèdes!... » (les Mèdes sont une expression collective qui comprend tout ce que Rome redoute en Orient); « tu vas endosser la lourde armure » de fer quand tu étais si à l'aise dans la » maison de Socrate.. » (encore un mot à plusieurs fins pour désigner les études libérales [2]); « tu nous avais promis mieux que » cela. » L'ode, du reste, ne porta pas bonheur au déserteur de la maison de Socrate; car l'expédition alla se perdre dans les sables d'Arabie [3], et Iccius fut trop heureux de se retrouver, quelques années plus tard, en Sicile, intendant des biens d'Agrippa [4].

Mais ceux dont l'audace étonne toujours le plus Horace, ce sont les commerçants, que leur trafic entraîne « depuis les pays où le

[1] Od. I, XXIX.

[2] Od. I, XXIX.

[3] Strabo., l. XVI. Dio Cass., LIII, 29.

[4] Epît. I, XII.

» soleil se lève jusqu'à ceux qu'il réchauffe à » son coucher [1]; » et, cependant, rien de plus commun dans un temps où la mer était presque la seule voie d'échanges. Il n'en revient pas : rien ne les arrête, et dire qu'eux aussi ils ont des maisons de campagne où ils pourraient vivre en paix, s'ils savaient se contenter de ce qui suffit [2] ! Au lieu de s'y tenir en sûreté, à peine échappés de l'orage, ils font radouber leurs navires disloqués par la mer [3]. La mer ! Il a pour elle une respectueuse terreur; depuis qu'il a vu Neptune en courroux, il redoute encore plus son trident que la droite enflammée de Jupiter. Auguste, qui le plaisantait volontiers, aurait pu lui dire qu'il détestait l'eau salée, même dans le vin de Chio [4]. Lui-même plaisante aussi quand il se fait fort de traverser la mer Egée en furie

[1] Sat. I, IV, 28.

[2] Desiderantem quod satis est neque
Tumultuosum sollicitat mare.

[3] Od. I, I, 17.

[4] Dans le Repas ridicule d'Horace, beaucoup plus appétissant que celui de Boileau, le ridicule tombe sur l'amphitryon, et non sur le service qui est irréprochable. Aussi, bien que les opinions varient sur le sens de *Chium maris expers*, il nous paraît que l'étiquette *maris expers* fait valoir ce vin qui est servi avec un autre vin supérieur, le Cécube. (Sat. II, VIII, 15.)

sous la protection de Pollux et de son *alter ego*[1]; ce serait pour lui le cas d'ajouter : Bravons la mer à Rome, comme il a dit : Louons Samos à Rome[2]. Mais il est très sérieux dans l'ode qu'il adresse à Virgile partant pour la Grèce, et dans laquelle la navigation est représentée comme une impiété, comme une usurpation sur le pouvoir divin : ce n'est pas seulement l'imitation d'un chœur de Sophocle, il y met du sien et plusieurs vers partent de l'âme, notamment ceux du début dans lesquels il rend le navire responsable de la précieuse existence qui lui est confiée[3]. Les dangers de la mer agissent si fortement sur son imagination que l'Etat en péril lui apparaît comme un vaisseau désemparé par l'orage[4]. Et son opinion sur la navigation ne se modifie pas avec le temps, au contraire; des deux perfidies, celle de la femme et de l'onde, il pardonne quelquefois à la première[5], ja-

[1] . . . . geminus que Pollux. (Od. III, XXIX, 64.)

[2] Epît. I, XI, 21.

[3] . . . . . Navis quae tibi creditum
Debes Virgilium. (Od. I, III, 5.)

[4] Od. I, XIV.

[5] O matre pulchra filia pulchrior,
Quem criminosis cumque voles modum.
pones iambeis... (Od. I, XVI, 1.)

mais à la seconde ; dans une des dernières odes du troisième livre où il fulmine contre la licence dans un style qui n'est pas non plus très mesuré [1], il se livre envers ces incorrigibles négociants à une sortie où l'on sent qu'il a gardé toute sa rancune à la mer et que la tempête du cap Palinure est toujours présente à sa mémoire : « Sans les » mœurs, que peuvent les lois ? Rien, tant » que les chaleurs qui défendent la région » torride et les neiges qui durcissent la ré- » gion voisine de Borée ne forceront pas le » marchand à rebrousser chemin [2]... » En un mot, la navigation et la vertu sont deux choses incompatibles [3]. La haine est injuste ;

[1] Il oppose aux mœurs des Romains qu'il connaît les mœurs des Scythes et des Gètes qu'il ne connaît pas : belle matière que Tacite développera dans la *Germania*. (Od. III, xxiv.)

[2] Quid leges sine moribus
Vanae proficiunt, si neque fervidis
Pars inclusa caloribus
Mundi nec Boreae finitimum latus
Durataeque solo nives
Mercatorem abigunt. (Od. III, xxiv, 35.)

[3] Vincunt aequora navitae,
Magnum pauperies opprobrium jubet
Quidvis et facere et pati
Virtutisque viam deserit arduae. (*Ibid.*, 41.)

mais plût au ciel qu'Horace eût inspiré la sienne à Virgile ! Il n'aurait pas été chercher, dans l'Attique, les fièvres qui tuèrent Byron après lui [1], et l'Enéide aurait reçu, selon le vœu de Montaigne, « un tour de pigne de plus [2]. »

[1] Mort à Missolonghi, en Etolie (1824).

[2] *Essais*, l. II, c. x.

CHAPITRE XI.

HORACE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Les satires littéraires ; habiles plaidoyers, critiques détournées, éloges perfides ; ses amis font cause commune avec lui. — Vingt ans après ; attaques plus franches ; l'éloge d'Auguste n'est qu'un prétexte ; les auteurs dramatiques sont particulièrement visés. — Progrès de la langue dans la poésie et dans l'éloquence, tandis que la tragédie reste stationnaire. — Le mauvais goût des critiques et du public. — Partialité d'Horace, exécutions sommaires ; il loue directement les Grecs et indirectement ses amis. — Sa poétique est trop sévère et trop personnelle.

Nous ne pouvons, après avoir étudié dans Horace l'homme et le philosophe, omettre complètement le critique littéraire : ce serait laisser, dans l'analyse d'un caractère aussi divers, une lacune trop apparente. D'autant plus que, chez lui, tout se tient : qu'il donne

des préceptes pour bien vivre ou des règles pour bien écrire, c'est toujours lui, avec ses habitudes de style et sa tournure d'esprit. Les opinions générales qu'il émet lui sont d'abord personnelles, et, si son goût est d'accord avec *le goût*, on dirait que c'est seulement par l'effet d'une heureuse rencontre, tant il sait se rendre maître de son sujet, le faire sien et frapper à son effigie les idées qui seront la monnaie courante. D'ailleurs il est bon d'aller au-devant de l'opinion qu'on pourrait concevoir de lui en le voyant orné des noms de poète didactique et d'historien littéraire : c'est une justice qu'on lui doit de montrer qu'en se mettant dans un cas aussi grave, il s'en est tiré avec son aisance habituelle; il n'y avait que lui pour introduire dans le genre sérieux qu'il traversait les qualités qui semblaient y être le plus étrangères, l'enjouement, la légèreté, la grâce. Ce qu'il faut aussi remarquer, c'est que, dans le procès engagé contre les premiers occupants du Parnasse romain qu'Horace transporta plaisamment sur le mont Albain [1] (procès dont Rome ne vit jamais la fin et dont les pièces ont

[1] Epît. II, I, 27.

péri en grande partie), il ne joua d'abord que le rôle d'un simple plaideur, soutenant sa propre cause, et n'étendant guère ses attaques au delà de ce qu'exigeait le soin de sa propre défense.

Quintilien, avec la même perspicacité qui lui fait distinguer dans Homère toutes les qualités de l'orateur [1], aurait pu, dans les satires dites *littéraires* d'Horace, en découvrir au moins une, l'habileté. Voyez, en effet, comme il observe la première règle de l'éloquence judiciaire, si religieusement suivie par les Attiques, celle qui commande la modestie à l'orateur. Le moment n'est pas encore venu pour lui d'annoncer à l'univers qu'il a bâti un monument plus imposant que les pyramides élevées par les rois; il ne demande pour l'instant qu'une petite place, celle où Varron de l'Atax n'a rien su faire de bien, « la dernière place qui reste [2], » dit-il, sans ajouter que c'est celle qu'il préfère. Boileau s'installe « assez près de Régnier » ; lui, il se place au-dessous de Lucilius qui est, selon lui, l'inventeur du genre : il aurait pu

[1] Hic (Homerus) omnibus eloquentiae partibus exemplum et ortum dedit. (Quintil., X, I, 46.)

[2] Sat. I, X, 46.

remonter à Névius, sans oublier Ennius, et saluer en passant l'autre Varron qui avait, lui aussi, des droits acquis sur le terrain de la satire; mais il ne veut avoir affaire qu'au principal détenteur, à Lucilius, certain d'avoir ensuite facilement raison des autres. Toutefois, il n'est pas si sot que de l'attaquer en face, il s'en défend bien. « Il faudrait, » s'écrie-t-il « avoir bien peu de cœur pour lui » arracher la couronne si solidement fixée sur » sa tête, *haerentem capiti* [1] », trop solidement peut-être. Il est le premier à chanter ses louanges : « C'est un homme plein d'esprit, » un fin observateur », et quoi encore?... « un » dur versificateur. »

facetus,
Emunctae naris, durus componere versus [2].

Entre la critique et les éloges il n'y a qu'une virgule; tout est sur le même plan, et il n'y a pas de *mais* pour nous mettre en garde contre le trait final. Même tactique, quelques vers plus bas, quand Lucilius est présenté comme le continuateur des Eupolis, des Cratinus,

[1] Sat. I, x, 48.
[2] Sat. I, iv, 8.

des Aristophane, et des autres créateurs de *l'ancienne* comédie, libres vengeurs de la morale [1]. Mais attendons les premiers vers de la dixième satire, pour peu que nous voulions apprendre s'il leur ressemble par le beau côté. Ecoutez comme on tourne une satire : « Il y faut un style concis, leste comme » la pensée, ennemi de ce verbiage qui » étourdit et fatigue l'oreille, un ton parfois » sérieux, plus souvent plaisant, et des effets » savamment calculés : par moments on croit » entendre l'orateur ou le poète inspiré, et, » dans d'autres, c'est un homme du monde » qui cause familièrement avec une négli- » gence voulue [2]. » C'est ce style, continue-t-il, « qui fit le succès des écrivains de » l'ancienne comédie, et ce qu'il faut leur » prendre [3]. » Or, ce style est, trait pour trait, le même que celui d'Horace qui, se conformant aux mœurs oratoires, sait se louer sans offenser; en revanche, le même style contraste absolument avec celui de Lucilius dont l'abondance a été comparée plus haut à celle d'un fleuve « qui roule des eaux bour-

[1] Sat., I, IV, 1 et suiv.

[2] Sat. I, x, 9.

[3] Sat., I, x, 16 et suiv.

» beuses [1]. » Seulement l'auteur est trop respectueux des règles et de l'opinion pour dire qu'il vise Lucilius ; pendant que nous pensons à Lucilius, c'est à « Hermogène le beau gar» çon, et à Démétrius le vilain singe [2], » qu'il reproche d'ignorer les grands maîtres.

Mais en mettant à si haut prix le mérite du poète satirique, se souvenait-il du passage de la quatrième satire, où, dans des vers très poétiques, il l'avait retranché du nombre des poètes [3]? Naturellement; car son plus grand bonheur est de dérouter le lecteur, puis, après l'avoir bien promené, de l'abandonner à lui-même entre deux opinions contraires. C'est comme quand il dit « que personne ne lit ses écrits [4] », pour se faire reprocher ensuite de vouloir que tout le monde se les arrache [5].

Un de ses procédés familiers, ce sont les digressions : ainsi, dans sa défense personnelle, il introduit une discussion sur le point de savoir « si la comédie (la *nouvelle* et non

[1] Sat. I, IV, 11.

[2] Sat. I, X, 17.

[3] Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.
(Sat. I, IV, 42.

[4] Sat. I, IV, 23.

[5] *Ibid.*, 35.

» *l'ancienne*) devait être rangée parmi les » genres poétiques ; » puis il laisse la question en suspens et revient à son sujet sans employer ces transitions si chères à Boileau : « En voilà assez là-dessus, » dit-il, « *hactenus* » *haec*; nous en reparlerons une autre fois [1] », et il n'en reparla plus. Ce désordre apparent dans les idées cache d'ailleurs un art supérieur : on a remarqué l'habileté avec laquelle, dans le discours sur la Couronne, Démosthène, accusé d'avoir violé la loi comme il l'avait violée en effet, se garde bien d'aborder en commençant cette partie si délicate de sa défense. De même Horace, avant de répondre à l'accusation principale qu'on lui intente, celle de diffamation, ôte d'abord à celle-ci une partie de son importance en la reléguant au second plan, la question littéraire occupant la première place.

On sait également que c'était avec le patriotisme que Démosthène avait réponse à tout ; mais Horace a aussi son patriotisme, quoique moins belliqueux : c'est un patriotisme littéraire, le seul qu'on pût avoir après les guerres civiles. Cicéron avait dit qu'il fal-

[1] Sat., I, IV, 62.

lait être ennemi du nom romain pour ne pas admirer [1] la Médée d'Ennius ou l'Antiope de Pacuvius [2]; Horace, qui est né en deçà de l'Adriatique, *natus mare citra* [3], se pose en défenseur de la langue nationale : Apollon, qu'il a vu en songe (il peut bien avoir des songes puisqu'Ennius en a eu), lui a signifié que c'était pure folie d'écrire en grec [4], et pourtant, dit-il, on admire chez Lucilius le mélange des mots grecs avec les mots latins ! *O seri studiorum* [5]! Faut-il qu'on soit arriéré !

Au moins reconnaît-il à Lucilius le talent d'exciter le rire, le gros rire, « celui qui » agrandit la bouche [6] », et qui produit ce que La Bruyère appelle « l'altération des » traits [7] »; il avoue que c'est un talent comme un autre, mais il se hâte d'ajouter que ce n'est pas assez. Et cependant, en un certain sens, c'est peut-être trop à son avis, car il n'aime guère ni le gros rire, ni le gros pu-

[1] *De finib.*, I, II.

[2] C'est la même que Juvénal qualifie de *verrucosa*, pleine de verrues. (Sat. I, 77.)

[3] Sat. I, x, 31.

[4] *Ibid.*, 33.

[5] *Ibid.*, 21.

[6] *Ibid.*, 7.

[7] Chap. I.

blic; sa plaisanterie ne tend ordinairement qu'à provoquer le sourire et ne va guère au delà. Quant au gros public, ce n'est pas le sien : il frémit à l'idée de voir ses livres maniés et « poissés [1] » par des mains profanes et il ne tiendra pas à ce que les mêmes mains l'applaudissent au théâtre [2]. En général il fuit les rassemblements : il y en a « qui lisent » leurs écrits au beau milieu du forum et » dans les salles de bains favorables à l'acous- » tique [3]; » lui, il ne lit même pas dans le temple des Muses, devant les amateurs [4]; il n'aime pas les succès bruyants; il veut être lu en petit comité [5], et cette défiance des jugements rendus par les majorités [6] fait prévoir la sévérité avec laquelle il jugera plus tard ceux qui, avant lui, ont écrit pour le public du théâtre, les auteurs comiques aussi bien que les auteurs tragiques. Mais il est trop habile pour les prendre tout de suite à partie,

[1] Queis manus insudet vulgi Hermogenisque Tigelli. (Sat. I, IV, 72.)

[2] Epît. II, I, 215.

[3] Sat. I, IV, 75.

[4] *Ibid.*, I, x, 38.

[5] Contentus paucis lectoribus... (Sat. I, x, 74.)

[6] . . . . numero plures et depugnare parati... (Epît. II, I, 184.)

il se contente d'insinuer, comme nous l'avons remarqué, que les premiers pourraient bien n'avoir fait que de la prose, ou encore de citer le trait d'Arbuscula, la comédienne sifflée, qui en appelait du peuple aux chevaliers [1], et de louer son courage sans s'exposer au même accident. Il s'en tient là, il ne veut pas, pour un début, ameuter contre lui tous les admirateurs des écrivains de l'autre âge; il a assez à faire avec les partisans de Lucilius; il va même jusqu'à louer Ennius dont il cite un passage [2] qu'il ne choisit pas parmi les plus harmonieux; accordez-lui Lucilius, il vous donnera gain de cause sur Ennius, dont Lucilius s'est d'ailleurs moqué : on n'est pas plus conciliant.

S'il est utile de diviser ses adversaires, il ne l'est pas moins de rassembler autour de soi ses amis, et de s'appuyer, comme les accusés que défendait Cicéron, sur un nombre respectable d'*advocati* et de *laudatores* [3]. Pour tenir tête à ces anciens poètes qu'il appelle *senes* parce que leurs œuvres ont vieilli, Ho-

[1] Sat. I, x, 77.

[2] . . . . postquam discordia tetra
Belli ferratos postes portasque refregit. (Sat. I, x, 59.)

[3] Cic., *Verr.*, II, v, 22, 57.

race se serre naturellement contre les jeunes, les contemporains, mais non pas, encore ici, la majorité qui compte des Fannius, des Crispinus, des Furius Bibaculus et autres imitateurs des Alexandrins, qu'il crible au contraire de ses traits acérés (procédé en usage chez les avocats de tous les temps); mais il appelle autour de lui cette minorité d'élite formée des poètes qui aspirent ainsi que lui, et qui réussiront peut-être, à faire mieux que les anciens. Comme des magistrats sortants, ils se sont distribué les provinces : Fundanius a pris la comédie; Pollion, la tragédie; Varius, l'épopée, où il précède Virgile qui, en attendant, prend possession de l'églogue vacante avant lui [1]. Puis il se souvient que, pour bien faire, le nombre des *laudatores* ne doit pas être inférieur à dix [2] : c'est pourquoi il en fait ensuite une nouvelle levée dans laquelle il comprend ses amis de tous les partis; car il n'est pas de ceux qui introduisent la politique dans les questions littéraires, il était encore Pompéien que déjà, en matière de goût, il était du parti de Mécène. Aussi voit-on figu-

[1] Sat. I, x, 40 et suiv.

[2] Cic., *Ad famil.*, I, ix, 7; Verr., II, v, 22, 57.

rer dans sa liste, avec Mécène et Octave, Asinius Pollion, Messala, Pedius Publicola, son frère, et Bibulus, le beau-fils de Brutus; puis Varius et Virgile, nommés pour la seconde fois, et, avec eux, Plotius Tucca, le poète Valgius Rufus, Fuscus Aristius, les deux Viscus, Servius Sulpicius, Furnius, « l'honnêteté même [1] »; et une foule d'autres qu'il passe sous silence, mais qu'ils soient tranquilles, « il pense à eux [2]. »

Et, en effet, ils sont tous intéressés dans sa cause : comme lui, ils ont des rivaux dans le passé, et bien que, par prudence, il concentre ses attaques sur Lucilius, elles vont plus loin; car, si le principal reproche qu'il lui fait est de n'être pas né dans le siècle qui devait être le siècle d'Auguste [3], à plus forte raison l'accusation s'étend-elle à ses aînés, ces *seniores*, comme ils sont désignés en masse [4], la durée de leur gloire étant ajoutée à celle de leur vie. Mais, pour le moment, il ne les vise pas en face et ne les prend pas

[1] Sat. I, x, 81 et suiv.

[2] Complures alios, doctos ego quos et amicos
Prudens praetereo... (*Ibid.*, 88.)

[3] Si foret hoc nostrum fato delapsus in aevum... (*Ib.*, 68.)

[4] *Ibid.*, 67.

individuellement à partie : il n'est pas pressé.

En effet, vingt années se sont écoulées depuis la publication du premier livre des Satires lorsqu'il s'avise d'intenter à ces représentants de l'âge plus grossier qui l'a précédé uue seconde accusation, toujours atténuée avec malice, mais cependant moins évasive que l'autre, et où il ne craint pas de donner les noms, *defert nomina*, comme cela s'appelait dans le style judiciaire [1]. Quand nous disons *accusation*, c'est plutôt *consultation* qu'il faudrait dire, car il est alors passé jurisconsulte en matière de goût, comme dans les affaires de cœur [2]. Vingt années! on voit qu'il est aussi lent que la justice, et c'est peut-être une leçon qu'il donne aux critiques futurs dont l'intrépidité n'attend pas le nombre des années. Pendant vingt années il a accumulé ses observations et confirmé ses opinions, les confiant sans doute à ses livres, comme à des amis discrets [3]; il a subi le supplice que redoutait la Bruyère [4], d'entendre « déclamer

[1] Cic., *In Caecil.*, XX, LXIV. Lex Acilia, 30.

[2] Vid. chap. 8.

[3] Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris... (Sat. II, I, 30.

[4] Chap. I.

» pompeusement » des vers faux et pour le goût et pour l'oreille [1], et cependant il n'a rien dit, tellement il aimait la paix [2] ! Il y avait bien assez, sans lui, de critiques ou de grammairiens, ce qui était alors la même chose : César lui-même n'avait-il pas fait un traité de l'*Analogie ?* Mais César avait d'autres titres à la gloire ; en tout cas, celle d'un Orbilius, même sans l'épithète de *plagosus*, ne tentait pas Horace, et Valérius Caton, « la sirène » latine [3] », n'exerçait sur lui aucune attraction. Enfin il y avait ailleurs tant d'erreurs et de préjugés à combattre, tant de dépravations à redresser, qu'il ne pouvait tout faire à la fois ; il attendait patiemment son heure. C'est ainsi que Molière, après avoir dirigé ses premiers coups contre le mauvais goût et le pédantisme, lui réservait les derniers, s'étant *escrimé* [4], dans l'intervalle, contre les autres vices et les autres ridicules.

[1] *Art. poet.*, 274.

[2] Nec quisquam noceat cupido mihi pacis...

(Sat. II, I, 44.)

[3] Sueton., *De illustr. gramm.*, II, 11.

[4] L'image nous est fournie par Boileau qui, adressant à Molière sa satire sur la Rime et la Raison, fait rimer *rime* avec *escrime*, très richement d'ailleurs.

C'est seulement vers l'an 19 avant Jésus-Christ qu'Horace se résolut à ouvrir en l'honneur des lettres un second livre d'Epitres, et, quand il s'apprêtait à le faire, il se souvint qu'il avait une autre tâche en retard, tâche un peu lourde, car il ne s'empressait guère de la remplir. Auguste, qui aimait toutes les formes de louanges, s'était plaint de ce que le poète qui, dans ses odes, le plaçait si haut et à une si grande distance de lui, se montrait très réservé à son égard dans ses écrits du genre familier : « Est-ce que tu crains, » lui écrivait-il, « de te déshonorer devant la pos-» térité en laissant voir l'intimité qui règne » entre nous ? » Le moment était venu pour lui de s'exécuter : faire à la fois l'éloge sommaire du nouveau régime politique et la critique des poètes de l'ancien temps, s'étendre sur la seconde partie en glissant sur la première, faire passer le principal à la faveur de l'accessoire, cacher son jeu dans le début pour mieux arriver à ses fins, c'était une idée qui devait venir à l'esprit d'Horace toujours habile à jeter le lecteur *in medias res* sans le prévenir. Voyez plutôt : à peine s'est-il acquitté de l'éloge nécessaire que, par une rapide transition, il est déjà entré dans son véritable

sujet ; c'est Auguste lui-même qui lui fournit cette transition : « Ton peuple, » lui dit-il, « n'est juste et sensé que sur un point, c'est » qu'il te préfère aux grands hommes de Rome » et de la Grèce. mais il est si partial pour » les anciens, *sic fautor veterum* [1], qu'il n'ad- » mire que les ouvrages auxquels la déesse » de la Mort a donné sa consécration. » L'antithèse est bien trouvée et elle met heureusement en parallèle le mérite reconnu du prince avec le mérite contesté des écrivains que la déesse de la Mort n'a pas consacrés, c'est-à-dire d'Horace et de ses amis. Il faut avouer, d'ailleurs, qu'elle boite un peu, car il y avait encore de très chauds partisans des anciens en poésie qui témoignaient une égale froideur au nouveau régime politique et aux écrivains qui en faisaient l'ornement : ainsi Valérius Caton, qui avait été exproprié par Sylla, comme Virgile par Octave, mais sans aucune indemnité.

C'est aussi vers la fin de sa vie que, dans une épître encore plus considérable, adressée à un certain Pison [2] qui menait de front le

[1] Epît. II, I, 23.

[2] Lucius Pison, consul en l'an 15 avant Jésus-Christ, selon le scoliaste et selon la vraisemblance.

culte de la Muse et les fonctions de préfet de police, ainsi qu'à ses deux enfants, « dignes » rejetons d'un tel père », Horace fit connaître le résultat de ses observations et le fond de sa pensée en matière de goût. Ce qui distingue cette œuvre de la précédente, c'est que les choses y sont appréciées d'une manière plus large et plus complète ; c'est ce qui lui a valu le nom mérité en partie d'*Art poétique*, et c'est aussi une des raisons qui nous décident à la placer après l'autre dans l'ordre chronologique, en attendant que cette question de dates soit jugée en dernier ressort [1]. En revanche, un caractère commun à l'un et à l'autre de ces deux morceaux littéraires, c'est que les appréciations de l'auteur portent principalement sur le théâtre, dont il juge les auteurs et pose les règles avec une certaine sévérité.

Pourquoi sa pensée s'est-elle portée plutôt de ce côté et s'y est-elle arrêtée plus volontiers? Ce n'était pas sans doute parce que l'une de ses épîtres s'adressait à Auguste qui avait fait une mauvaise tragédie, un *Ajax* sur

[1] Contra Nettleship, *Lectures and Essays*, Clarendon, 1885, p. 168 et suiv.

lequel il avait passé l'éponge [1]; mais était-ce parce que l'autre était destinée aux jeunes Pisons qui paraissaient vouloir s'exposer à une semblable mésaventure? Voulait-il les détourner d'une entreprise au-dessus de leurs forces, en leur montrant la difficulté de l'art, jointe à celle de réussir devant un public incompétent et très mêlé? Il est probable que cette intention était sous-entendue dans ses conseils à plusieurs fins; mais l'instruction des Pisons, comme l'éloge d'Auguste, n'avait pour lui qu'une importance secondaire; son principal souci, c'était d'avoir raison de ces partisans des anciens dont l'admiration allait jusqu'à la superstition; ils offensaient, non seulement sa gloire et celle de ses amis, mais ce qui était plus grave, la langue et le goût. Car la langue et le goût sont le produit du temps et de la culture, le génie ne suffit pas à les improviser; or, quel que fût le goût de l'esclave grec Livius Andronicus, ou du centurion Tarentin Ennius et de leurs successeurs immédiats, c'eût été trop beau s'ils avaient ainsi transformé du jour au lendemain et du tout au tout « l'agreste Latium ». C'est

[1] Suét., *August.*

aux Grecs qu'ils avaient emprunté de quoi se faire admirer des Romains; ce furent aussi les Grecs qui fournirent les moyens de corriger l'excès de cette admiration : on étudia les modèles au lieu de les juger seulement à travers des imitations qui devaient à leur rudesse une partie de leur originalité.

Cette seconde éducation de Rome par la Grèce, cette sorte d'enseignement supérieur ne descendit guère au-dessous des classes élevées de la société, mais il ne tarda pas à y régner. Vers le milieu du deuxième siècle avant Jésus-Christ, à l'époque où l'éloquence grecque de Carnéade faisait une telle sensation devant un auditoire romain, l'étude du grec, ce luxe que Caton le censeur avait noté d'infamie comme toutes les choses de luxe, était devenue pour tous les honnêtes gens un objet de première nécessité. Les plus nobles maisons entretenaient à demeure un rhéteur ou un grammairien grec sans lequel la *familia* n'eût pas été complète. Le second Africain, l'Emile devenu Emilien, donnait le ton : en entrant dans la famille des Scipions il n'avait probablement hérité que sous bénéfice d'inventaire de leur admiration pour les vers pesants que leur Ennius « jetait sur la scène

» avec tant de fracas[1] »; on peut du moins supposer qu'il ne partageait pas entièrement l'enthousiasme populaire pour les comédies dans lesquelles l'art puissant de Plaute condensait la substance de plusieurs pièces de Diphile et de Philémon, en assaisonnant le tout de facéties suburbaines. L'urbanité, *urbanitas*, dont le nom tout romain avait été donné à un style poli au contact des Grecs, l'urbanité, cet agrément du discours, c'est ce qui manquait aux anciens poètes, et ce qui maintenant fleurissait dans la conversation des gens distingués, parmi lesquels on comptait des femmes, telles que Lélia, la belle-mère de l'orateur Crassus[2], et Cornélie, la mère des Gracques. C'est aussi l'urbanité qui fut la qualité dominante des nouvelles comédies imitées de Ménandre, que le poète attitré de Scipion Emilien et du docte Lélius[3], Terentius Afer, fit représenter devant un public peu propre à les goûter. Aussi n'obtinrent-elles tout au plus que des succès d'es-

[1] Enni
In scenam missos magno cum pondere versus.
(*Art. poet.*, 260.)

[2] Cic., *De orat.*, III, XII, 44. Brutus, LVIII, CCXI.

[3] Cic., *Ad Attic.*, VII, III, 10.

time ; mais les lettrés qui lisaient Ménandre dans le grec en possédèrent une autre version parée de l'élégance latine et purent en jouir doublement dans les deux langues, comme ceux qui peuvent se donner le plaisir de lire le français d'Amyot après le grec de Plutarque.

Pendant que la langue poétique, de Cécilius à Térence, franchissait en peu d'années une grande partie de la distance qui la séparait de la perfection, elle demeurait à peu près stationnaire dans les œuvres de l'art tragique : ainsi Pacuvius qui, cependant, était, comme Térence, le contemporain et l'ami de Lélius, surnommé *Sapiens*, l'homme de goût, ne se recommandait pas par les mérites de l'élocution [1], bien que ses vers faits de travail et surchargés d'ornements [2] fussent plus polis que ceux de son oncle maternel, Ennius. Chez Attius, de cinquante ans plus jeune que lui, la différence de l'âge ne se remarque pas

[1] ... illorum (C. Laelii et P. Scipionis) aequales Caecilium et Pacuvium male locutos videmus.

(Brut., LXXXIV.)

[2] ... omnes apud hunc (Pacuvium) ornati elaboratique sunt versus... (*Orat.*, XI.)

beaucoup dans le style [1], à en juger par les fragments qu'on a pu recueillir [2], et Ennius, dont il continua les Annales, aurait pu reconnaître en lui son successeur dans certains vers qu'Horace devait trouver aussi trop lourds [3]. D'ailleurs cette lourde majesté de la tragédie était précisément ce qui lui donnait un air national, et ce qui fit que sa popularité tendit à s'accroître jusqu'au jour où la majesté de l'empereur absorba toutes les autres, celle de la tragédie et celle du peuple romain. Il serait long d'énumérer, *longum est enumerare*, comme disaient les Latins qui n'avaient pas de conditionnel, tous les témoignages qui attestent, pour ainsi dire, la vitalité de ces tragédies détruites par le temps. Cicéron n'en

[1] . . . . venosus liber Acci.
(Juven., I, 78.)

[2] Voir notamment le récit du songe de Tarquin (Cic., *De div.*, I, XXII, 44), et celui de l'arrivée du navire Argo (Cic., *De nat. deor.*, II, XXXV, 89.)

[3] M. Boissier est d'accord sur ce point avec Horace. Voici en quels termes il s'exprime : « La langue n'avait » pu se soustraire à cette rudesse naturelle au peuple gros- » sier qui l'avait formée... Comme elle avait cette gravité, » cette dignité naturelle à la race romaine, il lui arrivait » de s'embarrasser elle-même dans les plis de sa robe traî- » nante. » (*Le poète Attius et la tragédie romaine*, Paris, Hachette, 1857, p. 129.)

est pas avare : il aimait ce style qui avait, sinon l'harmonie, du moins la sonorité du sien, et les vers, un peu raboteux peut-être, de la tragédie de *Brutus*, durent lui paraître bien doux le jour où l'écho lui apporta dans son exil le bruit des applaudissements qui avaient accueilli ce passage,

Tullius qui libertatem civibus stabiliverat [1],

dont l'acteur Esope lui faisait de loin une éloquente application.

Mais tandis que les coins du théâtre retentissaient des éclats de cette poésie originale, quoique imitée des Grecs, on les imitait d'un autre côté dans des genres plus silencieux, ou plutôt l'on imitait leurs imitateurs, les Alexandrins. Depuis Q. Lutatius Catulus, le vainqueur des Cimbres, qui s'était essayé dans l'élégie à l'école de Callimaque [2], jusqu'à Cicéron qui mit en vers latins les *Phénomènes* d'Aratus [3], on y fit entrer toute Alexandrie, poésies épiques, érotiques, didactiques ; on

[1] Pro Sestio., LVIII, 123.

[2] Cic., *De nat. deor.*, I, XXVIII, 79.

[3] *Ibid.*, II, LXI, 104. Cf. *Essai sur l'éloquence judiciaire* à Rome, par J. Poiret, p. 125 et suiv. (Paris, E. Thorin, 1887.)

versifia jusqu'aux mathématiques. L'Egypte et la Sicile étaient déjà, pour ce genre d'importation, les deux greniers dont Rome tirait chaque jour de nouvelles moutures, et cette *fureur* poétique, comme nous l'avons dit, n'était pas encore calmée lorsque débuta Horace qui n'en vit même pas la fin. Sans doute, on ne pouvait guère, à moins d'être un Catulle ou un Virgile, rajeunir cette littérature déjà elle-même un peu vieillotte, mais, en attendant, on versifiait, la langue s'épurait, la forme s'assouplissait, l'abondance régnait, à défaut de la richesse.

Ce qui contribua peut-être encore plus à créer, pour ainsi dire, un nouveau goût à côté de l'ancien, ce furent les progrès de l'éloquence qui se perfectionna tellement que la prose prit les devants sur la poésie, et arriva la première à son apogée, contrairement à ce qu'avait vu la Grèce; et c'est encore la Grèce, et surtout les poètes grecs qui donnèrent une telle impulsion à la prose latine. Jusqu'à une époque voisine de celle où Cicéron parut sur le forum, l'enseignement des grammairiens et des rhéteurs était presque exclusivement grec et les poètes y entraient pour la plus grande part. Cicéron, qui. en sa

qualité de traducteur de Démosthène et d'Eschine, préconisait sa prose, prétend que, de son temps, on lisait Térence et Cécilius concurremment avec Ménandre et qu'on lisait aussi Ennius, Pacuvius et Accius plutôt qu'Euripide et Sophocle [1]. Mais ce témoignage était intéressé et, par là même, un peu suspect : ce qui est sûr, c'est qu'à l'époque où Crassus, le grand orateur, bannissait, par un édit, les rhéteurs latins [2], Cicéron, son admirateur, n'aurait pas pu en dire autant, et que les futurs *patroni* s'exerçaient alors à bien tourner une période auprès de ceux à qui la Muse avait ~~avait~~ donné de parler *ore rotundo* [3].

C'est encore par l'étude des mêmes modèles que des poètes de génie, plus jeunes d'une génération que les grands prosateurs, purent créer un art nouveau, une langue poétique plus harmonieuse; mais quand ils revendiquèrent le rang qui leur était dû, ils se virent naturellement opposer le droit d'aînesse des vieux poètes dramatiques : car, sauf Lucilius qu'Horace abandonne maintenant et qui d'ailleurs était un des plus mo-

[1] Opt. gen. orat., VI.

[2] Suet., *Rhet.*, I, I. Aulus Gell., XV, XI, 2.

[3] *Art poet.*, 323.

dernes, ils avaient tous, plus ou moins, paru sur la scène, et même ceux qui s'étaient adonnés à d'autres genres n'y avaient pas tellement brillé qu'ils ne dussent au théâtre leurs principaux succès. Sans aucun doute, le désir d'abattre cette opposition, beaucoup plus que celui de donner une leçon aux jeunes Pisons, dut décider Horace à consacrer dans l'*Art poétique*, comme il l'avait fait dans l'épître à Auguste, la plus grande part de sa critique à l'art de la scène et à ceux qui l'avaient cultivé. Et si cette critique ne fut pas indulgente, combien ne fut-elle pas moins éloignée de la justice que la sotte vénération de ceux qui portaient le culte du passé jusqu'à la plus mesquine dévotion! Les antiquaires, qui sont toujours les mêmes, ne s'extasiaient-ils pas devant les livres des pontifes [1] et autres vieilleries qui étaient pour eux la loi et les prophètes? Les prophètes c'étaient les anciens *vates*, comme nous dirions les *illuminés*; la loi, c'était celle des Douze Tables, établie par des commissaires « au nombre de » deux fois cinq », cette loi que Tite-Live appelle encore le dernier mot du droit, *finis*

[1] Epît. II, I. 23 et suiv.

publici privatique juris [1], mais à laquelle il n'a pas fait le même éloge pour son style. A qui confiait-on le soin de délier la langue des enfants, dans leur bouche molle et bégayante [2]? A Livius Andronicus et à ses vers raboteux, que Cicéron lui-même déclare dignes à peine d'une seule lecture [3]. On a prétendu que les fables de la Fontaine étaient un poids trop lourd pour la mémoire de nos enfants : on bourrait de Névius celle des jeunes Romains [4], et cet âge sans défense n'obtenait pas de pitié. C'est comme si, chez nous, on commençait par la chanson de Roland, qu'on a peut-être aussi un peu surfaite : mais où le patriotisme ne peut-il pas se nicher?

Il y avait donc là, pour Horace, un ridicule à noter, un vice même, car le pédantisme peut n'être qu'une des faces de l'envie, et, comme la fausse dévotion, se doubler d'hypocrisie. Mais la fausse dévotion peut éloigner de la vraie : ainsi, qu'Horace ait dé-

[1] Tit. Liv., III, XXXIV.

[2] Os tenerum pueri balbumque poeta figurat...
(Epît. II, I, 126.)

[3] Brut., XVIII, 71.

[4] Naevius in manibus non est et mentibus haeret
Paene recens ? (Epît. II, I, 53.)

passé la mesure, qu'il n'ait pas suffisamment compensé le blâme par l'éloge. cela se comprend, et c'est en partie la mauvaise foi de ses contradicteurs qui en est cause. De plus, on doit ajouter à sa décharge que le théâtre et son public avaient bien changé depuis le jour où l'on saluait par des cris d'enthousiasme une pièce nouvelle de Pacuvius [1]. Les Télèphe, les Pélée et le cheval de Troie de la tragédie, même avec les grands mots à n'en plus finir dont se moque l'*Art poétique* [2], n'avaient plus le même succès. On réclamait, au milieu même de la pièce, des éléphants blancs, des Télèphe plus nouveaux, des rois venus directement d'Asie, acteurs de leur propre infortune [3]. C'étaient des exhibitions à ruiner nos directenrs de théâtre les plus audacieux. Pacuvius et Attius, trop grossiers pour Horace, ne l'étaient plus assez pour ce

[1] Qui clamores tota cavea nuper in hospitis et amici mei M. Pacuvii nova fabula ! (c'est Lélius qui parle) cum ignorante rege, uter Orestes esset, Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur, Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret. (Cic., *De Amic.*, VII, 24.)

[2] « Sesquipedalia verba. » (*Art poet.*, 97.)

[3] Epit. II, I, 196.

public-là. Aussi leurs œuvres, qui avaient obtenu et gardé si longtemps la faveur populaire, devaient-elles alors beaucoup perdre à la représentation, et l'on pouvait difficilement les voir sous leur vrai jour. Car une œuvre dramatique veut d'abord être préjugée à la représentation avant d'être jugée à la lecture. Elle doit, en effet, selon le précepte, « éton-» ner, ravir » ; il existe entre l'auteur et le spectateur une convention tacite qui donne à celui-là le droit et lui fait même un devoir de tendre les situations jusqu'aux limites extrêmes du vraisemblable, de peindre, comme dans un décor, les personnages plus grands que nature, et d'exagérer tout, les passions dans la tragédie, et, dans la comédie, les ridicules : le style doit suivre, et, soit qu'il affecte le sublime, soit qu'il descende au grotesque, il est exposé à donner, tantôt dans l'emphase, tantôt dans ce que nous appelons le galimatias que la foule admire « les yeux » élevés et la bouche ouverte [1] ». Mais, peut-être, si l'acteur tragique Esope ou le comique Roscius avaient été, au temps d'Horace, les interprètes des anciens, aurait-il pardonné à

[1] La Bruyère, chap. I.

ceux-ci un peu de ce que nous pardonnons à Corneille et que Fénelon aurait dû pardonner à Molière ; et cela d'autant mieux que le défaut dont nous parlons était moins facilement évité, et le contraste entre la représentation et la lecture plus fortement accusé là-bas que sur nos théâtres modernes. Qu'on se représente, sur une scène en plein air, l'acteur grandi par ses brodequins, renforcé au besoin d'un chanteur et d'un joueur de flûte, quand il avait à soutenir des rôles épouvantables, comme celui d'Atrée, ou chargés dans l'autre sens, comme celui du *Miles Gloriosus*, et cela devant ce public qui avait fait ses dévotions [1], c'est-à-dire, dans cette aimable religion, bien mangé et bien bu.

Evidemment tout ce bruit, ce faste n'était pas pour disposer favorablement un esprit comme celui d'Horace, toujours en garde contre la surprise des impressions extérieures. Il faut donc le reconnaître d'une manière générale, il n'était pas porté pour le théâtre, le genre ne lui allait pas, et c'est là le côté de la question le plus intéressant pour nous qui

[1] . . . . functusque sacris et potus et ex lex.
(*Art poet.*, 224.)

cherchons, avant tout, à compléter l'étude de son caractère, à juger moins son goût que ses goûts. Sans doute, il était trop clairvoyant sur les défauts des œuvres qu'il critiquait, pour ne pas en apprécier les beautés ; mais comme ceux qui avaient pris à tâche de les louer s'en acquittaient trop bien, il pouvait, sans faire un grand tort à la justice, s'abandonner au plaisir de se montrer difficile et prendre avec ses tablettes l'humeur d'un censeur, *animum censoris* [1].

Toutefois, s'il attaque les pédants, ce sera sans pédanterie, et, dans ce nouveau rôle, il sera toujours le même, *sibi constans*, ayant horreur des chemins directs et battus, allant au gré de sa fantaisie, comme dans son voyage à Brindes et dans ses autres voyages à travers la vie humaine, et semant sur sa route les fines observations, les graves sentences. Pour ne pas nous égarer à sa suite, n'oublions pas quel est son objet, du moins son objet principal, car il en a toujours plusieurs : c'est la comparaison du passé et du présent. Ne craignez pas qu'il décerne à ses amis des éloges directs dont il aurait sa part, mais ce

[1] Epît. II, ii, 110.

qu'il ôtera à la gloire des anciens viendra tout naturellement s'ajouter à la leur, et la modestie n'en souffrira pas. Et avec quelle précaution il touche ce sujet délicat et sait éviter le reproche d'envie! Quelque perfides que soient ses intentions, jamais sa plaisanterie n'a été plus atténuée, son ironie plus fine; jamais il n'a tenu le stylet d'une main plus leste et plus légère. En dix vers, il fait le recensement de tous les anciens poëtes et donne à chacun son compte avec un air de désintéressement qui fait qu'on ne sait pas toujours s'il émet son opinion ou celle d'autrui, s'il loue ou s'il blâme. On dirait qu'il veut se moquer des critiques futurs du même coup qu'il se moque des critiques de son temps. Ceux-ci font d'Ennius « un second » Homère ». Soit! En tout cas, dit-il, s'il a hérité de l'âme d'Homère, ses œuvres ne prouvent guère la vertu de la métempsychose. Passons aux suivants : « *Aux yeux des faiseurs* » *de parallèles*, Pacuvius est le premier pour » la science et Attius pour l'élévation. *On dit* » qu'Afranius, dans ses comédies, *togatae*, ri» valise avec Ménandre; que Plaute compose » aussi rapidement qu'Epicharme » (ou presse l'action comme Epicharme, *properare* admet

les deux sens, choisissez, si vous l'osez)[1]; « que Cécilius est plus fort, Térence plus ar- » tiste : tels sont ceux qu'on apprend par » cœur, ceux qu'on joue sur le théâtre où » s'étouffent les maîtres du monde, en remon- » tant depuis nos jours jusqu'à l'époque où » parut Livius. » Voilà le bilan de deux siècles, et ce sera tout, avec une autre critique de Plaute[2], que les gens bien disposés peuvent prendre pour un éloge, plus une mention dans l'*Art poétique* sur la pesanteur des trimètres d'Attius et d'Ennius et sur l'irrégularité des vers de Plaute[3] qui est, décidément, le plus maltraité. Ce n'est pas, ajoute-t-il, que ces ouvrages soient dépourvus de tout mérite, ils contiennent de beaux vers, des mots qui « étincellent[4]; » ils ont « du souffle et d'heu-

[1] (Epît. I, II, 50.) M. A. Waltz, dans sa savante édition d'Horace (Paris, 1887), donne au mot *properare* le sens le moins favorable à Plaute et le plus conforme à l'esprit général du passage tout entier.

[2] . . . . Adspice, Plautus
Quo pacto partes tutetur amantis ephebi. (*Ibid.*, I, 170.)

[3] ... vestri proavi Plautinos numeros et
Laudavere sales, nimium patienter utrumque,
Ne dicam stulte, mirati... (*Art poet.*, 270.)

[4] Inter quae verbum *emicuit* si forte decorum...
(Epît. II, I, 72.)

» reuses inspirations [1], » les tragiques du moins ; mais ils ont le tort, qu'Horace ne leur pardonnera pas plus qu'à Lucilius, « d'avoir » peur des ratures ; ils se croiraient déshonorés s'ils en faisaient : pure ignorance [2] ! » Sans cela, il allait, plus loin, faire presque leur éloge : « Nos poètes ont abordé tous les » sujets, et ils ne méritèrent pas, *meruere* » (ou *n'auraient pas mérité*, le latin, avec ses indicatifs conditionnels, brave la clarté), « une » moindre gloire en osant s'affranchir des » Grecs et chanter nos gloires ou peindre nos » mœurs nationales..., si chacun en particulier avait travaillé moins vite et pris la » peine de polir ses ouvrages [3]... O vous, » descendants de Pompilius Numa [4] » (est-ce une allusion au *Saliare Numae carmen* raillé plus haut [5] ?), « gardez-vous d'approuver des

[1] ... spirat tragicum satis et feliciter audet. (Epit. II, I, 166.)

[2] Sed turpem putat inscite metuitque lituram.
(*Ibid.*, 167.)

[3] *Art. poet.*, 286.

[4] . . . . vos, o
Pompilius sanguis... (*Ibid.*, 291.)

[5] Jam Saliare Numae carmen qui laudat, et illud
Quod mecum ignorat, vult scire videri,
Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,
Nostra sed impugnat... (*Ibid.*, 86.)

» vers qui n'auraient pas subi l'épreuve du » temps et d'impitoyables ratures ! »

Mais pourquoi Horace, dans ses deux épîtres, véritables *saturae* où l'on trouve un peu de tout, entremêle-t-il ses remarques historiques et littéraires sur le théâtre latin d'observations analogues sur le théâtre grec ? C'est, sans doute, d'abord, parce qu'il est philosophe, et que, comme Pythagore aux jeux olympiques, il est venu au monde pour contempler le spectacle de l'activité humaine, en sorte que rien de ce qui intéresse, soit l'esprit, soit le cœur humain, ne lui est étranger. Et comme il regarde les choses de haut! « Aussitôt que la Grèce, déposant les armes, eut » du temps pour les bagatelles et se laissa » *corrompre* par la prospérité, elle se passionna tantôt pour les athlètes, tantôt pour » les chevaux; puis pour les sculpteurs en » ivoire, en marbre ou en bronze; elle s'extasia devant des peintures sur bois; dans un » moment, les joueurs de flûte obtinrent sa » faveur, et, dans un autre, les auteurs tragiques [1]. » On avouera que, dans cette énumération, les auteurs tragiques, nommés les

[1] Epît. II, I, 93.

derniers, sont en nombreuse compagnie. Et puis voici que leurs chefs-d'œuvre, comme ceux des maîtres de la sculpture et de la peinture, sont les fruits de la corruption! On se croirait au dix-huitième siècle, si J.-J. Rousseau avait fait des vers latins. Heureusement qu'Horace vient de comparer la Grèce à « une » jeune enfant qui joue sous les yeux de sa » nourrice [1], » et que lui-même joue avec le lecteur. Mais alors, si le théâtre grec est si peu de chose, que dire du théâtre latin? Car ces digressions sur le premier tendaient aussi probablement à faire mieux sentir par la comparaison l'infériorité du second, et, du même coup, les œuvres des anciens poètes latins tombaient au-dessous de celles des modernes; et, en effet, les tragédies de Pollion, « seules dignes du cothurne de So» phocle [2] », ou le *Thyeste* de Varius, avaient, selon toute vraisemblance, serré de près ces modèles grecs « qu'il faut feuilleter sans » cesse [3]. Aux Grecs le génie et le style fait » au tour [4]. » Les poètes grecs, les philoso-

[1] Sub nutrice puella velut si luderet infans. (Epît. II, I, 99.)

[2] Virg., Eglog. VIII, 10. Hor., Od. II, I, 12.

[3] *Art poet.*, 269.

[4] *Ibid.*, 323.

phes grecs, *Socraticae chartae* [1], voilà ce qu'il faut étudier, si l'on veut mériter tous les suffrages, *omne punctum*, et « ajouter à la durée » de sa vie une longue durée de gloire [2]. »

Parlerons-nous de la partie didactique de l'épître aux Pisons, de ces règles immortelles du goût qui semblent d'hier, de cette législation du Parnasse toujours en vigueur dans tous les temps et dans tous les pays? Nous sera-t-il permis de la trouver un peu dure, du moins dans l'application qui en est faite au théâtre? Evidemment c'était plus qu'il n'en fallait pour effrayer les Pisons; aussi ne serions-nous pas étonné qu'en formulant cette poétique, qui semble faite pour un Racine futur, l'auteur ait été guidé par le désir de montrer combien les anciens étaient éloignés de la perfection absolue. Parmi les préceptes qu'il donne, il en est sans doute qui sont absolument obligatoires : ainsi, rompre l'unité, l'accord entre toutes les parties « en sorte que le milieu ne » corresponde ni au commencement, ni à la » fin [3] », ou que l'ensemble soit écrasé par des hors-d'œuvre ambitieux, comme la des-

[1] *Art. poet.*, 310.

[2] *Ibid.*, 346.

[3] *Ibid.*, 152.

cription du Rhin ou de l'arc-en-ciel [1], c'est une faute capitale; tracer votre plan suivant un ordre régulier, de façon à ne dire que ce qu'il faut et au moment où il le faut [2], c'est le moins qu'on puisse exiger de vous; bien tâter votre sujet pour éviter d'entreprendre une tâche au-dessus de vos forces [3], ne pas vous écarter de la vraisemblance quand vous vous écartez de la tradition [4], observer la différence des genres [5] et la convenance des âges [6] et des caractères [7], ce sont encore des conditions à remplir si l'on veut « être salué » poète [8]. »

Mais il y en a d'autres qui pourraient être plus douces. Par exemple, c'est un article de loi bien tyrannique que celui qui relègue au dernier rang le poète qui n'atteint pas tout à fait le premier. En effet, les poètes ont toujours eu le droit, « devant Dieu et devant » les hommes et même aux frais de leurs li-

[1] *Art poet.*, 18.
[2] Ut jam nunc dicat jamnunc debentia dici. (*Ibid.*, 43.)
[3] *Ibid.*, 40.
[4] *Ibid.*, 125.
[5] Descriptas servare vices operumque colores... (*Ib.*, 86.)
[6] *Ibid.*, 156.
[7] *Ibid.*, 144.
[8] *Ibid.*, 87.

» braires, » d'être passables, c'est le vrai sens de *mediocris* en latin [1] ; puisque « leur légère » folie a ses bons côtés, » pourquoi ne pas lui laisser suivre son cours, à moins qu'elle ne devienne furieuse [2] ? La vérité, c'est qu'il faut admettre des degrés, et Boileau lui-même, traducteur trop fidèle, en plaçant sur la même ligne Horace et Voiture [3], n'a pas mis la raison d'accord avec la rime que demandait « l'abbé de Pure. » Il ne faut pas non plus s'en rapporter à lui quand il paraphrase le vers connu :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci [4],

par ceux-ci :

Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile [5] ;

car Horace applique à la tragédie le fameux

[1] *Art poet.*, 372. *Mediocris* signifie exactement *intermédiaire*. Le style *mediocris* est le style tempéré ; d'après Varron, le style de Térence est *mediocris*.

[2] Vesanum tetigisse timent fugiuntque poetam.
(*Art poet.*, 455.)

[3] Sat. IX, 37.

[4] *Art poet.*, 343.

[5] Boileau, *Art. poet.*, IV, 87.

vers qu'on a détourné à tant d'usages et le *dulce* est pris ici par lui dans le sens de *touchant*, comme ailleurs [1]. Boileau lui donne une portée plus générale, et l'on dirait qu'en l'étendant de la sorte, il pensait aux satires et aux épîtres d'Horace. Quoi qu'il en soit, c'est déjà beaucoup que le poète tragique produise la terreur et la pitié, c'est tout ce que demandait Aristote : l'utile paraît ici du superflu.

Mais c'est incontestablement à sa propre poésie que pense Horace quand il décrit ce style bref [2], réduit à force de ratures au strict nécessaire [3], qui va droit à l'esprit et se loge tout seul dans la mémoire; voilà bien, en effet, le style des Epîtres et de l'*Art poétique*, mais le poème dramatique, comme l'éloquence, demande plus d'ampleur et de liberté. Et à quoi pensait-il quand il édictait, d'après l'Alexandrin Néoptolème, des règles si strictes sur la fonction du chœur qui n'avait qu'une importance secondaire à Rome [4], et sur la

[1] Non satis est pulchra esse poemata ; dulcia sunto.
(*Art poet.*, 99.)

[2] *Ibid.*, 335.

[3] *Ibid.*, 294.

[4] Cf. G. Boissier, *op. cit.*, p. 106 et suiv.

composition des Satires [1] qui paraissent n'en avoir eu aucune? Evidemment il pensait au théâtre grec, tel que Pollion, Varius et Ovide essayèrent de le faire revivre dans des pièces longtemps estimées des lettrés [2], mais qui ne parurent peut-être jamais sur la scène. Pacuvius et Attius avaient eu probablement moins de talent, mais ils avaient eu plus de génie, puisqu'ils avaient pendant si longtemps régné sur le public romain. C'est une réflexion qu'Horace aurait pu faire et sa critique aurait gagné à être un peu moins personnelle : telle sera la morale de notre chapitre et la conclusion de cette étude morale sur le caractère d'Horace.

[1] *Satyrorum scriptor amabo*, dit Horace, c'est-à-dire : si j'écrivais des Satires. (*Ibid.*, 235.)

[2] « Tragoediae scriptores veterum Attius atque Pacuvius, clarissimi gravitate sententiarum, verborum pondere, auctoritate personarum. Ceterum nitor et summa in excolendis operibus manus magis videri potest temporibus quam ipsis defuisse... Jam Varii Thyestes cuilibet Graecorum comparari potest. (Quintil., X, I, 97 et 98.) Selon Donat, Virgile avait mis la main à cette fameuse tragédie de *Thyeste*.

EPILOGUE.

Vraisemblance de ce portrait d'Horace ; le trait dominant de sa figure ; son sourire ; son originalité.

Nous avons essayé, comme on le voit, de reconstituer la physionomie de notre poète, de rassembler ses membres dispersés, *disjecti membra poetae*. Avons-nous réussi ? En tout cas, il s'est prêté à cette opération avec la meilleure volonté du monde : en effet, il suffisait de réunir ses confidences éparses et ses demi-aveux en les rapprochant et les éclairant les uns par les autres; d'ôter quelque chose à l'ironique exagération de ses confessions préméditées pour l'ajouter à la réserve de celles qui lui échappent : le reste allait tout seul, et, au lieu de composer un monstre hétéroclite, comme la femme — cheval — oiseau — poisson dont il est question au début de

l'*Art poétique*, nous obtenions un portrait qui peut quelquefois être vrai, tant il est vraisemblable. Maintenant, encore quelques mots pour en marquer, s'il se peut, l'expression générale. Quel est en lui le trait caractéristique, le *notum quiddam propriumque* [1] imprimé par la nature à son génie?

Ce qui domine et règne dans sa physionomie quand elle revient au naturel et qu'il a cessé de « frapper les astres de son front su- » blime », c'est le sourire, mais un sourire à lui : ce n'est pas le charmant sourire d'une âme expansive, ni « l'affreux » (ou malicieux) sourire de Voltaire; on peut y lire, selon qu'il est disposé ou qu'on est disposé, le mépris des autres tempéré par l'indulgence, et l'estime de soi-même adoucie par la plaisanterie; le remerciement à la bonne fortune qui, elle aussi, sourit à l'auteur, et le défi à la mauvaise qui ne lui en veut pas; avec cela, une indifférence raisonnée à tous les accidents réels ou possibles, et une bonne humeur qui finit toujours par reprendre le dessus : en somme, une santé morale et une docilité de cœur suffisantes pour nous permettre d'étu-

[1] Lucret., II, 366.

dier chez lui, dans des conditions normales, la vie de l'âme et la physiologie des passions. Car il s'agissait aussi d'étudier l'humanité dans un homme. Lorsque Pauline s'écriant : Tout beau, mon cœur! l'arrête subitement, c'est une héroïne qui fait un tour de force de volonté dont peu de personnes sont capables ailleurs que dans la tragédie; lorsqu'Horace promène le sien de Lydie à Glycère, de Glycère à Licymnie, pour revenir ensuite à Lydie, c'est un homme comme tout le monde, qui ressemble au premier acteur venu de la comédie humaine; son individualité contient quelque chose d'universel, son originalité est commune; son mérite est de sentir comme nous, de penser comme nous, et de le rendre mieux que nous :

Difficile est proprie communia dicere.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. . . . .

CHAPITRE PREMIER.

LES DÉBUTS D'HORACE.

Le nom et le surnom du poète ; Venouse, sa ville natale, et Rome, sa ville d'adoption ; son physique ; son père ; ses études à Rome et à Athènes ; ses campagnes. — Son retour à Rome ; sa triste situation ; état de la société romaine : les adultères, les pêcheurs d'héritages, les faussaires, les empoisonneurs, les magiciens. — Les poètes : rapprochements entre le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV ; violence des querelles et grossièreté des mœurs littéraires à Rome, les vers galants ; dépendance des poètes, leurs rapports avec les grands ; les imitateurs des Alexandrins ; les repas, les femmes.. . . 15

CHAPITRE II.

LES PASSIONS : L'ORGUEIL.

La nature humaine dans Horace : les passions, l'orgueil ; un grain de vanité, l'enfant chéri des dieux, trop de

modestie ; le rire naît de l'orgueil ; tout le monde est fou, y compris le sage. — Horace moraliste ; son ironie n'épargne ni la poésie, ni les champs, ni l'amour ; ses rapports avec le prochain ; ses épodes blessent, ses satires piquent ; il n'est pas cruel avec la noblesse. — Horace courtisan : comment l'on se fait aimer des grands ; l'adulation au siècle d'Auguste et au dix-septième siècle ; contradiction expliquée entre la réserve des *Sermones*, (Satires et Epîtres), et l'emphase des Odes, quand il faut célébrer l'empereur ; Auguste et le taureau marqué de blanc ; l'éloge officiel de Drusus et de Tibère ; les éloges ironiques, et l'éloge sincère de Mécène. 60

CHAPITRE III.

L'AVARICE.

L'avarice et l'intérêt ; Horace est-il intéressé ? Ses vœux et leur réalisation ; sa terre de Sabine ; la pauvreté comme il l'entend ; sa fortune associée à celle de l'Empire ; ses craintes et ses joies. 108

CHAPITRE IV.

LA GOURMANDISE.

Les gourmands du grand monde, les parasites, les mangeurs de patrimoines, le pédantisme culinaire ; le Repas ridicule de Boileau et celui d'Horace ; les grands verres à la fin ; conséquences de la bonne chère : la pituite, la goutte ; sobriété relative d'Horace. — Eloge du vin ; heureux effets de l'ivresse. 129

CHAPITRE V.

LA COLÈRE.

Pourquoi l'on avoue ses défauts ; l'irascibilité d'Horace ;

les emportements de sa jeunesse ; il se calme avec l'âge ; l'indulgence entre amis ; heureux contraste. 147

CHAPITRE VI.

LA PARESSE.

La paresse selon Epicure ; les visites à Rome ; le travail pénible et le travail facile ; la rêverie ; la douleur d'écrire ; la paresse laborieuse ; une mauvaise excuse 156

CHAPITRE VII.

L'AMOUR.

Luxuries, l'amour ou les amours ; l'amour ancien et l'amour moderne ; l'amour chez les poètes et chez Don Quichotte ; — Horace a les yeux tendres ; son éclectisme, ses expansions ; Phryné le fit-elle maigrir ? Ses recettes contre le mal d'amour ; la question d'argent ; les profits de la lyre ; grande dépense de mythologie ; les dédains mal digérés ; Horace donne des consultations. — Son égoïsme et sa sensibilité ; l'amitié a chez lui les délicatesses de l'amour ; analogie des deux sentiments ; les coquetteries de l'amitié ; elle est moins changeante que l'amour. 166

CHAPITRE VIII.

L'ENVIE.

L'envie, la jalousie et l'émulation ; le chagrin profond de La Bruyère ; Horace, jeune homme pauvre, et Horace, poète arrivé ; sa guerre sans trêve à l'avarice et au luxe insolent ; le petit propriétaire de Tibur et les grands propriétaires. — Trop d'esprit ; les jardins sont trop verts. 209

CHAPITRE IX.

LA RELIGION D'HORACE.

Plus de foi et trois religions ; les dieux romains enfants de la peur ; importation des dieux grecs. — Les libertés qu'Horace prend avec les dieux ; sa dévotion ; ses demi-croyances. — Culte extérieur ; rien pour l'âme. . 230

CHAPITRE X.

LA PHILOSOPHIE D'HORACE.

La rhétorique et la philosophie. — La recherche du bonheur ; les stoïciens et les épicuriens ; la morale et la vertu dans l'antiquité ; Horace est épicurien. — Sa philosophie pratique ; comment il supporte la maladie. — Craint-il la mort ? Parallèle avec Montaigne ; la mort et le printemps ; la mort vue de près ; les entourages de la mort. — Le sophisme de Montaigne ; sa préoccupation constante ; la pensée de la mort moins importune à Horace ; elle l'anime et le console. — Les dangers de mort à Tibur, à Rome, sur mer. 250

CHAPITRE XI.

HORACE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Les satires littéraires ; habiles plaidoyers, critiques détournées, éloges perfides ; ses amis font cause commune avec lui. — Vingt ans après ; attaques plus franches ; l'éloge d'Auguste n'est qu'un prétexte ; les auteurs dramatiques sont particulièrement visés. — Progrès de la langue dans la poésie et dans l'éloquence, tandis que la tragédie reste stationnaire. — Le mauvais goût des critiques et du public. — Partialité d'Horace, exécutions

sommaires ; il loue directement les Grecs et indirectement ses amis. — Sa poétique est trop sévère et trop personnelle. 303

ÉPILOGUE.

Vraisemblance de ce portrait d'Horace ; le trait dominant de sa figure ; son sourire ; son originalité. 344

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
Horace
Author Poiret, Jules
Title Horace.
43271
LL
H8113
.Ypo
DATE.

